



T. Combe

(Adèle Huguenin Vuillemin)

# BONNE-GRÂCE

1911

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*



---

## Table des matières

---

PREMIÈRE PARTIE.....	3
I. – <i>Le Pensionnat Bonne-Grâce</i> .....	3
II. – <i>Tout à la joie</i> .....	9
III. – <i>Siméon met du plomb dans la balance</i> . ....	17
IV. – <i>Arrivée de Million</i> . ....	24
DEUXIÈME PARTIE.....	36
V. – <i>Au milieu des fossiles</i> .....	36
VI. – <i>Une demi-heure de réflexions</i> . ....	47
VII. – <i>La bague d'opale</i> .....	51
VIII. – <i>En tête à tête</i> . ....	57
TROISIÈME PARTIE.....	64
IX. – <i>Pacte d'amitié</i> .....	64
X. – <i>Ferdine voit le monde</i> .....	71
XI. – <i>Petites victoires</i> . ....	83
XII. – <i>Siméon se gâte, décidément</i> . ....	90
QUATRIÈME PARTIE.....	96
XIII. – <i>M<sup>me</sup> Jolidon est chez elle</i> .....	96
XIV. – <i>La chasse aux listes</i> . ....	101
XV. – <i>Révélations</i> .....	110
XVI. – <i>Tout s'arrange comme dans les livres</i> . ....	117
Ce livre numérique.....	129

# PREMIÈRE PARTIE

## I. – *Le Pensionnat Bonne-Grâce.*

— Ce n'est pas moi, chère madame, qui ai choisi ce nom... Je suis ravie qu'il vous plaise ; la maison le portait déjà quand j'y vins installer mon colombier, il y a trente ans de cela, et il me parut d'un favorable augure. Le pensionnat Bonne-Grâce... Puissions-nous seulement mériter, par les résultats de l'éducation soignée que nous donnons à tant de jeunes demoiselles, un titre aussi charmant.

La personne qui s'exprimait ainsi en phrases lentement cadencées était une petite dame vieillotte, très digne et très droite, vêtue fort magnifiquement d'une robe de grosse soie grise, avec des dentelles d'un véritable point au col et aux manchettes, et un très beau peigne d'écaille dans sa mince torsade de cheveux gris. En un mot, M<sup>lle</sup> Odinbert, directrice du pensionnat Bonne-Grâce.

Derrière elle, sa nièce Octavie brodait dans l'embrasement d'une fenêtre, et le soleil couchant éclairait tout en rose les boiserie blanches de ce petit salon, drapé de panne aux tons éteints et de vieilles étoffes chatoyantes, semé de bibelots, de petits meubles inutiles et de fleurs. Dans un fauteuil bas, couleur de fraise modeste et distinguée, avec de petites houppes de soie tremblant partout, s'allongeait languissamment M<sup>me</sup> Beau-droit, souriante, charmée.

— Je considère comme un grand privilège, réellement, disait-elle de sa voix douce et dolente, de laisser ma petite fille en si bonnes mains. De la grâce, May en possède tout naturelle-

ment, c'est une petite chatte très câline. Elle a quelques défauts, vous les découvrirez bien sans que je les énumère. Quand vous m'écrirez, parlez-moi de ses progrès, et si quelque chose allait de travers, ne m'en informez pas trop vite. J'ai le système nerveux très, très sensible, et bien que mon séjour en Suisse m'ait fortifiée, les chaleurs de Calcutta suffiront à m'abattre, sans qu'on y ajoute des soucis au sujet des enfants que je laisse derrière moi, le cœur déchiré.

M<sup>me</sup> Beudroit respira son joli flacon de cristal et d'argent, passa sur sa tempe moite un petit mouchoir léger comme un nuage, puis tira une lettre du ridicule brodé qui pendait à son bras.

— Il est donc entendu, poursuivit-elle, sa petite tête s'inclinant à droite et à gauche comme une fleur sur une tige brisée, il est entendu que je vous donne carte blanche quant à May. Ne m'écrivez pas pour savoir si elle doit étudier ceci ou cela ; faites comme vous l'entendrez. Dans un cas urgent, adressez-vous au docteur Arvoine pour lequel nous avons une très grande estime, mon mari et moi. À ce propos, voici une lettre qu'il vous écrit lui-même au sujet de sa fille. Chacun l'appelle Ferdine, la pauvre petite, mais elle a reçu l'affreux prénom de Frédégonde et je vous prie bien de le cacher aux autres pensionnaires. Cela a été un vrai coup pour mes nerfs quand je l'ai appris...

M<sup>lle</sup> Odinbert mit sur son nez le lorgnon qui se balançait à un mince fil d'or, ouvrit la lettre qu'elle parcourut du regard et qu'elle lut ensuite à haute voix pour l'instruction de sa nièce Octavie, chargée de rendre heureuses les nouvelles pensionnaires.

« Madame, écrivait le docteur en son style caractéristique, vous recevrez des mains de M<sup>me</sup> Beudroit ma fille Frédégonde Arvoine, âgée de quinze ans. Je me suis efforcé de développer en elle et je crois qu'elle possède les qualités principales d'un garçon, à savoir la droiture et la simplicité. Des personnes qui veulent bien s'intéresser à ma fille m'assurent qu'elle doit joindre à

ces qualités quelques ornements féminins. Je ne demande pas mieux, et je vous prie, Madame, d'entreprendre cette seconde partie de l'éducation de Frédégonde ; je souhaite seulement que les arts d'agrément et les usages du monde ne rendent ma chère fille ni moins sincère ni moins naturelle.

« Croyez-moi, Madame, votre dévoué serviteur.

« *Dr Arvoine.* »

M<sup>lle</sup> Odinbert enleva son lorgnon, hocha longuement la tête, puis se tourna vers sa nièce qui souriait.

— Réellement, Octavie, fit la directrice, ce docteur peut être fort estimable, mais il me paraît extrêmement original.

— J'aime son style, dit Octavie qui étendit sa jolie main effilée pour prendre la lettre à son tour et la relire. Vous verrez, ma tante, que Ferdine, élevée par ce père-là, ne sera pas bavarde... Chère tante, cette lettre est réellement un chef-d'œuvre de concision !

— Peut-être, peut-être, répondit M<sup>lle</sup> Odinbert, légèrement troublée. Cette jeune fille et la vôtre, madame, ont-elles des parents en ville, ou des relations autorisées par vous ? Recevront-elles des visites au parloir ? Devront-elles en rendre ? Nos élèves sortent chaque quinzaine pour des visites ou des emplettes, accompagnées d'une sous-maîtresse qui les dépose chez leurs amis et les y reprend.

— J'allais oublier l'essentiel ! exclama M<sup>me</sup> Beaudroit se touchant le front du bout de ses doigts minces. Quelle présence d'esprit vous avez, chère mademoiselle ! Quand le docteur Arvoine me remit sa lettre pour vous, je lui demandai s'il vous touchait un mot de Siméon. Il n'y avait pas songé, il est si primitif, le cher docteur ! Il s'imaginait que Siméon et Ferdine continueraient à se voir chaque jour, sans doute, et à aller le jeudi après-midi pêcher ensemble des œufs de grenouilles dans les fossés. Il

me dit : « Je veux que Ferdine continue à regarder Siméon comme son frère. »

— Et qui est Siméon, je vous prie ? demanda M<sup>lle</sup> Odinbert, trouvant ce prénom terriblement roturier.

— Un ami d'enfance ; un garçon très bien, d'ailleurs, très sérieux, très sensé, et intelligent ! Il a dix-sept ans et il étudie les sciences naturelles à l'université de votre ville. Il est recommandé au docteur Gaillère qui vous parlera de lui sans doute. Vous connaissez le docteur Gaillère ?

— Oh ! si nous le connaissons ! exclama M<sup>lle</sup> Odinbert. D'abord, il est notre médecin ; ensuite, nous avons élevé deux de ses filles et il vient de nous confier la troisième. C'est un praticien très distingué que le docteur Gaillère ; on l'appelle en consultation dans tout le pays, et même dans les pays étrangers. Au printemps dernier, il dut partir en hâte pour Stockholm où la princesse Denvalen l'appelait.

M<sup>lle</sup> Odinbert s'échauffait presque : lui demander si elle connaissait le docteur Gaillère, vraiment !

— Oh ! parfaitement, dit M<sup>me</sup> Beudroit avec sa jolie nonchalance... Vous serez donc au courant tout de suite. Le docteur Gaillère est l'ami du docteur Arvoine, et les dames Gaillère connaissent M<sup>me</sup> Jolidon qui prenait aussi les eaux cet été et qui a fait le portrait de ma petite fille, et nous prenions tous les eaux, — c'est Siméon qui a découvert les sources, par parenthèse, — et je logeais avec mes deux enfants chez sa tante, M<sup>lle</sup> Cornélie Borrel, une personne très estimable que le docteur Arvoine consulte au sujet de l'éducation de Ferdine qui est l'amie intime de ses deux neveux. Vous voyez que tout cela se tient ; nous nous connaissons tous, nous nous aimons tous, et je vous prie de ne pas m'en faire dire plus long, car je suis positivement morte de lassitude, et vous seriez bonnes comme les anges si vous me donniez une tasse de thé. Je ne saurais vivre un quart d'heure de plus sans ma tasse de thé.

M<sup>lle</sup> Octavie sonna et ne fit aucune autre question jusqu'à l'instant où entra le plateau sur les bras d'une petite bonne avenante ; mais quand M<sup>me</sup> Beaudroit, enfoncée gracieusement dans ses coussins, un petit guéridon turc à portée de sa main droite, eut bu deux ou trois gorgées d'un thé excellent, et repris quelque vie, la jeune fille s'assit près d'elle et lui demanda affectueusement si elle se sentait mieux.

M<sup>lle</sup> Odinbert, un peu agacée, s'était retirée derrière son petit pupitre de palissandre et écrivait un billet.

— Beaucoup mieux..., soupira M<sup>me</sup> Beaudroit, et ses grands yeux se remplirent de larmes. Vous me trouvez bien enfant, je le sais, et néanmoins vous êtes là, gentille, obligeante... Il faudra que ma petite fille cherche à vous ressembler plutôt qu'à moi... Mon mari m'a beaucoup gâtée ; c'est le meilleur des maris... Et puis le climat des Indes. Je n'ai pas pour deux sous d'énergie, chacun le sait. Mon fils Lionel, au contraire, est une vraie petite chaudière de locomotive..., cet enfant m'a brisée. Heureusement nous le laissons en bonnes mains, chez l'instituteur du village, le village natal de mon mari. — Oui, un peu de crème, s'il vous plaît. Vos biscuits sont délicieux. Quant à Lionel, son instituteur m'a promis de le fouetter aussitôt que l'enfant deviendra trop actif. Car son activité est effrayante ; il démolit tout.

Il ne faudrait pas imaginer M<sup>me</sup> Beaudroit débitant ces discours avec volubilité, comme une femme vulgaire et bavarde. Non, elle soupirait de petites phrases, penchait la tête, buvait une gorgée de thé, lissait les dentelles de sa mante et souriait avec tant de grâce en montrant les plus jolies petites dents du monde qu'Octavie s'éprit sur le champ de cette jeune femme languissante et gâtée dont les beaux yeux se mouillaient de larmes si aisément.

— La voiture viendra me reprendre tout à l'heure, poursuivit M<sup>me</sup> Beaudroit tirant de sa ceinture une merveilleuse petite montre noire constellée de diamants. Nous passerons encore deux ou trois jours à l'hôtel, mon mari et moi. Il faut que nous

soyons à Brindisi mardi prochain pour prendre passage. Vous m'enverrez May chaque jour jusqu'à notre départ, à moins que je ne vienne moi-même la voir.

— Pardonnez-moi, dit Octavie, penchant la théière sur la fine tasse de vieux Chine, mais que ferons-nous à l'égard de M. Siméon ? Comme il n'est pas vraiment le frère de Ferdine, nous avons besoin d'instructions particulières.

« Que ma nièce a de tact ! pensait M<sup>lle</sup> Odinbert, toujours à son pupitre et sa plume appuyée sur le front, comme pour chercher une tournure de style particulièrement grammaticale. Sans heurter personne, elle choisit son moment ; elle obtient le nécessaire, elle s'arrête à temps et chacun la quitte enchanté d'elle et de soi-même. »

— Oh ! fit M<sup>me</sup> Beaudroit, je vous répète que Siméon est tout à fait distingué et parfaitement raisonnable. À votre place, je le recevrais comme un demi-frère. Vous n'avez rien dans votre règlement au sujet des demi-frères ?

— Je suppose qu'il pourra voir Ferdine au parloir et que nous l'inviterons à nos soirées mensuelles ? dit Octavie se tournant vers sa tante.

Et M<sup>lle</sup> Odinbert répondit, comme pour indiquer une imparfaite confiance dans les renseignements de M<sup>me</sup> Beaudroit :

— Ma chère amie, je consulterai le docteur Gaillère.



## II. – *Tout à la joie.*

— Je rêve ! je rêve ! disait Ferdine dont les yeux étaient néanmoins fort éveillés et brillants. May, ma petite May, rends-moi un service... Pince-moi le bras jusqu'à ce que je crie... ou plutôt... non, si c'est un rêve, je serais folle de le faire cesser, car c'est bien le plus beau rêve que j'aie fait de ma vie.

— Veux-tu que je te pique avec une épingle ? proposa May.

Debout au milieu de la chambrette claire et jolie qui allait être leur nid à toutes deux, elles défaisaient leurs malles avec enthousiasme.

— Tu es trop obligeante ! s'écria Ferdine, qui recula en riant devant la pointe d'épingle dont sa petite compagne la menaçait. Réponds à mes questions, May Beaudroit, et voyons si je réussirai à me mettre dans une condition d'esprit rationnelle et ratiocinante, comme dit Siméon. Sommes-nous réellement, toi et moi, pensionnaires à Bonne-Grâce ?

— Et même ça m'ennuie un peu, fit May, car je serai la plus petite. Léa Gaillère dit qu'on m'enverra au lit quand il y aura des soirées.

— Avons-nous réellement traversé tout à l'heure une longue avenue de tilleuls et une terrasse, et un morceau de pelouse dessiné à la craie ?

— C'est le lawn-tennis ground, fit May d'un accent un peu dédaigneux. On voit bien que tu n'as rien vu, Ferdine.

— Ça, c'est vrai ; tu me piloteras, toi qui as fait la moitié du tour du monde. Mais poursuivons : cette malle, cette belle malle neuve tout à la mode, avec son contenu, cinq robes, des pantoufles à bouffettes, le collier de ma pauvre maman et ses

épingles romaines, des tabliers brodés, des mouchoirs tout petits, un parapluie neuf, quatre paires de gants... May Beaudroit, est-il absolument vrai que tout ça m'appartient ?

— Je le suppose, répondit May ; on pourrait croire que de ta vie tu n'as eu une robe neuve.

— Je n'en n'ai jamais eu cinq à la fois... Il est vrai qu'elles ne sont pas neuves toutes les cinq : la verte est retournée, et la robe de foulard gris à rayures roses a été portée autrefois par maman. J'aurai du plaisir à la mettre en souvenir d'elle... Voyons, May, petite créature prosaïque, dis-moi une fois pour toutes que je ne rêve pas.

— Laisse-moi compter mes chemises, implora May, maman ne les compte jamais quand nous emballons ; elle dit que ça lui casse la tête, mais moi je n'aime pas à perdre mes affaires.

— Une chambre idéale... reprenait Ferdine qui ne pouvait tenir en place. Des rideaux roses ! ou bien est-ce moi qui les vois en rose ? May Beaudroit, les rideaux sont-ils roses ?

— Rose et blanc ; tu m'ennuies à la fin... J'aimerais presque autant partager la chambre d'une Allemande et avoir à lui dire le nom de tous les objets...

Ferdine partit d'un gai éclat de rire, saisit May par les épaules et la fit danser tout autour de leurs malles ; puis elle tomba dans son extase.

— Un lavabo de marbre blanc... C'est toujours poétique, le marbre blanc, même en lavabo. Et par la fenêtre, une échappée sur les tilleuls, sur la campagne... Et puis des leçons... des leçons de toute espèce...

— Des leçons par la fenêtre ! faisait May ironiquement.

— Oh ! si tu crois que je vais soigner mon style et faire des alinéas ! Non, non, pas aujourd'hui... le temps est beau, les alinéas peuvent aller se promener ! Il existe donc une chose qui

s'appelle être trop, trop, trop heureuse ! Je ne le croyais pas jusqu'ici, mais elle y est... Je la sens, je l'ai dans le corps... May Beaudroit, donne-moi une chaise. Il faut absolument que je tâche de me calmer. Si quelqu'un de respectable entrait ici, on me renverrait instantanément, et mon pauvre papa n'aurait plus qu'à me mettre en pension dans l'heureux village des Mouchettes, patrie de M<sup>lle</sup> Caton... Ce qui me fait penser au règlement ! s'écria Ferdine sautant de sa chaise comme un bouchon et tombant devant sa malle où elle plongea les mains. M<sup>lle</sup> Caton m'a obligée à emporter son règlement en souvenir d'elle ; comme si je risquais de l'oublier, cette chère vieille brosse de crin !... Un magnifique règlement tout neuf sur une feuille de carton, et c'est le commis de la poste qui l'a écrit en ronde avec des majuscules rouges... Ce qu'il a dû rire, ce commis, en copiant la loi de Caton... Jamais, jamais je n'en finirai de mes déballages si je mène cette conduite insensée...

May trotta sans mot dire, alerte comme une fourmi, comptant ses mouchoirs et son linge, secouant ses jolies robes pour les défriper. Déjà elle s'était approprié la plus grande commode et la table de toilette dont le miroir, voisin de la fenêtre, était le mieux éclairé ; elle déposait dans les tiroirs, côte à côte, avec précaution, de petits paquets noués d'une faveur rose, de petits cartons blancs marqués à son chiffre, un buvard fermé à clé, une cassette de laque fermée à clé, un nécessaire tout en nacre muni également d'un bijou de serrure, et toutes ces petites clés pendaient ensemble à un mince bracelet d'argent que May cachait sous ses mouchoirs, dans un sachet parfumé. May Beaudroit était une jeune demoiselle extrêmement soigneuse – presque trop – de ses petits trésors et de ses petits secrets.

— Mais regarde donc cette armoire peinte en rose à l'intérieur, faisait Ferdine qui poursuivait son voyage d'émerveillement autour de la chambre. Ma bonne prétendait que dans les villes on n'a pas d'armoires... Pauvre Caton ! elle pleurait en cataractes quand la diligence est partie... Je frémis à l'idée du vide affreux qu'elle éprouve sans doute, n'ayant plus personne à

tourmenter sous prétexte de faire son éducation. Et papa, mon cher papa si bon, mais qui ne dit pas ce qu'il sent, je crois bien qu'il aura un peu de chagrin aussi de mon absence... Je me trouve abominablement égoïste, sais-tu bien, May... Je suis folle de joie dans ce paradis de mes rêves, et papa est triste peut-être à la maison... Je lui écrirai dès ce soir, et je le remercierai tant ! Oh ! qu'ai-je fait, qu'ai-je fait pour être si heureuse ? Tiens, je vais m'asseoir et compter mes bonheurs. On assure que l'arithmétique est calmante...

Elle se jeta près de la fenêtre dans un joli fauteuil d'osier garni de perse à ramages roses, et la tête renversée, les coudes sur les bras du fauteuil, les pieds au bord d'une chaise voisine, elle commença son énumération...

— Il y en a trop... il y en a trop ! Je demande qu'on m'ôte quelque chose ! Un voyage en diligence et en chemin de fer, mon premier voyage... Des robes neuves... Un lavabo de marbre... Un parapluie neuf... Siméon tout près de nous... oh ! ce cher vieux Siméon ! et je l'aurai entièrement à moi pendant les vacances de Noël, et il me conduira dans les musées... Plus de M<sup>lle</sup> Caton, plus de broderie anglaise... Des leçons, même des leçons de musique, papa le permet... Et les usages du monde. Tiens, May, voilà ce qui m'intrigue le plus : les usages du monde. Je n'ai pas la moindre idée de ce que cela peut être...

— Oh ! dit May d'un air entendu, c'est, par exemple, entrer dans un salon.

— J'imaginai qu'on entre dans un salon comme dans une grange, en ouvrant la porte.

— Marcher, saluer, poursuivre la petite fille, tendre la main, verser du thé en relevant le petit doigt, et faire semblant de ne pas voir les gens mal habillés, quand même on les voit parfaitement, embrasser les dames qu'on n'aime pas comme si on les aimait beaucoup, c'est ça les usages du monde...

Un léger coup frappé à la porte interrompit cette dissertation. Ferdine tourna la tête, May ferma bien vite un tiroir. C'était Léa Gaillère qui entrait d'un petit pas glissant, avec une grâce et une discrétion un peu affectées.

— Je ne vous dérange pas ? M<sup>lle</sup> Octavie vient de me dire votre arrivée, et je suis montée aussitôt pour renouveler notre connaissance d'il y a quelques semaines. Vous allez bien, Ferdine ? et M. Siméon, a-t-il voyagé avec vous ? Vous savez qu'il est recommandé à papa, et maman l'invitera à venir à la maison. Maman le trouve très bien ; mes sœurs également. Jeanne parlera anglais avec lui s'il le désire.

En même temps, de ses yeux gris très fureteurs, Léa fouillait les malles, les tiroirs, l'armoire ouverte.

— Vous n'avez pas fini de déballer ? je vous donnerai volontiers un coup de main, fit-elle en se penchant pour tâter l'étoffe soyeuse d'une large ceinture indoue à demi-déployée. Apportez-vous beaucoup de jolies affaires ?

Cette jeune fille avait une voix caressante, d'un timbre étudié qui montait à la fin de chaque phrase, un petit rire insignifiant, mais argentin, et quelque chose de menu, d'un peu précieux dans toute sa personne et ses manières. Sa taille était d'une finesse exagérée, son cou long et blanc, sa figure pâlotte, chiffonnée. Léa était très fière de sa pâleur qu'elle entretenait soigneusement ; elle était fière aussi du cachet particulier que donnait à sa physionomie une chevelure blonde, presque incolore, très mousseuse, soufflée et légère comme un nuage sur le front... Elle parlait souvent des cheveux des autres personnes pour attirer l'attention sur les siens.

— Non, merci ! fit May précipitamment, j'aime mieux tout arranger moi-même...

— Il faut tant de choses pour l'hiver, reprit Léa tenant à bras tendu la robe retournée que Ferdine comptait porter le di-



manche. L'hiver est une saison ruineuse. Les toilettes de ville, les fourrures, et puis tant de colifichets pour les soirées. Vous avez un éventail, Ferdine ?

— Je ne saurais pas m'en servir, répondit Ferdine.

— Allons donc ! cela viendra tout naturellement. Moi, j'ai deux éventails, l'un bleu pailleté, l'autre à dessins japonais. Je vous les montrerai. Voilà une jolie étoffe, fit-elle, indiquant du doigt la robe de foulard gris rayé de rose... Mais le gris vous siérait-il ? vous êtes si brune... si c'est un hâle de campagne, cela passera cet hiver ; si c'est un brun nature, je vous conseillerais de porter du rouge ou du jaune... Les nuances fines, vous devriez les éviter...

Ferdine, sans répondre, se hâtait maintenant de vider sa malle et remplissait les rayons, les tiroirs, un peu au hasard. Léa s'était assise sans qu'on l'y invitât, regardant à droite et à gauche, disant son mot sur tous les détails de l'installation.

— Vous serez un peu ahuries les premiers temps, faisait-elle avec condescendance. Le pensionnat est élégant, on surveille de très près nos manières. Plusieurs des pensionnaires vous étonneront par leur genre.

— Il y a longtemps que vous êtes à Bonne-Grâce ? demanda Ferdine brusquement.

— Mais non, j'entre aujourd'hui, comme vous, dit Léa qui rougit un peu. Mes sœurs m'ont mise au courant. Et puis, je ne suis pas de la campagne, moi... Tenez, je puis vous dire que la coupe de votre robe de foulard est arriérée d'un an au moins. Des manches à la nonne, cela ne se porte plus. Pour moi, rien ne me met mal à l'aise comme une robe démodée. C'est dommage, vraiment, un si joli foulard ! Vous ferez bien de consulter la couturière qui vient chaque mois faire une revue des costumes. Où vous chaussez-vous ? poursuivit-elle avançant avec complaisance la pointe d'un pied fort étroit, élégamment logé dans une

petite pantoufle vernie. Ah ! je vois, oui, des chaussures de village, très solides assurément. Dans trois semaines vous n'en voudrez plus, je vous le prédis.

— Parlez-nous un peu des professeurs et des leçons, dit Ferdine, ce sera plus intéressant.

— Vous trouvez ? M<sup>lle</sup> Odinbert a les meilleurs professeurs de la ville. Je les connais, car plusieurs sont amis de papa et viennent à la maison. Ils sont tous mariés, ce qui les rend ennuyeux. Garantis incombustibles, comme dit ma sœur Clara. Vous savez que Clara a le genre américain. Très flirt, vous savez, très original et gamin... pour autant qu'elle ose, car papa la tient sévèrement. Jeanne, c'est le genre anglais, correct, glacial, et par moments, ça l'ennuie joliment d'avoir choisi ce genre.

— Pourquoi n'ont-elles pas tout simplement le genre de leur pays et de leur ville ? ou mieux encore leur genre à elles ? demanda Ferdine qui désirait s'instruire.

— Oh ! banal !... Vous avez une chevelure étonnante, Ferdine, savez-vous bien ? fit Léa allongeant ses doigts vers les épaisses nattes sombres qu'un ruban noir nouait sur la nuque de Ferdine et qui tombaient plus bas que sa ceinture.

— Oh ! vous pouvez tâter, dit Ferdine en riant ; elles sont bien à moi.

— On ne sait jamais ; il y avait ici, l'année dernière, une jeune Mexicaine dont les cheveux ont fait fureur tout d'abord ; un peu gros, comme les vôtres, et d'une teinte acajou plutôt commune, mais des nattes grosses comme le bras... Eh bien ! elle les décrochait chaque soir... Quand elle se vit découverte, elle partit. Ne vous fâchez pas, Ferdine ; je vois bien que vos cheveux tiennent ; mais c'est égal, il y a tant de trucs pour grossir des nattes.

— Je n'en connais aucun, dit Ferdine très rouge. Vous n'avez qu'à venir ce soir quand je brosserai mes cheveux.

— Non, il nous est défendu de nous visiter le soir dans nos chambres. Je suppose que M. Siméon admire beaucoup vos nattes ?

— Je ne crois pas qu'il en sache même la couleur, dit Ferdine sèchement.

— On le dit cependant grand observateur de la nature. Mais si vous aviez le choix, ne préféreriez-vous pas des cheveux blonds, comme les miens, par exemple ? Les noirs ne sont plus du tout à la mode.

Si Ferdine avait déjà connu les usages du monde, elle eût fait à Léa un compliment sur ses cheveux ; au lieu de quoi, elle lui déclara tout nettement que ce genre de conversation lui semblait insipide.

— Parler chaussures comme des cordonniers et cheveux comme des coiffeurs n'est pas élégant du tout, quoique vous paraissiez tenir beaucoup à l'élégance.

Léa sourit, haussa les épaules, et après avoir vainement cherché un autre sujet d'entretien, se retira.

— Je n'ai plus envie de rire, dit Ferdine, achevant précipitamment son déballage ; je suis presque de mauvaise humeur.

— Léa Gaillère est une poseuse, dit May de son ton sentencieux et définitif ; cependant on peut apprendre beaucoup en causant avec elle ; je la questionnerai sur la mode et le genre, et les pensionnaires, et les eaux pour le teint. Je suis sûre qu'elle connaît des eaux pour le teint. Et je pourrai toujours me moquer d'elle par derrière pour me venger.

— Si chacun lui ressemble dans cette maison, déclara Ferdine qui d'un coup sec ferma le dernier tiroir, je demande à repartir au plus vite. Cependant j'attendrai jusqu'à demain soir pour me former une opinion.

### **III. – *Siméon met du plomb dans la balance.***

Elle fit bien, l'impétueuse Ferdine, d'attendre au lendemain soir pour se former une opinion, car dans l'intervalle de trente-six heures qui sépara son arrivée à Bonne-Grâce de la première visite de Siméon, deux ou trois revirements complets de ses impressions s'étaient succédé : ravissements, désillusion, dépit, nouveaux enthousiasmes. Cependant Ferdine, même dans ses exubérances intérieures, était plutôt sauvage et réservée ; nul, sinon May Beaudroit, ne sut qu'elle avait été sur le point de refaire sa malle pour fuir Léa Gaillère ; nul, sauf Siméon, n'apprit son admiration, bouillonnant en une heure à une température de plus de cent degrés, pour le professeur de rhétorique et de versification.

Il était cinq heures. Les quarante pensionnaires de Bonne-Grâce, groupées dans la salle d'étude, causaient à demi-voix, lisaient, brodaient, sous la surveillance aimable et gracieuse de M<sup>lle</sup> Octavie, quand on appela Ferdine au parler.

Elle s'élança dans la petite pièce égayée de plantes vertes, de dessins, d'aquarelles, que lui ouvrait la femme de chambre et qui n'avait rien de l'austérité d'un parler classique ; elle poussa un cri de bienvenue en apercevant Siméon, lui saisit les mains, l'entraîna près de la fenêtre vers un petit divan rouge où ils s'assirent côte à côte.

— Tu vas bien, Ferdine ? tu es heureuse ? demanda Siméon de son air tranquille.

— Est-ce que je sais, voyons ? Ne commence pas à faire des questions comme une grammaire Ollendorff... Tu te souviens de cette vieille grammaire allemande qui avait la passion de de-

mander : « Mettez-vous vos souliers avant de mettre vos bas, ou mettez-vous vos bas avant de mettre vos souliers ? » Moi, je sais à peine qui sont mes bas et qui sont mes souliers... J'ai la tête à l'envers.

— Tâchons de la remettre à l'endroit, dit Siméon passant fraternellement la main sur les nattes de sa petite sœur adoptive nichée tout près de lui.

— Ferme les yeux ! s'écria Ferdine par une inspiration soudaine.

— Fermer les yeux ! mais je n'ai pas sommeil !

— Oh ! ferme les yeux, je t'en prie. Je te dirai pourquoi.

Il obéit en riant.

— Très bien, dit Ferdine qui, pour plus de sûreté, posa ses doigts sur les paupières de Siméon. Déclare maintenant de quelle couleur sont mes cheveux.

— Ils sont noirs, Ferdine, noirs comme la nuit. Auraient-ils blanchi depuis hier ?

— Tiens ! j'imaginai que tu n'aurais su que répondre, fit-elle retirant sa main. As-tu déjà vu les dames Gaillère ?

— J'y suis allé ce matin pour remettre au docteur la lettre de ton père.

— Je ne les aime pas, déclara Ferdine sans ambages. Léa Gaillère est une oie. Oh ! si tu l'avais entendue ce matin, à la leçon de géographie, confondre le Caucase avec l'Himalaya !...

— M<sup>lle</sup> Jeanne parle très bien l'anglais, dit Siméon.

— Tu n'en peux juger, toi qui sais à peine dix mots d'anglais.

— Mais chacun le dit, Ferdine.



— Oh ! chacun !... C'est drôle, fit-elle s'interrompant, aussitôt que je prononce le nom des demoiselles Gaillère, je me sens devenir méchante. Parlons d'autre chose, Siméon. Nous avons pour la rhétorique un professeur céleste !

— Réellement ? il devrait enseigner l'astronomie, alors, dit Siméon.

— Ses yeux ! Tu devrais voir ses yeux pleins d'esprit, pleins de charme, quand il explique la métaphore et la métonymie. Savais-tu, Siméon, qu'une métaphore est une comparaison abrégée, de telle sorte que si je dis : Léa Gaillère est sottie comme une oie, c'est une comparaison, mais si je dis : Léa est une oie, je fais une métaphore ?

— Laisse donc cette pauvre Léa, dit Siméon étonné d'une telle persistance.

— Tu as raison ; elle me gâte jusqu'à la belle rhétorique. Toutes nos leçons aujourd'hui ont été délicieuses. Nous avons écrit ce matin le programme de chaque jour, et c'est un programme à s'agenouiller devant. Si varié, si charmant, une fête d'un bout à l'autre. De la musique, du dessin, des promenades ; de midi à une heure de la gymnastique ou du lawn-tennis, ou s'il fait trop chaud, on s'assied sous l'avenue. Le soir c'est la correspondance ou bien une lecture à haute voix, ou bien un petit concert au salon.

— Il est certain, dit Siméon, que vous ne devez pas être trop malheureuses.

— Mais toi, Siméon, tu n'es pas malheureux ? demanda Ferdine avec une soudaine sollicitude.

— Je suis heureux comme une grenouille dans son élément. Pendant les vacances, ma bourgeoise a fait mettre des rideaux neufs à ma chambre ; j'y suis comme un prince. J'ai pris aujourd'hui mes inscriptions ; nos cours promettent d'être... cé-

lestes, comme les tiens. À partir de demain matin, il faudra que je pioche ferme.

— Figure-toi, dit Ferdine, que nous avons aussi nos piocheuses, et que sans le savoir, j'ai choisi mon pupitre dans leur camp. Il y a deux camps : les piocheuses et les élégantes. J'ai entendu chuchoter d'autres noms beaucoup moins polis, mais on les chuchote seulement, car la politesse est de rigueur à Bonne-Grâce. Je sais que les élégantes appellent les piocheuses des girafes savantes, et les piocheuses le leur rendent bien. Moi, j'ai envie de former un troisième camp ; pour s'y faire admettre, il faudra être intelligente et travailleuse, mais pas pédante. Entre nous, la « chéfesse » des piocheuses me semble un peu pédante ; elle est atrocement fagotée et myope comme une taupe.

— Dis donc, Ferdine... commença Siméon qui hésita ensuite.

— Eh bien ?

— Bonne-Grâce t'a déjà un peu gâtée. Tu étais plus gentille là-bas.

— N'est-ce pas ? dit Ferdine à demi-voix, appuyant sa tête sur l'épaule de son grand frère.

— Certainement. Tu étais plus charitable, d'abord.

— Oui... Je ne détestais personne.

— Et puis, tu parlais plus sensément.

— Ici, je bavarde comme une pie. Par moments, il me semble que ma langue parle toute seule.

— C'est l'excitation du premier jour, dit Siméon un peu alarmé d'entendre que la voix de Ferdine s'altérait.

— Il y a trop de choses, trop de gens... Je me sens comme dans un tourbillon... Oh ! Siméon, emmène-moi ! s'écria-t-elle

en s'accrochant à son bras. Je ne me reconnais pas moi-même...  
Siméon, je suis orgueilleuse !

— Vraiment ? fit-il incrédule.

— Oui, note cela. Siméon, je suis susceptible... rancunière...  
moqueuse... frivole...

Après chaque adjectif, elle s'arrêtait comme pour laisser à son ami le temps de l'inscrire.

— Je me fais horreur à moi-même ! conclut-elle.

— De quand datent ces belles découvertes ? demanda Siméon qui souriait.

— Oh ! ne souris pas, gronde-moi, cela me ferait tant de bien !

— Résumons, dit-il. C'est une excellente chose que de résumer. Tu n'aimes pas Léa Gaillère.

— Je la déteste, Siméon.

— N'exagérons pas. Elle t'est peu sympathique, voilà. Tu aimes tes leçons ?

— Quel mot froid et insuffisant !

— Il suffira tout de même. Le résumé est fait.

— Tu es très raisonnable, soupira Ferdine. Tu me calmes. Parle-moi encore.

— Eh bien ! dit-il, je ne suis pas trop étonné que tu fasses des découvertes dans ton caractère. J'en ai fait pas mal dans le mien, et peut-être ne sommes-nous pas encore au bout... Nous avons quitté notre petit coin du monde où chacun nous aimait, nous encourageait, où nous étions aimables parce qu'il n'y avait vraiment pas moyen de faire autrement. Oh ! Ferdine, pense à ma bonne tante Cornélie, si indulgente, si douce, que lui obéir

était une joie. Pense à M<sup>lle</sup> Caton qui te grondait beaucoup, assurément, mais tu étais le centre du monde pour elle. Pense à ton père, qui travaillait pour toi tout le jour, de loin ou de près. Ce qu'ils désiraient, c'est que nous fissions toujours le bien.

— Siméon ! exclama Ferdine qui cacha son visage dans son mouchoir, tu parles d'eux comme s'ils étaient morts !...

— Ils ne sont plus avec nous pour interpréter favorablement, affectueusement, chacune de nos actions. Nous sommes jugés maintenant par des étrangers qui ne sont point trop fâchés de nous découvrir des défauts et des torts, qui nous excitent même à les manifester, qui nous piquent et nous harcèlent exprès, qui nous interrogent malicieusement et qui cherchent nos points faibles pour nous blesser à coup sûr...

— Oh ! c'est affreux ! sanglota Ferdine. C'est pire qu'une caverne de brigands.

— Mais non, c'est une école très utile, répliqua Siméon. Les recoins cachés de notre caractère se dévoilent. Ce n'est pas toujours beau à voir, mais il faut se connaître. J'espère que dans votre programme si rempli, on vous a laissé quelques moments tranquilles pour réfléchir ?

— En as-tu, toi ? demanda-t-elle.

— Je réserve toujours une demi-heure avant le sommeil pour penser aux miens qui sont là-bas, pour revivre en esprit ma journée, pour regretter bien souvent une parole ou une action inconsidérée, et pour remercier Dieu.

— Tu ne m'avais jamais dit cela.

— Non, mais nous sommes si près l'un de l'autre maintenant, et si seuls... Vois-tu, Ferdine, c'est la bataille de la vie qui commence, quand on a quitté le chez-soi.

— Merci, fit-elle, essuyant ses larmes. Je crois que j'ai eu la fièvre pendant deux jours, mais j'en suis remise et je me connais

mieux. Je prendrai la même demi-heure que toi, Siméon, pour réfléchir.

La porte s'ouvrit doucement et M<sup>lle</sup> Octavie entra. Elle tendit la main à Siméon qui se leva aussitôt, un peu inquiet d'avoir trop prolongé cette première visite.

— Il pourra venir chaque jour, n'est-ce pas ? s'écria Ferdine. Papa ne vous a-t-il rien écrit à ce sujet, mademoiselle ? À la maison, nous étions toujours ensemble.

— Le pensionnat ne saurait ressembler tout à fait à la maison, malheureusement, dit M<sup>lle</sup> Octavie de sa voix aimable et gaie. Il ne me paraît pas que nous puissions recevoir M. Siméon plus de deux fois par semaine, régulièrement... Mais si le cœur crie par trop famine, ajouta-t-elle, passant affectueusement sa main autour du cou de Ferdine, je ne serai point impitoyable. Je saurai compatir.

— Alors, quand ? demanda anxieusement la jeune fille, suivant son cher Siméon jusqu'au seuil du parloir.

— Après-demain, répondit M<sup>lle</sup> Octavie avec un petit signe de tête encourageant. La première semaine est une semaine d'exception.



## **IV. – Arrivée de Million.**

La division supérieure, comprenant vingt-cinq élèves, prenait sa leçon de dessin dans une petite salle très claire affectée spécialement au dessin et à la musique. Des fusains très noirs, des paysages au crayon un peu trop mignotés, voire même des peintures à l'huile, travaux des élèves d'antan, couvraient les murailles gris pâle, où s'accrochaient ci et là quelque masque de faune en plâtre, quelque fragment de chapiteaux et d'acanthes. Un piano occupait l'angle opposé aux fenêtres, et il était surmonté d'une panoplie originale faite de guitares, de banjos américains entremêlés de rubans éclatants et de franges d'or. Le professeur, un peu nerveux, car il était artiste et n'aimait pas le vent d'est qui soufflait depuis la veille, le professeur se promenait de long en large devant les petites tables où s'appuyaient les planches à lavis. On essayait de faire du lavis, on n'y réussissait guère. On mouillait son papier à grande eau, et le papier se soulevait en vagues moutonnées, comme le lac, là-bas, sous la bise. Ferdine frottait avec acharnement une grande tache pareille à un îlot sur le fond gris-bleu de la teinte générale, et la tache allait s'élargissant sous le pinceau manié comme un balai.

— Ne frottez pas ! murmura près d'elle la « chéfesse » des piocheuses, Ysaline Maunier, cette grande fille gauche et myope à qui néanmoins tout réussissait. Vous allez trouer votre papier. Quand le lavis sera sec, la tache se verra moins.

— Oh ! le croyez-vous vraiment ? dit Ferdine se penchant de côté pour examiner le travail de sa voisine. Quelle belle teinte unie ! comment vous y prenez-vous pour n'avoir pas de taches ?

— Silence, mesdemoiselles ! fit le professeur d'un ton acerbe. Je ne tolérerai aucun bavardage. Mademoiselle Mau-

nier, votre conduite me surprend. Vous n'êtes pas une nouvelle venue et vous connaissez les règles.

— Mais, monsieur, s'écria Ferdine qui devint rouge comme un coucher de soleil, Ysaline avait la bonté de m'expliquer comment il faut s'y prendre pour n'avoir pas de taches.

— Vraiment ! répondit le professeur avec ironie. Dans ce cas, M<sup>lle</sup> Ysaline m'obligera en donnant la leçon à ma place.

Les yeux de Ferdine lancèrent des éclairs. Elle se tourna vivement vers sa conseillère comme pour l'engager à protester, mais celle-ci, penchant la tête pour voir son dessin de plus près, mit discrètement un doigt sur ses lèvres.

— C'est abominable ! chuchota Ferdine qui apprenait d'un coup deux choses nouvelles : qu'un professeur, même à Bonne-Grâce, peut être de mauvaise humeur, et qu'une élève, même la meilleure, même cette Ysaline qui avait tous les talents, doit apprendre à supporter en silence une réprimande injuste.

Les lèvres frémissantes, les sourcils froncés, Ferdine trempait son pinceau à l'aventure et laissait tomber des cascades sur son malheureux lavis, quand la porte fut ouverte lentement, majestueusement, et l'on sut que M<sup>lle</sup> Odinbert entrait. Il n'y avait qu'elle pour ouvrir les portes de cette manière royale. Les têtes se tournèrent ; on aperçut derrière sa robe de soie grise — une robe moins magnifique que celle du jour de rentrée, mais très cossue cependant — on aperçut derrière le coude de la directrice une jeune fille insignifiante, ni grande ni petite, la taille plate, les cheveux d'un blond verdâtre, et l'air horriblement intimidé.

— Mesdemoiselles, fit la directrice de sa voix cadencée, je vous présente une nouvelle compagne à laquelle vous souhaiterez la bienvenue aussitôt que votre leçon sera terminée : M<sup>lle</sup> Louise Miserlet.

La nouvelle élève, qui semblait marcher dans un brouillard, tressaillit en entendant son nom, ouvrit la bouche comme pour y répondre, devint plus rouge encore et s'arrêta court.

— Par ici, ma chère enfant, dit M<sup>lle</sup> Odinbert qui s'avancait avec un élégant froufrou ; il y a une place vacante près de la fenêtre. Pour aujourd'hui, comme vous n'êtes encore pourvue ni de papier, ni de pinceaux, vous assisterez à la leçon en spectatrice...

Elle se retourna, vit la pauvre Louise clouée au parquet par sa timidité, et lui adressa un petit signe de tête impatient. Louise se hâta, pareille à un gros bourdon effaré, prit son élan tout droit vers M<sup>lle</sup> Odinbert, heurta la petite table légère qui se trouvait au bout de la rangée ; une boîte à crayons tomba, éparpillant son contenu, une planche à lavis glissa ensuite, et le verre d'eau la suivit, inondant les genoux de Ferdine ; car il était à Ferdine, tout ce mobilier roulant.

— Oh ! ne dites pas que c'est moi ! chuchota à son oreille une voix qui tremblait.

Et tandis que Ferdine, haussant les épaules un peu dédaigneusement, secouait sa robe trempée d'eau bleue, la maladroite reprenait sa course et allait se réfugier derrière les amples plis de la robe directoriale, dans l'embrasure de la fenêtre. M. Lépine, penché sur le dessin d'une élève, à l'autre bout de la salle, n'avait pu discerner la cause de l'accident ; mais quand il entendit les crayons rouler, l'eau s'égoutter en petits ruisseaux, il se redressa fort irrité et vint à grands pas jusqu'au lieu du désastre. M<sup>lle</sup> Odinbert en fit autant, à petits pas, et elle mit son lorgnon sur son nez.

— Réellement, mademoiselle Arvoine, dit le professeur, il n'est pas permis d'être aussi maladroite.

— Je suis bien de cet avis, répondit Ferdine à demi-voix, tout en épongeant sa robe avec son mouchoir.

— Les nouvelles venues ont en général des façons assez gauches, fit la directrice dans le désir d'apaiser M. Lépine et de donner une petite leçon à l'élève ; mais tout cela s'adoucirait sous l'influence de Bonne-Grâce.

— Voilà un lavis abîmé, poursuivit le professeur touchant du bout du doigt la feuille de papier flasque comme un chiffon.

— Il l'était déjà, abîmé, dit Ferdine. Quant à moi, je ne le regrette pas du tout. Je serai même bien aise de le recommencer.

M. Lépine consentit à sourire, à cause de M<sup>lle</sup> Odinbert qui semblait mal à l'aise ; on voyait bien que Ferdine n'était point impertinente, mais qu'elle disait simplement tout ce qu'elle pensait.

Un quart d'heure plus tard, la leçon étant terminée et le professeur parti, l'infortunée petite Miserlet subit la cérémonie de bienvenue dont M<sup>lle</sup> Odinbert avait parlé.

Ysaline, comme doyenne de la classe, devait présenter et nommer toutes les élèves à cette nouvelle camarade. Elle s'acquitta de son devoir aussi rapidement que possible, car ces présentations abrégeaient l'heure délicieuse — de midi à une heure — où l'on faisait ce qu'on voulait, une lecture sous les tilleuls, ou la promenade confidentielle, deux à deux, sous l'avenue. Louise Miserlet, debout dans son coin, les yeux baissés, se mordait les lèvres, balbutiait des mots confus, froissait d'une main tremblante sa robe de lainage marron semée d'éclairs jaunes, et levait de temps à autre un regard effarouché vers ses futures compagnes. Elle semblait partagée entre le désir de fondre en larmes et celui de s'enfuir par la fenêtre ouverte derrière elle. Finalement, choisissant le premier parti, elle tira de sa poche un immense mouchoir — « juste comme ceux que M<sup>lle</sup> Caton me faisait ourler, » songea Ferdine avec sympathie — et y enfouit tout son visage.

— C'est le mal du pays, je suppose, dit Ysaline, regardant autour d'elle.

Mais les autres jeunes filles haussèrent les épaules, s'éclipsèrent. La nouvelle élève était décidément trop peu intéressante, trop niaise, trop mal habillée. Ysaline, elle-même embarrassée, car elle était gauche aussi, bien que d'un autre genre de gaucherie, se hâta de nommer Ferdine Arvoine, la dernière de cette petite procession qui depuis cinq minutes défilait devant Louise. Après quoi elle les laissa en tête-à-tête et courut à la recherche de son amie intime.

— Pourquoi pleurez-vous ? demanda Ferdine, tirant un coin du gigantesque mouchoir.

— Oh ! c'est vous ! dit Louise hasardant un regard parmi les plis de la solide toile de fil que ses deux mains tenaient collée à son visage. C'est vous ?... Elles sont toutes parties, ajouta-t-elle risquant un second coup d'œil autour de la salle. Elles sont parties, les moqueuses ?

— Pourquoi pleurez-vous ? répéta Ferdine.

— Oh ! je ne sais pas... je pleure très facilement ! Tout à l'heure, si ce monsieur fâché m'avait dit un mot seulement, j'aurais éclaté. Mais que vous lui avez donc bien répondu ! Quel courage, et de quel petit ton drôle vous parliez ! Vous me défendez toujours, n'est-ce pas ?

— Ah ! dit Ferdine, je ne m'engage pas à prendre sur moi toutes vos maladresses.

— Mais vous serez mon amie ? oh ! promettez que vous serez mon amie. Vous êtes bonne, je l'ai vu tout de suite. Les autres sont d'affreuses moqueuses. Cette blonde surtout, qui a le visage blanc comme de la craie et une robe bleu marine... Elle tient sa tête comme ceci, et elle agite ses mains pour faire voir qu'elles sont petites...

— Tiens ! dit Ferdine en riant, vous avez un talent d'observation. Au geste que vous venez de faire, j'ai reconnu Léa Gaillère comme si elle se tenait devant moi. Je ne l'aime pas non plus... C'est-à-dire, fit-elle regrettant ce mot aussitôt, elle ne m'est pas symp... Non, je ne parlerai point d'elle. Siméon me gronderait.

— Qui est Siméon ? demanda la petite Miserlet.

— Je vous dirai cela plus tard. Si nous sortions ? voyez comme le soleil brille sur la terrasse.

— Oh ! oui, sortons ! cria la nouvelle avec enthousiasme, se suspendant au bras de Ferdine. Seule, je n'aurais bougé d'ici, et je serais restée à pleurer. Je puis pleurer très longtemps, quatre heures, cinq heures sans m'arrêter.

— Quel visage vous devez avoir après cela ! s'écria Ferdine, trouvant que les larmes n'embellissaient point Louise Miserlet.

— Françoise me bassine avec de l'eau de Cologne, et même elle dut une fois me mettre des cataplasmes, tant j'avais les yeux enflés. Grand'mère pleure beaucoup aussi... C'est-à-dire qu'elle reste parfois une demi-journée avec son mouchoir sur ses yeux, mais à son âge on n'a plus guère de vraies larmes qui mouillent... tout au plus quelques-unes très petites, comme des pomeaux d'épingle.

— Ce doit être gai chez vous ! dit Ferdine.

— Oh ! nous étions très heureuses, grand'mère, moi et Françoise. Mais quelqu'un vint dire à grand'mère que j'étais trop ignorante, trop sauvage, et qu'il fallait me mettre en pension. Notre maison s'appelle dans le pays Château-Pointu ; j'en ai une photographie, je vous la montrerai... Oh ! Ferdine ! s'écria-t-elle lui serrant le bras avec ardeur — c'est bien Ferdine qu'on vous appelle, n'est-ce pas ? — je vous raconterai toute ma vie, comme dans les livres, quand deux étrangers se rencontrent au milieu des Pampas, ou sur le bord d'une île déserte. Je vous

parlerai de mon pauvre papa, qui est mort aux Antilles où il était allé pour faire sa fortune. Et vous me raconterez aussi votre vie, depuis le commencement. Allons nous asseoir là-bas, sur le banc.

Elles avaient franchi la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse, et elles descendaient à petits pas vers l'avenue, Louise ayant son bras passé autour de la taille de Ferdine, sa joue collée à l'épaule de Ferdine, ses yeux levés vers les yeux de l'amie nouvelle qu'elle admirait passionnément. Et notre Ferdinette, trouvant cette attitude un peu trop sentimentale, ne savait quelle contenance prendre sous les regards railleurs des jeunes filles éparpillées au soleil en petits groupes d'amies intimes. Quelques-unes donnaient à manger à deux paons perchés sur la balustrade de pierre : d'autres, descendant par des marches gazonnées jusqu'à un carré de pelouse, essayaient les raquettes du lawn-tennis ; d'autres se balançaient sur l'escarpolette ; et toutes s'arrêtaient, se retournaient pour voir passer les deux nouvelles, Ferdine Arvoine avec ses longues nattes de cheveux noirs, son air fier, un peu sauvage, et Louise Miserlet, le visage gonflé de larmes, la tournure étrange et vieillotte dans sa robe coupée sur un patron disgracieux.

Elles s'assirent derrière un gros arbre dont le tronc les dérobaît un peu à cette curiosité ; Louise prit la main de Ferdine et la pressa contre sa joue.

— Soyez raisonnable, dit Ferdine qui n'aimait pas beaucoup ces démonstrations et n'y était point habituée, puisqu'elle avait été élevée avec des garçons. Nous pouvons être très bonnes amies sans tant de gestes.

Louise croisa docilement les mains sur ses genoux.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, dit-elle. Vous m'apprendrez à me conduire. Je ne penserai plus qu'à vous et je vous demanderai conseil pour toutes choses.

— Oh ! n'en faites rien ! s'écria Ferdine fort alarmée d'une responsabilité pareille. J'ai moi-même tout à apprendre. J'arrive de mon village, aussi novice que vous. Je ne connais pas les usages et je découvre que le monde est très grand, les gens peu charitables, les jeunes filles très compliquées. Nous étions si simples là-bas... Nous disions tout ce que nous pensions. Ici, elles ont un genre, chacune le sien... Ysaline Maunier elle-même est un peu poseuse. Et personne ne m'aide à me débrouiller, car Siméon n'entend rien aux affaires des demoiselles ; quand je lui raconte nos histoires, il ne fait qu'en rire et me répond : « La femme est un mystère ! »

— Oh ! que j'aime à vous entendre parler, murmura Louise avec un petit gémissement de tendresse. Vous dites des choses si intéressantes ! Et quand je songe que cela ne fait que commencer !

Ferdine se sentait mal à l'aise, comme si elle eût accepté indélicatement une chose qui ne lui était pas due. Elle allait protester, quand une ombre glissa autour du gros tronc, une main fine, un poignet blanc, une manche bleu marine fermée de petits boutons de nacre s'allongèrent derrière elle, et des doigts touchèrent Louise Miserlet à l'épaule. La jeune fille tressaillit, devint rouge comme une flamme en reconnaissant Léa Gaillère et, d'un brusque mouvement, lui tourna le dos.

— Je vous ai cherchée partout, fit Léa du ton le plus aimable. M<sup>lle</sup> Odinbert tient particulièrement à ce que nous nous occupions des « nouvelles ».

— N'êtes-vous pas vous-même une nouvelle ? demanda Ferdine, mettant aussitôt flamberge au vent.

— Comment donc ! voilà une semaine que je suis à Bonne-Grâce, et d'ailleurs je connaissais le pensionnat depuis des années par mes sœurs, répondit Léa d'un ton de froide condescendance.



Elle avait déjà découvert que son amabilité était perdue auprès de Ferdine, et elle ne faisait plus de frais inutiles.

— Avez-vous vu les paons ? reprit-elle s'asseyant à côté de Louise, étendant son bras derrière elle, au long du dossier, sur quoi Louise se retira, avec une moue, plus près encore de Ferdine. Avez-vous déjà vu les paons ? répéta-t-elle un peu plus haut, comme si elle avait eu affaire à une sourde ou à une idiote.

— Oui, je les ai vus, répondit Louise, baissant la tête, en petite bête campagnarde fort maussade et obstinée.

— Aimeriez-vous à leur donner du pain ? Ils le prennent très bien dans la main.

— Non, merci.

— Si vous désirez vous balancer sur l'escarpolette, je dirai à Laure Grisel de vous céder la place.

— Non, merci.

— Venez avec moi jusqu'au bout de la terrasse et je vous montrerai le jet d'eau.

— Non, merci.

« Qu'elle est sottise avec ses « non, merci ! » pensait Ferdine. Elle pourrait, pour varier, répondre comme Ernest : « Fichez-moi la paix. » Mais je suppose que cela ne se dit pas à Bonne-Grâce. »

— Répondez pour moi, je vous en supplie ! chuchota Louise qui reculait toujours et se trouvait presque blottie dans l'ombre de Ferdine.

Elle n'eût pas eu l'air plus effaré et malheureux si un serpent avait été assis à côté d'elle sur le banc.

— Nous sommes très bien ici et nous préférons y rester, dit Ferdine, s'efforçant d'imiter le ton froid de Léa Gaillère, mais sans y réussir.

Ferdine, par bonheur, réussissait peu dans l'imitation ; son naturel perçait toujours.

— Oh ! ce n'est pas à vous que je m'adressais, fit Léa d'un air impertinent, regardant Ferdine comme si elle s'apercevait à l'instant de sa présence.

Ferdine rougit de colère, pensa à Siméon, à sa demi-heure de réflexions de la veille, et se contint. Mais Louise alors, qui peu à peu avait tiré de sa poche son immense mouchoir, fit une diversion en fondant en larmes. Impatientée, Ferdine se leva en haussant les épaules et s'éloigna du banc.

— Vous ne consolez pas votre amie ? demanda ironiquement Léa qui la suivit.

— D'abord, elle n'est pas mon amie ! répliqua Ferdine avec vivacité.

Puis elle tourna la tête, vit la pauvre Louise abîmée dans son mouchoir, et se repentit de sa défection.

— Il n'y a pas une heure que nous nous connaissons, mais je crois que je l'aimerai, dit-elle.

— L'amitié coup de foudre ! fit Léa, perlant un petit éclat de rire. Avouez, Ferdine Arvoine, que vous saviez avant nous l'état des choses.

— L'état des choses ? qu'entendez-vous par là, Léa Gaillère ?

— Ne faites pas l'ignorante. Vous aviez des renseignements. Moi, je viens d'en tirer, et de très intéressants, de Lise, la femme de chambre de notre étage. Elle bavardait avec la bonne qui a amené Louise Miserlet. Elles sont du même endroit, ces deux

bonnes. Lise connaît la famille Miserlet, et leur maison qu'on appelle Château-Pointu... et la grand'mère qui est une personne extraordinairement mélancolique... Voyons, Ferdine, on assure que vous êtes un prodige de droiture ; avouez que vous saviez tout cela.

— Assurément, car Louise vient de me le raconter.

— J'en étais certaine ! exclama Léa Gaillère. L'amitié coup de foudre s'explique maintenant. Vous nous avez toutes devancées, et ces demoiselles rageront quand je leur aurai dit ce qui en est. Mais aussi, peut-on bien s'appeler Miserlet et porter une robe de lainage à un franc cinquante le mètre quand on est l'héritière de plusieurs millions !...

Ferdine, stupéfaite, ouvrit de grands yeux et s'arrêta court.

— Louise Miserlet !

— Elle-même. Ne prenez pas la peine d'ouvrir de tels yeux. Vous le saviez. Vous voilà établie amie intime et grande favorite de M<sup>lle</sup> Million, et je vous souhaite bien de l'agrément. Allez la consoler, allez-y bien vite. Comment pouvez-vous laisser si longtemps Million dans les larmes ?

— Et c'est donc là, dit Ferdine, la raison de vos empressements ? Je vous cède la place de grand cœur.

Pleine de dégoût et d'indignation, brûlant du désir de se disculper, de mettre assez de distance entre elle et Million pour que personne ne pût la soupçonner de machinations viles, elle courut vers l'autre bout de la terrasse, sans jeter un seul regard derrière elle. Léa Gaillère se rapprocha du banc.

— Ne pleurez pas ! fit-elle d'une voix insinuante. Vous serez très heureuse ici... Vous aurez autant d'amies que vous voudrez...

Soudain Louise releva la tête ; point du tout jolie, la pauvre Louise, avec ses joues marbrées de larmes, ses paupières en-

flammées, ses yeux tout petits dans l'enflure, avec ses cheveux de teinte indécise collés sur le front et les coins abaissés de sa bouche lamentable.

— Allez-vous-en ! cria-t-elle d'une voix toute mouillée, comme lorsqu'on a un violent rhume de cerveau. Je ne veux qu'une amie, c'est Ferdine. Je l'aime et vous l'avez chassée... Je vous déteste !

## DEUXIÈME PARTIE

### V. – *Au milieu des fossiles.*

Depuis le matin, Ferdine ne tenait plus en place. Elle avait lissé et natté ses cheveux avec un soin particulier, agrafé à son cou un petit collier d'ambre, considéré d'un œil critique sa robe verte retournée que Siméon aimait l'hiver d'avant ; car c'était pour Siméon qu'elle s'habillait aujourd'hui. Il lui avait promis de venir la prendre vers deux heures et de la conduire dans les musées pendant que les autres jeunes filles, dont c'était le jour de sortie, faisaient leurs visites ou leurs emplettes sous l'égide de M<sup>lle</sup> Octavie.

May Beaudroit préférait les magasins et leurs devantures brillantes aux musées pleins de vieilles choses moisis, disait-elle, et Ferdine ne regrettait pas trop qu'elle eût refusé son invitation. D'ailleurs May, gracieuse et trottinante, était devenue en peu de jours l'enfant gâtée du pensionnat ; elle ne faisait guère que ce qui lui plaisait ; les grandes la choyaient, les petites étaient ses admiratrices ; elle avait ses entrées partout, même en contrebande ; à la promenade, elle pouvait choisir sa compagne de rang, et l'objet de son choix en était très fière. Quant à elle, petite égoïste aux dehors câlins, elle se réservait, ne donnait son cœur à personne, et continuait à garder sous clé ses menus secrets.

La provision en était fort augmentée par les secrets des autres pensionnaires, que May recueillait avec soin, se glissant partout, écoutant les conversations, se mettant au fait des commérages, des sobriquets, des petites rivalités entre savantes et élégantes. Au fond, May n'avait d'estime que pour Ferdine

Arvoine, parce qu'elle la savait droite et sûre ; mais c'était plutôt Léa Gaillère qu'elle cultivait, pour s'instruire dans les grands mystères du flirt et de la toilette.

Sans rien dire, M<sup>lle</sup> Octavie observait ses nouvelles élèves, se formait une opinion sur leur caractère, et attendait. Elle ne s'imposait point ; mais au moment favorable, elle savait, avec tact, avec affection, faire intervenir son influence qui était toujours bienfaisante.

— Quel temps délicieux, Siméon, et que les jardins sont encore jolis ! regarde ces dahlias écarlates... J'admets bien qu'ils sont bêtes, si gros et si ronds, mais aujourd'hui je leur pardonne... Je pardonne à tout le monde...

— C'est généreux de ta part ! fit Siméon en riant.

— Tu te figures, peut-être, que je n'ai rien à pardonner ? Million m'a fait une scène de larmes ce matin, pendant la récréation... Elle veut absolument que nous soyons intimes. Mais alors le chœur des grenouilles coassantes, mené par Léa Gaillère, ne manquera pas de dire que je fais la cour à Million à cause de son argent. Est-ce assez stupide ! On lit cela dans les livres, quand les gens sont vieux et qu'ils écrivent leur testament. Mais nous, des petites filles en pension, avec leur argent de poche pour toute richesse !... Il est vrai que Million en a beaucoup, d'argent de poche, ridiculement beaucoup. On assure que sa grand'maman lui donne cent francs par mois...

— Cent francs par mois ! Mais je vis avec moins que cela ! s'écria Siméon. Qu'en fait-elle ?

— Je n'en sais rien ; j'espère qu'elle les donne aux pauvres. Mais c'est peut-être une légende. Je ne parle pas à Million de ces choses-là ; j'en rougirais... Oh ! Siméon, allons-nous vraiment prendre le tramway ensemble ? C'est par trop délicieux !

Ils suivaient côte à côte l'interminable trottoir d'asphalte qui longeait des jardins modestes ou luxueux, des haies effeuil-

lées, des murs de villas, des grilles à travers lesquelles le regard effleurait en passant les allées sablées, les massifs de géraniums éclatants, les pelouses semées de feuilles mortes. Puis on arrivait à un immense rond-point qu'entouraient des platanes dépouillés, avec leurs fruits ronds qui ressemblaient à de petites boules enfilées au fil des branches. La station du tramway occupait le centre du rond-point, et une immense statue blanche dans un bocage d'arbrisseaux exotiques regardait majestueusement les voyageurs qui, toutes les dix minutes, montaient dans les grosses voitures mues par l'électricité, ou en descendaient.

— Une statue, Siméon ! c'est la première que je vois de ma vie... Oh ! ne te moque pas, mais dis-moi ce qu'elle représente...

— Nous manquerons le tram, Ferdine.

— Courons alors, je t'en supplie... Ne me laisse pas manquer le tram, je pleurerais comme Million. Tu m'expliqueras la statue en route...

D'autres objets intéressants surgissaient à chaque minute ; une fois installée sur la longue banquette de la voiture, Ferdine eut assez à faire à examiner ses compagnons de route sur le compte desquels elle échafauda, dans le court trajet, toutes sortes d'histoires et de suppositions...

— Ce jeune homme et cette jeune fille si pâles, dit-elle à Siméon quand ils descendirent du tram à l'entrée d'une rue populeuse et bruyante, ce sont des nihilistes russes échappés de Sibérie... J'en suis tout à fait certaine. Oh ! que le monde est intéressant, et que de choses on devine autour de soi ! Ne t'amuses-tu jamais à deviner les visages, Siméon ?

— Tu sais, dit-il, combien je suis peu imagitatif. En ce moment même, je cherche le moyen de te préparer à une contrariété, et je ne le trouve pas.

— Ne me gêne pas ma délicieuse journée ! cria-t-elle, lui prenant le bras vivement.

— Je t’assure qu’il m’a été impossible d’arranger les choses autrement... à moins d’être fort impoli. Hier soir, je dînais chez M<sup>me</sup> Gaillère...

Ferdine s’écarta de lui brusquement et fronça le sourcil.

— Je sais trop bien mon insignifiance pour attribuer leurs prévenances à mon mérite ; c’est la recommandation de ton père qui me vaut cela, dit Siméon, attrapant la main de Ferdine pour l’emprisonner de nouveau sous son bras. Connaître le D<sup>r</sup> Gaillère est un grand privilège, je t’assure, et quand ils sont en famille comme hier – on ne m’invite pas, assurément, à des dîners de cérémonie – le docteur me parle de science, de découvertes récentes ; il me donne des conseils pour mes études...

— Assez de préambules, s’écria Ferdine avec impatience. Confesse le crime.

— Le crime, dit Siméon rougissant un peu, c’est qu’après le dîner, au salon, M<sup>lle</sup> Jeanne me questionna sur mes occupations, sur toi aussi, et de fil en aiguille, je lui dis notre intention de visiter ensemble le musée d’histoire naturelle, surtout la collection des oiseaux et des nids, qui est si remarquable. Aussitôt elle s’écria que personne ne lui avait jamais fait les honneurs de cette collection et qu’elle serait bien aise de s’instruire en ornithologie. Que pouvais-je répondre ?

— Mille choses, dit Ferdine. Mais qu’as-tu répondu ?

— Nous les rencontrerons au musée vers trois heures, M<sup>lles</sup> Jeanne et Clara, dans la salle des oiseaux. Cela t’ennuie beaucoup, Ferdine ?

— Impossible de le nier. Tu vois que je ne connais pas encore les usages du monde, fit-elle sèchement... Nous aurions été si heureux à nous deux ! reprit-elle au bout d’une minute, avec un grand soupir. Tu aurais pu leur donner un autre jour.



— J'ai manqué de présence d'esprit, dit-il plein de regret. Tu me connais, j'ai de la présence d'esprit huit jours après... Voyons, Ferdine, ne feras-tu pas un effort pour surmonter cette contrariété ?

— Oui, répondit-elle héroïquement. Je ferai un effort. Je serai charmante.

Et jusqu'à la porte du musée, elle fut charmante en effet ; elle causa et rit de son air naturel ; en passant devant une confiserie, elle fit promettre à Siméon qu'il lui offrirait une glace au retour ; elle n'avait jamais goûté de glaces de sa vie.

La grande porte du musée ouvrit devant eux sa lourde menuiserie, ses panneaux de chêne bardés de fer forgé, et ils entrèrent dans le large vestibule en mosaïque. Ferdine, dont le visage mobile s'assombrissait déjà un peu, voulait s'attarder à des débris antédiluviens, à des squelettes étonnants rangés en haie comme des gardiens.

— Non, dit Siméon, nous sommes déjà un peu en retard ; montons tout de suite à la salle des oiseaux.

Pauvre Ferdine ! toutes ses bonnes résolutions s'effondraient, et la mauvaise humeur, l'acérbe esprit de critique, la jalousie, pour tout dire, inondaient son cœur de leur flot amer. Elle ne répondit pas grand'chose à l'accueil des jeunes Gaillère ; en son for intérieur, elle trouvait Jeanne, dans son costume tailleur d'une simplicité anglaise, fort raide et affectée ; et Clara d'une volubilité étourdissante de perruche.

Ces deux jeunes personnes, âgées de dix-sept et dix-huit ans, traitaient Ferdine comme une fillette sans conséquence, et s'emparèrent immédiatement de Siméon.

M<sup>lle</sup> Jeanne l'avait salué d'un *How do you do*, que Ferdine jugea le plus ridicule du monde, et continuellement elle insérait dans ses phrases des mots anglais que Siméon ne comprenait pas toujours. Ferdine voyait bien qu'elles ne s'intéressaient pas

le moins du monde à la collection des nids qui étaient charmants, si finement tressés, si divers de forme et de tissu, avec la petite maman-oiseau assise sur ses œufs, en couveuse, ou perchée sur un rameau tout auprès. Elle aurait voulu questionner Siméon, qui savait tout, et cependant elle restait à l'arrière-garde, morose, silencieuse, trouvant que son frère infidèle se laissait trop volontiers accaparer par ces deux jeunes poseuses. Si elle se rapprochait un peu, ce qu'elle entendait de leur conversation l'irritait davantage.

— Que vous êtes donc savant, monsieur Taubert ! disait Jeanne ; vous deviendrez certainement une célébrité, *a very celebrated man* ; quelle spécialité choisirez-vous ? Notre siècle est le siècle des spécialités ; papa le disait encore l'autre soir.

Siméon, naïvement, essayait de dire que la géologie l'attirait, étant une noble science qui touche à beaucoup d'idées générales et à de vastes domaines, mais que la bactériologie...

Jeanne n'attendait nullement sa réponse et repartait :

— Pour moi, si j'étais un jeune homme, je voudrais absolument devenir illustre, et de très bonne heure, pour en jouir.

— Avant d'être chauve, faisait Clara qui s'imaginait dire des choses fort osées. Ah ! monsieur Siméon, que vous serez drôle en savant chauve ! Vous me donnerez votre photographie et je vous donnerai la mienne ; ça nous sera permis alors.

Siméon rougissait un peu, n'étant pas assez impertinent pour offrir sa photographie tout de suite, et Ferdine, exaspérée, se disait : « Qu'elles sont donc sottes et vulgaires !... mais Siméon n'a pas l'air de s'en apercevoir. Siméon devient idiot. »

— *Come on*, faisait M<sup>lle</sup> Jeanne qui se remettait en marche. Expliquez-moi donc ces nids et dites-moi le nom des oiseaux, monsieur Siméon. Je brûle de m'instruire... Je voudrais tout savoir : les microbes, par exemple. Oh ! j'adore les microbes. Sa-

vez-vous bien ce que je désirerais par-dessus tout ? découvrir un microbe. Je l'enverrais à l'institut Pasteur avec un rapport.

— Jeanne devient ennuyeuse, dit sa sœur revenant sur ses pas pour joindre Ferdine qui s'attardait près d'une fenêtre à regarder au dehors les arbres dépouillés, et tout au loin la jetée au milieu des vagues vertes du lac que fouettait le vent d'automne. Quel joli collier vous avez là, Ferdine... C'est drôle de porter un collier le jour, sur sa robe ; ça a l'air un peu Guatémala. Mais ces boules d'ambre sont belles. Quand vous vous habillez pour sortir, vous devriez demander un petit conseil à Léa ; elle vous mettrait au courant de ce qui ne se fait pas... M. Siméon a l'air de préférer la compagnie de ma sœur à la nôtre, qu'en dites-vous ? Entre nous, ça m'étonne ; mais c'est à cause de l'anglais, sans doute ; il a grande envie d'apprendre l'anglais. Dépêchons-nous de les rejoindre ; nous les ennuyons autant que nous pourrions.

Elle se mit à courir avec des allures gamines, faisant des glissades sur le parquet très ciré ; il n'y avait pas de gardien dans cette salle, autrement M<sup>lle</sup> Clara Gaillère eût attrapé une forte semonce.

Ferdine la suivit lentement, à regret, arrêta ses pensées distraites devant une vitrine de grands flamants roses qu'elle ne vit guère ; car que lui importaient les flamants si son frère n'était pas là pour les lui présenter ?... Elle entra dans une autre salle, plus petite, et se dit vaguement : « Tiens ! voilà des phoques... » Ils l'auraient joliment amusée dans leurs attitudes grotesques, si elle n'avait pas eu le cœur si triste. Tant de choses intéressantes qu'elle voyait pour la première fois... Un petit couloir se trouva devant elle, puis une galerie. Et là, c'étaient les fossiles, les vrais antédiluviens dont ils avaient parlé si souvent, dont elle rêvait même la nuit tant elle songeait, le jour, tout en cousant ses ourlets, au terrible plésiosaure que Siméon ne manquerait point de découvrir dans ses voyages de géologue. Des dents gigantesques, des empreintes palmées sur des pierres, des bêtes

inouïes reconstruites moitié en plâtre, moitié de leurs propres débris, tout un monde fantastique, pétrifié et pourtant menaçant... L'imagination de Ferdine lui peignit aussitôt des fougères géantes, d'horribles marécages, et des lézards longs comme des poutres grouillant parmi l'eau vaseuse. Elle s'arrêta court ; elle avait envie de s'enfuir. Une monstrueuse mâchoire s'ouvrait en face d'elle, et la tête plate d'un reptile inconnu, dont les yeux étaient des trous vides, la regardait fixement.

— Oh ! vous êtes trop affreux ! exclama-t-elle, et elle recula jusqu'à une banquette de cuir dans l'embrasure de la fenêtre.

Là elle s'assit, tournant le dos à cette terrifiante compagnie. Où donc était Clara ? se demanda-t-elle tout à coup. Et Siméon, et Jeanne la précieuse ? Ferdine écouta, on n'entendait aucun bruit de voix ni de pas ; le silence d'un désert régnait dans les galeries avoisinantes, et ce silence était intimidant au point que la seule pensée d'élever la voix pour appeler sembla à Ferdine une profanation capable de réveiller toutes ces bêtes endormies. Deux salles s'ouvraient, à droite et au fond, sur celle des fossiles ; quelle direction le trio avait-il prise ?

Elle se leva ; mais saisie d'horreur nerveuse, d'une vraie panique, elle retomba sur la banquette, indignée contre elle-même, le cœur gros de sanglots ; un sentiment d'abandon s'empara d'elle, comme si elle eût été une pauvre petite naufragée dans une île déserte pleine d'horribles créatures. Elle pencha la tête, ferma les yeux, fit un effort héroïque pour retenir ses larmes.

« Non, je ne pleurerai pas devant les demoiselles Gaillère, se dit-elle ; non, elles ne me verront pas les yeux rouges. Elles iraient dire partout que j'ai eu peur des lézards d'avant le déluge... Oh ! Siméon, comment peux-tu m'oublier ainsi... Autrefois j'étais sa compagne ; sans moi il n'avait pas de plaisir, et c'était avec moi qu'il causait... Il est bien changé. Il ne m'aime plus. Ma conversation ne l'intéresse plus ; ce qui l'intéresse, c'est le verbiage de deux sottises. Elles sont élégantes et dans le

mouvement, comme elles disent ; elles savent qu'on ne porte pas un collier d'ambre sur sa robe, le jour... Siméon m'aurait-il trouvée ridicule ? »

Vivement, elle porta la main au fermoir de son collier, mais aussitôt se ravisa : « Clara Gaillère riait sous cape. Je suis ce que je suis, campagnarde, gauche, ignorante. Si mon frère a honte de moi, il n'a qu'à le dire. Je lui ferai bien voir que je ne tiens pas à lui plus qu'il ne tient à moi... Il va de salle en salle, grisé par les compliments de cette insipide Jeanne ; il ne s'aperçoit même pas que je suis restée en arrière. Je ne compte plus... Oh ! quel vide, quelle tristesse ! Mais il ne le saura pas... Je serai fière, je cacherai mon chagrin... »

Et là-dessus elle fondit en pleurs. Au même instant, elle entendit un pas et se blottit dans son embrasure, souhaitant de n'être pas découverte.

— Ferdine ! je te cherche partout ! que fais-tu ici ? dit tout près d'elle la voix de Siméon.

Détournant son visage, ses joues mouillées, Ferdine répondit froidement :

— Je m'amuse.

— Je te croyais avec M<sup>lle</sup> Clara... Pardonne-moi, Ferdine, j'ai été bien distrait.

— Oh ! pas le moins du monde. Pourquoi donc aurais-tu pensé à moi ? Ne perds pas ton temps ici ; retourne vite auprès de Jeanne Gaillère.

— Ma pauvre petite Ferdine, je suis sûr que tu as pleuré. Laisse-moi voir ta figure, dit-il, s'asseyant à côté d'elle et cherchant à vaincre sa résistance, car elle lui tournait le dos obstinément. Vois-tu, je suis confus et désolé plus que je ne peux le dire.

— Alors ne le dis pas.

— Je n’y comprends rien... Nous causions, M<sup>lle</sup> Jeanne me questionnait...

— Sans attendre tes réponses, dit Ferdine ironiquement.

— Peut-être, mais je cherchais néanmoins à lui répondre. Tout à coup, je me suis aperçu de ta disparition.

— C’est trop de bonté, vraiment !

— Et je suis revenu sur mes pas, te cherchant partout comme une épingle. Malheureusement, j’ai commencé par l’autre série de salles ; cela m’a fait perdre du temps. Enfin te voici retrouvée. Dis que tu me pardonnes.

— Non, répondit-elle.

— Comme tu voudras, fit-il, piqué à son tour. Je t’ai demandé pardon, et pour une bien petite offense. Je ne puis rien faire de plus.

Ils restaient là, lui debout maintenant, les sourcils froncés, sa figure un peu pâlie, aux traits accentués et fermes, bouleversée par une irritation qu’on n’avait pas coutume d’y voir ; elle, le dos tourné, droite comme un sabre, frémissante et les yeux pleins de larmes. Seulement, Siméon ne les voyait point, ces larmes, et il trouvait la situation absolument déplorable et ridicule.

— Je ne suppose pas, reprit-il au bout de quelques minutes, que tu aies l’intention de rester éternellement dans cette salle.

Ferdine se leva comme poussée par un ressort.

— Oh ! non, dit-elle, je retourne à Bonne-Grâce. Merci du plaisir que tu m’as procuré.

Puis elle s’arrêta hésitante ; il lui sembla qu’elle allait faire quelque chose d’irréparable, et elle avait peur. Se brouiller avec Siméon ? elle ne pouvait endurer cette pensée. Elle sentit

comme un pressentiment tragique ; les jeunes filles à imagination ont parfois de ces pressentiments-là, et ils leur sont fort utiles, ils leur tiennent lieu de bon sens dans certaines situations. Si elle mourait avant le lendemain, ou que Siméon eût un accident !... Ferdine tourna vers son frère d'adoption un visage pathétiquement sillonné de larmes et dit d'une voix qui n'allait guère jusqu'au bout :

— Oh ! ne nous quittons pas fâchés, Siméon !

— D'abord, répondit-il, je n'ai aucune intention de te quitter, car je me suis engagé à te remettre saine et sauve aux mains de M<sup>lle</sup> Odinbert. Ensuite, je n'ai pas le droit d'être fâché ; c'est toi qui l'as, ce droit. Seulement... il me semble que tu en abuses un peu.

— C'est vrai ! s'écria-t-elle, un sourire éclairant tout à coup ses larmes. Signons la paix, viens !

Elle courut se rasseoir sur la banquette, s'épongea les yeux, ravie de se dire que les demoiselles Gaillère, à leur tour, attendaient.

— Siméon, fit-elle, explique-moi les fossiles.

Et il lui expliqua les fossiles, et elle put se convaincre que son ardeur scientifique l'entraînait en effet hors des notions du temps et de l'entourage. Ce fut elle-même qui au bout de dix minutes fit en riant :

— Tu es vraiment par trop impoli, Siméon ! Tu oublies absolument les demoiselles Gaillère.

## **VI. – Une demi-heure de réflexions.**

On permettait aux pensionnaires de garder leur petite lampe allumée dans leur chambre pendant une demi-heure pour leur toilette du soir, pour enfiler une aiguille, recoudre un gant ou un bouton, et pour leur lecture pieuse. Ferdine, heureuse de savoir que dans le même moment Siméon réfléchissait à sa journée, Ferdine allait choisir le coin le plus sombre de la chambre, l'embrasure de la fenêtre, derrière les rideaux, et là, prenant sa tête à deux mains, les coudes sur la tablette, elle songeait plutôt qu'elle ne réfléchissait. Elle se repentait, formait des résolutions ; elle refaisait des conversations et trouvait des répliques qui lui avaient manqué à l'instant voulu. May Beaudroit l'interrompait souvent dans ses méditations.

— Raconte-moi ton après-midi, Ferdine, disait-elle, voltigeant dans la chambre, sa brosse à cheveux à la main ; ou bien profitant de ce rideau discret qui la séparait de sa compagne, elle grimpait sur une chaise devant le miroir, serrait à mourir son petit corsage lacé et se demandait si elle aurait jamais la taille aussi fine que Léa Gaillère.

— Laisse-moi donc, tu vois que je réfléchis, répondait Ferdine.

— Si tu réfléchissais à haute voix, ce serait moins ennuyeux pour moi.

— Mes réflexions sont compliquées, dit Ferdine qui regardait à travers les vitres le beau ciel constellé, si profond, si paisible. J'essaie de savoir si j'ai eu tort ou non.

— À quoi bon le savoir ? demanda May avec étonnement.

— Pour devenir meilleure, allons donc !



Les sujets moraux n'intéressaient nullement la petite fille, qui reprit au bout d'un instant :

— C'était joli, ce musée ? Moi, j'aurais assez aimé à voir les oiseaux, les tout petits qui ont des couleurs si brillantes ; on se représente l'effet qu'ils feraient sur un chapeau. Léa Gaillère dit qu'on portera des mouettes et des hirondelles cet hiver.

— Oh ! atroce ! s'écria Ferdine. Je détesterais une femme qui aurait assez peu de cœur pour piquer une hirondelle sur son chapeau.

— Dans ce cas, tu pourras détester Léa et ses sœurs.

— C'est déjà fait, dit Ferdine... May Beaudroit, aie l'obligance de te taire ; tu m'incites à dire des choses pas bien du tout, et pendant ma demi-heure encore, quand Siméon réfléchit de son côté.

May resta silencieuse pendant quelques minutes, étudiant la façon de nouer un ruban de velours noir autour de son joli cou blanc.

— Ces demoiselles ne t'aiment pas trop non plus, reprit-elle avec une nonchalance maligne ; elles t'appellent la reine Frédégonde, et Léa prétend que tu as un revolver dans ta poche pour tirer à bout portant sur toute personne qui se permettrait d'adresser la parole à Siméon. Elle disait à Laure Grisel, ce matin, sur la terrasse : « Ferdine Arvoine est parfaitement ridicule avec sa jalousie... Qui songe à lui disputer ce jeune paysan du Danube ? » Le Danube, c'est en Autriche, n'est-ce pas ?

— Non, dit Ferdine dédaigneusement, c'est une montagne au Congo.

May poussa un petit éclat de rire, car elle connaissait sa géographie.

Quant à Ferdine, ce mot, ce mot affreux : *jalousie*, comme écrit en grandes lettres jaunes sur le ciel noir, lui apparaissait

aveuglant et projetait une lueur jusqu'au fond de sa conscience. Elle était donc jalouse, elle, Ferdine, qui s'imaginait abhorrer tout ce qui est vil et mesquin ? Léa Gaillère l'avait dit, ce mot, mais Léa Gaillère pouvait tomber juste, par hasard. Qu'est-ce donc qu'être jalouse ? C'est souhaiter la première place, et détester tous ceux qui nous la disputent. La jalousie est faite d'égoïsme et d'orgueil...

« Mais n'ai-je pas le droit, se demandait Ferdine, de garder la première place dans l'amitié de Siméon ? J'ai été sa première amie... Assurément, ce n'est point par des scènes et des bouderies que je la conserverai, cette affection. Mais je voudrais que Siméon comprît à quel point il me fait souffrir... Oh !... pourquoi suis-je venue ici, où je me découvre méchante et jalouse... J'étais beaucoup plus heureuse à la maison. Toute la question est dans ceci : Pourrais-je supporter que quelqu'un me supplante auprès de Siméon ?... Non, je ne le pourrais pas ! non, je ne le veux pas ! Ce serait une affreuse injustice... Que m'importent les leçons, et la musique, et Bonne-Grâce, et mes robes neuves qui m'ont causé tant de plaisir, si je dois perdre mon frère Siméon... Être en pension, devenir grande fille, voir le monde, c'est donc cela !... Je ne me comprends plus moi-même ; les choses auxquelles je prenais tant de plaisir, je ne les retrouve plus... Oh ! qui m'aidera à me débrouiller ? »

Ce n'était pas May Beaudroit, qui continuait son petit caquetage :

— Qu'avez-vous fait en sortant du musée, Ferdine ?

— Nous avons passé chez le confiseur et mangé des glaces.

— Oh ! si je l'avais su ! s'écria May d'un ton de vif regret. Toi et Siméon ?

— Et les demoiselles Gaillère.

— Ça t'a un peu gâté ton plaisir ? dit la fine petite mouche.

— Un peu beaucoup, répondit Ferdine la sincère. J'aurais voulu m'exclamer, c'est si bon, les glaces, mais si froid ! J'aurais voulu savoir aussi comment on les fait, car Siméon dit que c'est de la physique ; au lieu de cela, j'ai regardé comment Jeanne Gaillère tenait sa cuiller et j'ai attrapé quelques mots d'anglais.

— C'est ce qu'il faut faire, approuva May ; il faut attraper tout ce qu'on peut. Quant à moi, j'en sais bientôt aussi long que Léa Gaillère.

La voix d'une sous-maîtresse retentit dans le corridor :

— Éteignez vos lampes, mesdemoiselles.

## VII. – *La bague d'opale.*

Depuis quelques jours, Ferdine faisait de son mieux pour éviter la pauvre Million, dont les airs déplorables l'impatientaient tout en lui remuant la conscience. Chacun à Bonne-Grâce savait maintenant l'histoire de Million ; et peut-être y avait-on même ajouté quelques traits fictifs plus intéressants que la réalité. On savait que Château-Pointu était une demeure romanesque, branlante et pleine de courants d'air, que l'aïeule bizarre se refusait à faire réparer ; on savait que le père de Louise, après avoir acquis aux Antilles une fortune énorme, était mort dans ces pays lointains d'une fièvre épidémique, et qu'il avait laissé à sa fille, outre les revenus considérables qu'un tuteur administrait, une collection étonnante d'objets exotiques fort précieux, qui remplissaient, dans les greniers de Château-Pointu, des caisses en bois de camphre pareilles à celles que les matelots trimballent avec eux autour du monde. On assurait que Louise Miserlet avait invité Ferdine à passer avec elle, à Château-Pointu, les vacances de Noël, et qu'elle lui promettait une visite dans ces greniers où dormaient tant de richesses inutiles : soies brodées de l'Inde et de la Chine, ivoire, bijoux étranges, et des pierreries à vous donner la fièvre. On les décrivait comme si on les avait vues ; Louise, avec ses cheveux verdâtres mal coiffés et sa robe brune sillonnée de lignes jaunes, apparaissait nimbée d'une féerique auréole ; on attendait presque le moment où de cette minable enveloppe sortirait, comme dans les contes, une princesse éblouissante. Plusieurs de ces jeunes demoiselles enviaient à Ferdine l'inconcevable ascendant qu'elle possédait sur Million et dont elle n'usait point.

« Ah ! pensaient-elles, si j'avais cette chance, je ne serais point aussi sotte que la petite Arvoine avec ses grands airs désintéressés. Je donnerais à Million des conseils pour sa toilette. Oh ! commander des robes sans regarder à la dépense, même si

elles n'étaient pas pour moi ! Et puis, je lui apprendrais à être gaie au lieu de pleurer toujours comme une vraie Madame la Pluie. En retour, elle m'inviterait à visiter aussi les caisses en bois de camphre et peut-être qu'elle m'y choisirait un souvenir. »

On savait que Million avait sur sa table un coffret soigneusement fermé dont personne ne connaissait le contenu, car Million jouissait d'une petite chambre à elle seule. Ce coffret, présumait-on, renfermait des bijoux. « Bah ! quelques vieilleries, disaient les incrédules, un collier en cheveux, « la croix de ma mère » et une épingle en grenats, tout au plus. » Mais les imaginatives voyaient Golconde et ses trésors.

— Ferdine, j'ai la permission de M<sup>lle</sup> Octavie ; montez avec moi dans ma chambre pendant la récréation, fit Louise d'un ton suppliant et douloureux, au sortir de la leçon d'histoire.

— Merci ; je préfère me promener sur la terrasse.

— Oh ! ne refusez pas, je vous en prie. J'ai à vous dire quelque chose de très sérieux, et quelque chose aussi à vous montrer.

« Tiens, pensa Ferdine qui n'était point sans son grain de curiosité, c'est peut-être la photographie de Château-Pointu dont elle m'a parlé. »

Elle suivit Louise qui montait l'escalier devant elle et qui mourait d'envie, la pauvre enfant, de passer son bras autour de la taille de Ferdine pour aller ainsi, délicieusement enlacées, comme toutes les paires d'amies le faisaient à Bonne-Grâce. Mais elle n'osait. Ferdine était terrible sur le chapitre des démonstrations d'amitié.

La chambre de Louise était fort petite, blanche et bleue ; elle ne contenait aucun de ces riens frivoles et jolis dont les autres pensionnaires aimaient à encombrer leur retraite intime. Les meubles, rien de plus.

— C'est un peu nu chez vous, dit Ferdine regardant autour d'elle ; j'ai envie de vous prêter le règlement de M<sup>lle</sup> Caton pour l'épingler à votre mur.

— Oh ! prêtez-le moi ! s'écria Louise avec ardeur. Si j'avais quelque chose qui me vînt de vous, je m'estimerai déjà heureuse...

Ferdine rougit, il lui sembla qu'elle était tombée dans un piège. Elle se tourna vers la porte. Au même instant Million se jeta devant elle et s'affaissa presque à ses genoux.

— Ferdine ! Ferdine ! sanglota-t-elle, son visage dans la robe que sa maladresse avait inondée le premier jour et que ses larmes arrosaient maintenant, pourquoi ne voulez-vous pas être mon amie ?

— Relevez-vous tout de suite, ordonna Ferdine avec indignation. Asseyez-vous, là, sur cette chaise, et tâchez de vous conduire en fille raisonnable. Je vais vous expliquer les choses, car je vois bien qu'il faut en finir. Quand vous ne pleurerez plus, je commencerai. Ou plutôt commencez vous-même, dit-elle en se ravisant, car elle pensa que Louise, obligée de parler, reprendrait plus vite son équilibre moral.

Et Ferdine s'admira d'avoir autant de bon sens.

— Mais je n'ai rien à expliquer ! fit Louise se tamponnant les yeux. Je vous aime depuis la première minute ; ce n'est pas ma faute, c'est ma destinée, comme dirait grand'maman. Si vous ne voulez pas m'aimer, Ferdine, je sais bien ce qui arrivera : je tomberai dans une langueur.

— Allons donc ! dit la peu sentimentale Ferdine avec impatience, mais un brin inquiète, cependant ; vous n'allez pas faire de bêtises, j'espère ? Il vous aurait fallu M<sup>lle</sup> Caton comme gouvernante, et des pensums, et un Règlement ; ça vous aurait ôté de l'esprit toute cette sensiblerie... Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-elle étonnée, saisissant son tablier à deux mains, car Louise ve-

nait de se lever vivement, de prendre sur la table une cassette et de lui en vider sur les genoux le contenu, et si Ferdine n'avait avec promptitude relevé les coins de son tablier, des petites choses jolies, qui brillaient, auraient roulé à terre.

Des feux rouges, violets, et l'éclat de l'or, fut tout ce que Ferdine aperçut d'emblée, vaguement, car ses yeux stupéfaits cherchaient ceux de Louise pour les interroger.

— Ce sont mes bijoux, dit Louise de cet air piteux, avec ces lèvres abaissées en circonflexe qui agaçaient Ferdine. Je voulais vous... vous les montrer.

— Ça, vos bijoux ? répéta Ferdine un peu incrédule. Sont-ils vrais, au moins ?

— Vrais ?... grand'maman les portait quand elle était jeune, et d'autres, c'est papa qui nous les a donnés, à grand'maman, à maman et à moi.

— On m'a toujours dit, prononça Ferdine, qu'il était ridicule pour une jeune fille de porter des bijoux.

— Je ne les porte pas ; grand'maman a pensé qu'ils me seraient utiles pour une charade ou un jeu costumé... Et je ne les ai pas tous. Ceux qui ont le plus de prix sont restés à la maison. Quand je serai grande, j'aurai des diamants.

Ferdine regarda sa compagne, essaya de se représenter une aigrette ou un croissant de diamants, comme dans les livres, couronnant cette petite figure insignifiante et lamentable de Louise Miserlet.

— Je demande à voir ça ! fit-elle avec la cruauté inconsciente de ses quinze ans.

Louise rougit vivement.

— Je sais très bien ce que vous pensez, Ferdine. Ils vous iraient mieux qu'à moi.

Ce fut au tour de Ferdine de rougir.

— Jamais je n'ai eu semblable pensée, s'écria-t-elle avec indignation. Vos affaires sont à vous, je ne les convoite pas. J'ai le collier d'ambre de ma chère maman et ses épingles romaines, c'est assez riche pour moi.

— Vous n'avez pas de bague ? demanda Million. Voyez, j'en ai plusieurs.

Les yeux de Ferdine s'abaissèrent sur le trésor éparpillé dans les plis de son tablier d'orléans noir, un tablier de pensionnaire fort étonné de servir d'écrin à un collier en cascade de sequins d'or pâle, à une chaîne de Venise merveilleusement travaillée que fermaient des turquoises, à une broche d'améthyste translucide comme l'eau d'un lac violet, à des bracelets d'or oriental, souples comme des serpents, que Louise allongea entre ses doigts...

— Papa nous rapportait des belles choses de partout, dit-elle. Léa Gaillère payerait cher pour voir le contenu de ma cassette ; elle l'a insinué à la femme de chambre de notre étage, pour que cela me fût répété. Mais je ne le montre qu'à vous seule, Ferdine.

— Merci. Prenez-moi tout ça et remettez-le à sa place, dit Ferdine mal à l'aise. C'est trop précieux ; cela me donne des inquiétudes.

— Regardez encore cette bague, insista Louise. Ou celle-ci. Voyez qu'elles sont petites ! faites pour un doigt de jeune fille. Moi, je n'aime pas beaucoup ces rubis, et vous ? c'est comme si l'on se piquait le doigt et qu'il en sortît de petites gouttes de sang. Je trouve l'opale bien plus jolie...

— Ah ! cette pierre est une opale ? dit Ferdine intéressée. Quels reflets, et comme ils sont changeants ! On croirait qu'il y a un arc-en-ciel dedans. Oui, c'est joli... Oh ! que c'est joli ! s'écria-t-elle ravie des jeux de lumière tout à coup révélés dans



la demi-transparence laiteuse qu'enserraient, comme des étincelles, un fil de diamants tout petits.

Au bout de ses doigts bruns et minces, elle tenait la bague, faisait miroiter le chaton d'un ovale allongé. Louise lui saisit les deux mains d'un mouvement brusque et suppliant.

— Oh ! gardez-la ! je vous en prie, s'écria-t-elle — et sa voix tremblait. — J'espérais tant qu'un de ces bijoux vous plairait !... Je voudrais vous les donner tous, mais vous refuseriez.

Ferdine se leva toute raide, s'approcha de la table sur laquelle elle secoua son tablier.

— Je vous suis bien obligée, dit-elle d'un ton glacial et tragique à la fois... Pour que Léa Gaillère dise que je vends mon amitié, n'est-ce pas ? Et puis, vous n'avez pas le droit de les donner, vos bagues ; vous n'êtes pas encore majeure... C'est une vilaine action que vous voudriez me faire faire...

— Oh ! Ferdine, Ferdine ! implora la pauvre Louise s'attachant à elle, car l'offensée se dirigeait vers la porte d'un air courroucé et grandiose qui eût fait rire Siméon.

Elle était fort sincère, notre Ferdinette, mais elle voyait souvent les situations à travers le grossissement de son imagination.

— Non, Million, fit-elle en s'arrêtant une seconde sur le seuil, je ne serai jamais votre amie. Vous êtes trop riche, et je n'ai pas l'âme vénale d'une Léa Gaillère !

Sur cette belle parole, elle s'éloigna.

## VIII. – *En tête à tête.*

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, comme il faisait déjà sombre dans le grand vestibule dont les fenêtres étaient en vitraux multicolores, Ferdine descendait lentement l'escalier, les paupières lourdes, l'air déçu et chagrin.

— Tête basse, Ferdine ? cela ne vous ressemble guère ! fit, au pied de la rampe, une voix gaie, celle de M<sup>lle</sup> Octavie.

— Oh ! mademoiselle, on serait triste à moins, dit Ferdine se hâtant de descendre les dernières marches pour rejoindre la nièce de la directrice. Figurez-vous que M<sup>lle</sup> Keller vient de donner trois leçons de chant avec une migraine, mais elle assure qu'elle n'y peut décidément plus tenir et elle me renvoie – je suis la dernière – à la semaine prochaine.

— M<sup>lle</sup> Keller est une héroïne, fit Octavie. Donner trois leçons de chant avec une migraine !

C'est ainsi qu'Octavie remettait les choses au point : d'une main légère et sans appuyer. Ferdine rougit un peu.

— Je la plains beaucoup, certainement. Mais je suis très désappointée. Ma leçon de chant ! mon plus grand plaisir de la semaine, après les visites de Siméon...

— Je voudrais vous offrir une petite compensation, ma chère Ferdine, dit Octavie. C'est l'heure de ma tasse de thé, venez la partager avec moi et nous causerons.

Ferdine savait déjà qu'une invitation de M<sup>lle</sup> Octavie était considérée par les pensionnaires comme un très grand privilège. On ne parlait qu'avec un enthousiasme mystérieux des demi-heures de causerie dans le petit salon fraise, et des conseils discrets, affectueux qu'une étourdie avait reçus, des encourage-

ments qu'une timide avait trouvés, des confessions involontaires et des larmes bienfaisantes du repentir, versées au cours de ces entretiens.

Un peu saisie, Ferdine murmura quelque phrase de remerciement et se laissa emmener. Son cœur battait ; elle se représentait vaguement le confessionnal qu'on voit dans les gravures : un guichet grillé, une figure austère de prêtre, une femme à genoux, abîmée dans les larmes. Au lieu de cela, une petite pièce gracieuse et pomponnée qu'elle ne connaissait pas encore ; dans l'embrasure de la fenêtre, deux chaises basses, recouvertes en tapisserie fleurie, et sur un escabeau oriental découpé en trèfles à jour, le plateau du thé. Ferdine, qui aimait toutes les jolies choses, ne cacha point son admiration et même questionna ; M<sup>lle</sup> Octavie répondit avec complaisance, parla d'anciennes élèves dont cet escabeau, ce bibelot, cette petite aquarelle étaient des souvenirs.

— C'est que je suis une patriarce, fit-elle en riant. J'ai vu passer bien des générations d'élèves à Bonne-Grâce. Ma tante me prit avec elle quand je n'avais que quatorze ans, et j'en ai vingt-huit à l'heure qu'il est.

— Vraiment ! s'écria Ferdine, ne dissimulant point son respect pour ce grand âge. Et vous n'êtes pas lasse, à la fin, de voir toujours arriver d'autres jeunes filles ?

— Non, j'ai du regret au départ des anciennes, quand après trois ou quatre ans d'accoutumance nous nous connaissons et nous aimons. Mais les nouvelles m'intéressent toujours. Elles sont si diverses ! C'est comme des livres que je n'ai pas encore lus...

— Quelques-uns de ces livres doivent être ennuyeux, cependant, dit Ferdine avec une petite grimace. Voyez Million, par exemple.

— Million ? qui est cela ? demanda M<sup>lle</sup> Octavie étonnée !

— Ah ! j’oubliais que vous n’êtes pas au couvant. Million, autrement dit Louise Miserlet.

— C’est vous qui lui avez donné ce surnom ?

Ferdine, embarrassée, se taisait.

— Non, dit-elle enfin, je ne l’ai pas inventé, mais je m’en sers souvent ; il tombe juste. Si Louise est ennuyeuse, encombrante, et même impossible, c’est parce qu’elle est Million.

M<sup>lle</sup> Octavie versait le thé de sa petite théière du Japon, bleue et blanche à anse de bambou ; elle se tut pendant quelques instants.

— Il me paraît, reprit-elle un peu plus tard, que Louise vous aime beaucoup. Je la vois sans cesse vous chercher.

— Ah ! c’est trop vrai ! dit Ferdine avec un grand soupir.

— Et l’aimez-vous ?

— Je la trouve un peu... un peu assommante. Elle pleure toujours et ne sait rien dire. Mais son pire défaut, c’est d’être trop riche. On a l’air de lui faire la cour... Je la supporterais, mademoiselle, vraiment je la supporterais si elle était pauvre, dit Ferdine, levant ses yeux noirs vers Octavie qui l’écoulait sérieuse maintenant, et l’air peiné.

— Pauvre Louise ! dit-elle seulement.

— Je ne suis pas une lécheuse, moi ! poursuivit Ferdine en s’échauffant. D’autres, aussitôt qu’elles ont appris que Louise avait beaucoup d’argent et des masses de belles choses, se sont empressées de lui dire des douceurs. Moi je lui ai tourné le dos.

— Vous avez eu grand tort, dit Octavie.

Étonnée et muette, Ferdine resta là, sa petite tasse entre les doigts.

— Voyez, mon enfant, reprit la jeune éducatrice, dont le joli visage ovale et fin, si gai, si doux à l'ordinaire, devenait fort grave, presque sévère, je vais vous dire la vérité, car je vous crois capable de l'entendre. Vous êtes égoïste, ma petite Ferdine. Je vous ai observées, vous et Louise. Avec l'étonnante dureté de ceux qui n'ont jamais souffert, vous faites souffrir cette pauvre Louise. Elle demande si peu, cette enfant : un regard, un sourire de vous la rendraient heureuse.

— Oh ! je ne sais... murmura Ferdine ; je crois au contraire qu'elle deviendrait fort exigeante ; elle prendrait toutes mes récréations, tous mes moments libres.

— Et vous vous sentez incapable d'un tel sacrifice ?

Ferdine ouvrit des yeux remplis de stupéfaction.

— Mais, s'écria-t-elle, je n'ai pas de devoirs envers Louise Miserlet !

Au lieu de répondre à cette exclamation, M<sup>lle</sup> Octavie resta songeuse pendant quelques minutes. C'était assez sa coutume d'abandonner les discussions de détail souvent inutiles, et de plonger subitement jusqu'au fond même du sujet.

— Ma petite Ferdine, reprit-elle affectueusement, se penchant pour saisir à deux mains la tête brune de son élève et plongeant le regard dans ses yeux, que pensez-vous faire de votre vie ?...

Elle fut étonnée elle-même de l'effet que produisit cette question.

— Ne me demandez pas cela ! s'écria Ferdine dont les larmes jaillirent instantanément. Je me le demande tous les soirs, devant les étoiles, et plus j'y pense, plus je m'embrouille... Mon but, autrefois, c'étaient les études de Siméon. Ensuite j'ai voulu m'instruire pour lui, et devenir une jeune fille accomplie, et j'ai tellement tourmenté papa qu'il m'a enfin envoyée à

Bonne-Grâce... Mais si les demoiselles Gaillère sont des jeunes filles accomplies, fit-elle changeant de ton et devenant très rouge, je ne voudrais pour rien au monde leur ressembler. C'est à vous que je souhaiterais de ressembler, vous êtes si bonne et si charmante, dit Ferdine, s'attendrissant de nouveau.

— J'espère, répondit Octavie d'une voix sérieuse et même émue, que vous trouverez votre modèle plus haut.

Elles se turent, car il est bon de se taire pour penser ensemble, et une petite âme ardente, inexpérimentée, comme celle de Ferdine, reçoit des impressions durables de ces silences-là.

— Dites-moi ce qu'on peut faire de sa vie ? demanda Ferdine au bout d'un moment.

— Beaucoup de choses. On peut l'employer pour soi-même, et alors on cherche ce qu'on aime le mieux pour s'en procurer le plus possible : la musique, par exemple, ou la peinture, ou la toilette, ou la danse. Il y a aussi des jeunes filles qui aiment la science ou les ascensions de montagnes très difficiles ; c'est là qu'elles plantent leur but.

— Moi, dit Ferdine, je veux bien devenir instruite, mais pas comme but, et je voudrais aussi apprendre à chanter, puisque M<sup>lle</sup> Keller me trouve de la voix. Siméon est très sensible au chant, bien qu'il ait lui-même la voix fausse.

— D'autres jeunes filles, reprit Octavie, concentrent leurs affections sur une seule personne, frère, sœur, ou amie. Elles l'aiment avec enthousiasme et passion ; elles subordonnent tout à cette tendresse, leurs meilleurs efforts n'ont pas d'autre but. Et c'est là de l'égoïsme encore, car, donnant beaucoup, elles exigent l'équivalent ; elles veulent qu'on soit à elles entièrement, sans le moindre partage ; elles s'indignent contre toute autre affection qui leur ferait concurrence. Elles deviennent jalouses.

— Oh ! s'écria Ferdine cachant son visage dans ses mains, comment l'avez-vous deviné ?

— Deviné quoi ? fil Octavie étonnée.

— Que je suis jalouse !...

Et la voix de Ferdine se brisa de honte et de chagrin.

— L'êtes-vous vraiment ? demanda Octavie avec douceur.

— Oh ! affreusement... Et cela me rend si malheureuse. Je voudrais avoir Siméon tout à moi, mais il semble préférer la compagnie des jeunes Gaillère à la mienne, et alors... je les déteste, je ne peux m'en empêcher... Tout est si noir parfois ! Sans mon frère Siméon, la vie n'a plus de sens...

— Pauvre petite ! dit affectueusement Octavie.

Alors Ferdine se jeta au cou de cette amie tendre, sanglotant de tout son cœur.

— Je sais que mes sentiments sont affreux ! Je n'ose presque plus faire ma prière, car je me sens en train de détester tout le monde. Aidez-moi, je vous en prie... oh ! aidez-moi à retrouver mon chemin.

— Petite amie, il faut s'oublier soi-même, dit Octavie gravement.

— Abandonner Siméon, alors ? le céder entièrement aux demoiselles Gaillère ? le voir se complaire sottement à leurs flatteries et à leurs singeries !

— Comme nous y allons ! dit Octavie sans pouvoir réprimer un sourire. Siméon a peut-être besoin, lui aussi, tout grand garçon raisonnable qu'il soit, d'une petite expérience. On a beau avoir dix-sept ans, on ne sait pas tout.

Ferdine n'avait pas entrevu ce côté de la situation.

— Vous croyez, s'écria-t-elle, que Siméon découvrira de lui-même qu'elles sont sottes et fausses ?

— Peut-être découvrirez-vous, ma petite Ferdine, que même les demoiselles Gaillère ont leurs bonnes qualités.

Mais Ferdine hochait la tête d'un air incrédule, et Octavie ne sachant plus trop que dire, se tut. Auraient-elles donc perdu cette heure ? Ferdine sentait son cœur battre de crainte, comme lorsqu'il faut prendre une grande décision dont le moment ne se retrouvera plus.

— Je ferai ce que vous me direz de faire, murmura-t-elle tout à coup.

Octavie comprit que cette enfant inexpérimentée, qui comprenait si peu de chose à la vie morale, avait besoin d'un devoir tangible comme école.

— Aimez Louise Miserlet, dit-elle.

Ferdine qui s'attendait à autre chose baissa la tête.

— Mais cela ne m'aidera pas avec Siméon, fit-elle.

— Siméon est beaucoup trop le centre du monde pour vous, ma petite ; d'autres que lui ont droit à une part de votre cœur.

Puis Octavie se leva et embrassa la jeune fille pour laquelle elle éprouvait maintenant une vraie tendresse de grande sœur.

— Faites le premier pas dans le chemin où l'on s'oublie, dit-elle...



## TROISIÈME PARTIE

### IX. – *Pacte d'amitié.*

Ferdine Arvoine n'était pas fille à chercher des transitions ni de longues préfaces. En quittant le petit salon fraise, elle courut au parloir des élèves, où elle était sûre de trouver à cette heure Louise Miserlet. Elle l'y trouva en effet, écrivant une missive à sa grand'mère, et si l'on en jugeait par l'air navré qu'avait Louise en les traçant, ces lignes n'égaieraient que médiocrement Château-Pointu. Deux ou trois autres pensionnaires, à l'extrémité de la longue table ou dans les embrasures des fenêtres, étaient plongées également dans leur correspondance ; le reste de la bande, au salon, répétait des chœurs et des morceaux de musique pour se préparer à une petite soirée dont M<sup>lle</sup> Odinbert avait déjà lancé les invitations.

Ferdine, sans rien dire, vint s'asseoir à côté de Louise qui tressaillit et posa sa plume dans un visible émoi. Elle n'osait ouvrir la bouche, car elle avait déjà commis tant de bévues et trouvé si peu d'indulgence !...

— Si tu veux, commença Ferdine à voix basse, tournant le dos aux autres pensionnaires qui levaient les yeux et les regardaient curieusement, — car on savait les rapports fort tendus entre Million et la reine Frédégonde — si tu veux, nous nous tutoierons...

— Amies alors ? murmura Louise saisie d'un tremblement.

— Oui, amies. À trois conditions.

— Oh ! lesquelles ? fit, pleine de crainte, la pauvre Louise dont l'extase se dissipait déjà.

— La première, c'est que tu ne pleureras plus... Fais attention, tu es en train de commencer ! s'écria Ferdine d'un ton sévère et réprobateur.

— Je suis si heureuse !... plaida Louise.

— Est-ce une raison ? À ce compte-là, tu pleureras tous les jours, tantôt parce que tu es heureuse, tantôt parce que tu es malheureuse. Non, non, c'est une mauvaise habitude. D'abord, tu te gâtes horriblement les yeux et le teint...

— Et je suis déjà si peu jolie ! fit Louise humblement.

— Je ne dis pas cela. Peut-être ai-je eu tort de parler de ton teint. C'est bon pour Léa Gaillère, ces considérations-là. Mais tu te fais mal en pleurant sans cesse ; tu te détraques les nerfs. Je te rends un vrai service si je parviens à t'en corriger.

— Je le crois, Ferdine, je le désire. Oh ! que tu es bonne pour moi ! Je ferai mon possible. Mais s'il m'arrivait de pleurer dans ma chambre, toute seule, devrai-je te le dire ?

— Certainement, répondit Ferdine très pleine de sa nouvelle mission.

— Deux fois par semaine, pour commencer, dis ? Permets-moi de pleurer deux fois par semaine. Quand les lettres de grand'maman arrivent, par exemple ?

Ferdine haussa les épaules.

— Tu ne pleures donc jamais, toi ? demanda Louise.

— Jamais.

À peine ce mot fut-il prononcé que Ferdine rougit prodigieusement.

— Quel affreux mensonge je viens de dire, s'écria-t-elle. Heureusement que j'y pense à temps. J'ai pleuré, pas plus tard que la semaine dernière, au musée, devant ces horribles fossiles... Et voyons... j'ai pleuré aussi, ou presque, le jour où Siméon me fit ici sa première visite... Et tout à l'heure, dans le salon fraise, quand M<sup>lle</sup> Octavie me posa cette question...

Elle s'arrêta étonnée, réfléchissant.

— Mais oui, j'ai pleuré... Oui, trois fois en peu de semaines, et peut-être que j'en oublie.

Louise Miserlet, au lieu de triompher et de sourire, lui passa tendrement son bras autour du cou.

— Pauvre Ferdine ! il fallait que tu eusses bien du chagrin... Car tu ne pleures pas comme moi, pour des bagatelles.

— Assurément non ! déclara Ferdine qui sentit qu'elle commençait à aimer Louise Miserlet. C'est donc entendu, reprit-elle. Le moins souvent possible, et tu me le diras. Je passe à la seconde condition.

Dans son esprit, la seconde condition devait être : « Pas de caresses, c'est trop bébé. » Mais ce bras de Louise qui l'entourait lui était moins désagréable depuis qu'un grain d'affection-germait dans son cœur. Elle passa donc au troisième point.

— Tu comprends, Louise, que personne, et Léa Gaillère moins que personne, ne doit pouvoir dire que je suis devenue l'amie de Million par intérêt...

— Oh ! pourquoi, fit Louise douloureusement, passant la main sur ses yeux et se mordant les lèvres pour refouler des larmes, pourquoi m'appelez-vous Million ? Je n'avais jamais pensé, jusqu'ici, à cette différence entre moi et les autres jeunes filles... C'est vous qui m'y faites penser. Tiens, regarde ce que j'écrivais à grand'mère.

Elle poussa devant Ferdine sa feuille de papier à lettre, puis la retira vivement.

— Tu ne te moqueras pas, au moins ? Grand'maman m'écrit en vers ; elle est très poétique, et elle aime que je mette ici et là, quand je lui réponds, un distique ou un quatrain. Est-ce extrêmement bizarre ?

— Un peu, je crois, dit Ferdine, ouvrant de grands yeux. Ta grand'maman t'écrit en vers ? et deux fois par semaine ?

— Elle ne compose pas tout elle-même ; si des vers qu'elle a lus lui paraissent beaux, elle les met dans sa lettre... Je me doute bien, fit Louise baissant la tête, que nous ne ressemblons pas à tout le monde.

Ferdine étendit sa main vers la feuille de papier.

— C'est gentil à toi de me la laisser lire, fit-elle doucement.

Oh ! que les yeux de Louise furent alors dangereusement près de déborder, et comme ce lien d'amitié, tendre et fragile, allait se renforçant de minute en minute !

L'orthographe de Million était défectueuse, nous ne la transcrivons pas. « Chère grand'mère, — disaient les lignes tracées sur un papier fort ordinaire, un papier vergé de bleu à carreaux, dont Ferdine n'eût point voulu pour sa propre correspondance, — chère grand'mère, je vous remercie bien de m'avoir mise à Bonne-Grâce. Je m'aperçois que j'ai beaucoup, beaucoup à apprendre, surtout les usages du monde, et la géographie et l'histoire, et le reste. Nous aurons prochainement une petite soirée...

« De plaisirs innocents notre maison est pleine,  
« Mais je figure mal dans mes robes de laine

et je serai obligée, je crois, d'avoir une robe plus jolie. Permettez-moi de la commander ici ; le goût est différent à Bonne-Grâce de ce qu'il est à Château-Pointu. Et puis, chère grand'mère, écrivez à mon tuteur, et priez-le de donner mon argent à quelqu'un de la famille, aux cousins Goucet, par exemple. Je ne garderai que mon argent de poche et de quoi finir mon éducation, parce qu'elles m'appellent Million et que la seule fille que j'aime ne veut pas m'aimer, disant que je suis trop riche.

« Au lieu de toutes ces richesses,  
« Mon cœur soupire en vérité  
« Après les divines tendresses  
« Et les joies de l'amitié. »

— Le dernier vers est faux, n'est-ce pas ? dit Louise penchée sur l'épaule de Ferdine et relisant avec elle — très péniblement, car l'obscurité s'épaississait — sa prose et ses vers. J'étais en train d'y remettre une syllabe quand tu es entrée. Oh ! Ferdine, cette douceur de te dire tu !... Douceur, voilà le mot qu'il me faut pour que le vers soit juste :

Et les douceurs de l'amitié.

— Réellement, dit Ferdine frappée de quelque respect, tu mets de la poésie comme cela dans toutes tes lettres, et cela te vient tout seul ? Moi, je n'ai jamais composé un vers de ma vie... Je n'aurais pas même osé !

— Oh ! j'en composerai tant qu'on voudra. Je ne puis pas m'en empêcher ; je tiens cela de grand'maman. Mais ta seconde condition, Ferdine ? Je suis pressée de la savoir, et le cœur me bat, néanmoins... Ne la fais pas trop difficile, Ferdine, je t'en supplie...

— Il s'agit justement de ton argent, et c'est ennuyeux à dire. J'en rougis, tu vois ! s'écria Ferdine avec impatience, passant la

main sur sa joue... Afin que personne ne puisse me croire intéressée, tu ne me parleras plus jamais de bagues... tu ne me feras jamais de cadeaux...

— Jamais, Ferdine ? implora son amie. Pas même à ta fête ?

— Tu ne sauras pas quand est ma fête.

— Mais je le sais déjà, je l'ai demandé à M<sup>lle</sup> Octavie.

— Eh ! bien, tu me donneras une petite chose insignifiante, telle que je pourrais t'en donner, moi.

— Mais alors tu me croiras avare ?

— Pas le moins du monde. Je sais bien que tu ne l'es pas.

— Dis à présent la troisième condition, soupira Louise, trouvant que les horizons de l'amitié s'assombrissaient.

— Il n'y a pas de troisième condition ; je l'ai ôtée.

— Quel bonheur ! oh ! quel bonheur ! Et maintenant je peux t'aimer, ma Ferdine !...

Depuis quelques minutes la salle était complètement sombre ; les autres pensionnaires avaient fermé leurs buvards et causaient à voix basse. La tête de Louise se pencha sur l'épaule de Ferdine, et Ferdine ne dit rien. Mais tout à coup les deux lampes électriques, l'une au-dessus de la table, l'autre vers le fond de la pièce, s'allumèrent d'elles-mêmes, une main frôlant près de la porte ayant pressé discrètement le bouton.

— Tableau vivant ! dit Laure Grisel qui n'était point méchante, mais seulement un peu malicieuse. Vous avez raison, Ferdine. La pauvre Million dépérissait et il n'y a que vous qui compreniez sa maladie.

Ysaline Maunier leva ses yeux myopes, entrevit un groupe d'apparence fort intime, et réprima — oh ! réprima bien vite, car

c'était une excellente fille très soigneuse de sa conscience – un léger mouvement d'envie. Pour elle qui avait si peu d'argent et qui souhaitait tant de livres, une amie riche et généreuse eût été juste ce qu'il fallait. Ferdine surprit ce regard, le comprit à moitié, et elle pensa toute joyeuse : « Je donnerai des idées à Million. »

## **X. – *Ferdine voit le monde.***

Le grand jour, ou plutôt le soir mémorable était arrivé. Les pensionnaires de Bonne-Grâce, dans leurs chambres, s'occupaient – un peu plus longuement qu'il n'eût fallu – à lisser leurs cheveux, à passer la robe des grandes solennités. Ferdine achevait de natter ses cheveux et se défendait vigoureusement contre May qui voulait à toute force lui faire échanger contre un ruban rose le simple ruban noir nouant ensemble sur la nuque ses deux longues nattes.

— Un ruban rose, May Beaudroit ! pour que j'aie l'air d'une danseuse de corde ! s'écriait-elle indignée.

— Mais tu verras de jolis rubans à toutes ces demoiselles... et des colliers, et des manches courtes. On leur permet les manches courtes jusqu'au coude, pour une soirée. Laure Grisel dit qu'on a des idées très larges à Bonne-Grâce, beaucoup plus larges que dans la pension où elle était précédemment. Je me suis faufilée dans sa chambre avant de monter ; j'ai vu sa robe... Ferdine, une grande collerette Maintenon, en dentelle pas vraie, mais large comme cela, et au bout des manches, un volant en dentelle pareille !

— Agrafe-moi dans le dos, veux-tu ? dit Ferdine assez brusquement.

May s'agenouilla sur une chaise et, tout en rendant à sa compagne le service demandé, elle continua son petit bavardage.

— Jamais tu n'auras la taille aussi fine que Léa Gaillère... Il faut commencer jeune à se serrer, disent ces demoiselles, les grandes. Ysaline assure que les statues grecques ne se serraient pas, mais elle n'en peut rien savoir, puisque c'était il y a très,



très longtemps, avant le déluge... Combien de centimètres de ceinture as-tu, Ferdine ?

— Je ne me suis jamais inquiétée de le savoir.

— Non ? toutes les grandes le savent, et aussi la longueur de leurs cheveux. Moi, je te trouve un peu épaisse, à la ceinture. Mais pour avoir tes nattes elles donneraient beaucoup, je t'assure. Léa Gaillère m'a fait des questions. Elle voudrait savoir si tu emploies l'élixir Melrose ou l'autre... comment s'appelle-t-il ? le Windsor – pour tes cheveux. Les siens sont drôles, ne trouves-tu pas ? Je souhaiterais d'avoir sa taille, mais non pas ses cheveux. Maintenant, Ferdine, jette un coup d'œil sur mon ensemble.

Lentement, gravement, May tourna comme sur un pivot, les coudes rapprochés de la ceinture, l'avant-bras un peu élevé et la main pendante.

— Tu as l'air d'un joli petit caniche bien dressé, dit Ferdine en riant.

— Méchante ! fit May dont la lèvre aussitôt devint boudeuse.

— Et j'ajoute : bien habillé, poursuivit Ferdine impitoyable. Tu n'as pas la prétention, j'imagine, d'avoir l'air d'une petite fille intelligente, spontanée, intéressante ?... Bien dressée et bien habillée, c'est tout ce que tu veux être, n'est-ce pas ? Es-tu prête ? moi je le suis, à moins que tu ne m'aies agrafée de travers. Dépêchons-nous de descendre.

Ferdine n'était point cependant aussi détachée des vanités extérieures que son austère langage eût pu le faire croire. Elle ne voulait pas que Siméon la trouvât fagotée, et puis, elle devinait que pour se sentir aisée et naturelle au milieu de ses compagnes, il fallait ne se distinguer d'elles ni par trop de rusticité, ni par trop d'élégance. Ce n'était point dans ce dernier excès qu'elle risquait de tomber. Elle avait consulté M<sup>lle</sup> Octavie qui fit

pour elle deux ou trois achats indispensables, bas fins, – M<sup>lle</sup> Caton avait bourré tous les angles de sa malle de gros bas de laine bien solides, faits à la maison, – jolies petites pantoufles vernies, et des gants de soie gris pâle, assortis à la robe de foulard qu'une petite couturière attirée à Bonne-Grâce rajeunit un peu. Assez modeste pour passer inaperçue, assez soignée pour ne craindre aucun regard, la toilette de notre Ferdine était bien ce que devrait être toute toilette de jeune fille.

– J'ai promis à Louise de la prendre en descendant, dit Ferdine qui s'arrêta pour frapper à une porte, au fond du corridor, et May fut enchantée de cette occasion de pénétrer chez Million où n'entrait pas qui voulait.

Louise avait reçu de sa grand'maman une réponse qui lui permettait, en vers, de se commander une robe tout à fait à son gré, et qui lui expliquait, en prose, qu'un tuteur n'a pas le droit de disposer des biens de sa pupille, même en faveur de personnes aussi méritantes que les cousins Goucet. Louise d'ailleurs, maintenant qu'elle possédait sa Ferdine, n'était plus si fâchée d'être millionnaire.

Elle était toute changée, la petite Louise Miserlet, n'ayant pas versé une larme depuis quatre jours, les cheveux bien arrangés par la femme de chambre, non plus tirés à la chinoise pour découvrir un front déjà trop grand, mais un peu lâches et bouffants, et frisottant presque, comme tout étonnés et heureux de ce nouveau pli.

– Que tu es bien, Louise ! s'écria Ferdine ravie.

– Tu trouves ? fit Louise tombant à son cou, toute confuse. Que dire de toi, alors ? Ah ! tu es bien la plus chère, la plus généreuse amie.

May Beaudroit, à qui ces effusions semblaient peu intéressantes, inspectait Louise de la tête aux pieds et d'un air déçu.

— On assure que vous avez tant de jolies choses, s'écria-t-elle enfin, et vous n'en portez aucune.

— Je n'ai pas envie de ressembler à une idole, dit Louise qui rougit. Mais attendez, fit-elle avec vivacité, ouvrant une petite boîte d'ivoire fouillé à jour, qui se trouvait sur la table.

Elle en tira une mignonne mouche de corail rose, montée sur une frêle lige d'or en épingle.

— Je vous la donne, fit-elle, piquant l'épingle un peu au hasard dans le corsage froncé de la petite fille, je vous la donne, parce que vous êtes la petite compagne de ma chère Ferdine, et qu'elle ne veut rien accepter de moi pour elle-même.

Rien n'eût pu être plus agréable à Ferdine, qui était encore sensible à l'opinion, et qui savait bien qu'en un quart d'heure, May Beaudroit aurait répandu l'histoire dans tout le pensionnat.

Qu'il était splendide aux yeux inexpérimentés des deux fillettes, le grand salon de Bonne-Grâce, gaiement éclairé par les lampes électriques qui ressemblaient à des fleurs laiteuses sur les tentures rouge sombre. Le parquet de bois clair, ciré, luisait comme un miroir ; des plantes au large feuillage richement décoratif formaient, dans l'angle, un fond pittoresque au grand piano drapé de peluche, à la banquette en bois de Suède sculpté où les guitares et les mandolines attendaient, couchées, leurs rubans brochés d'or ondoyant jusqu'à terre. Des fauteuils, des chaises semblaient groupés au hasard, autour des petites tables paysannes ou des guéridons japonais sur lesquels il est commode de poser sa tasse de thé ; mais le hasard gracieux s'appelait M<sup>lle</sup> Octavie, qui pensait à tout et n'aimait point à voir un monsieur malheureux, errant, sa tasse à la main, ou une dame réduite à poser la sienne sur la banquette, à côté d'elle, au grand risque d'inonder sa robe. Il y avait une foule de petites tables dans le grand salon de Bonne-Grâce, et si, comme on l'a dit, l'esprit d'une femme se mesure au nombre de tables qu'elle

possède, M<sup>lle</sup> Octavie, bien qu'elle n'en eût point la prétention, était une des personnes les plus spirituelles de la terre.

Ferdine, impressionnée, s'arrêta un instant sur le seuil, et puis serra instinctivement le coude de Louise, mais elle se souvint à temps que d'après sa théorie sur le naturel, on entre dans un salon comme dans une grange. Elle s'avança d'un pas ferme, presque militaire, entraînant Louise qu'une crise de timidité paralysait presque et qui avait comme un horrible pressentiment qu'elle allait glisser sur le parquet. M<sup>lle</sup> Octavie vint à leur rencontre, les enveloppa d'un regard rapide et bienveillant, fut soulagée de ne voir aucune agrafe précieuse et brillante au cou de Louise, aucun bracelet à ses poignets, mais une robe simple et bien faite, d'un bleu très doux, sans ornement. Elle aussi avait entendu parler de la cassette de Golconde, et elle avait craint que la pauvre Louise n'en tirât pour cette grande occasion un ruissellement de bijouteries exotiques.

— Vous êtes très bien toutes les trois, dit-elle avec un gai sourire, passant sous son bras la petite main de May Beaudroit. Venez saluer ma tante et figurez-vous que je suis votre chapeçon. Car vous n'êtes point ici pour vous amuser, pauvres petites, ajouta-t-elle en riant, mais pour apprendre les usages du monde. Quand on arrive en soirée, on va tout droit saluer la maîtresse de maison...

« Oh ! pourvu que Siméon le sache, pensa Ferdine prise de détresse... Il est bien capable de saluer M<sup>lle</sup> Octavie d'abord et puis de me chercher, le malheureux... »

Mais non. Siméon connaissait déjà les usages, apparemment, car lorsqu'il parut au seuil du salon, son regard alla droit à M<sup>lle</sup> Odinbert, tout au fond, sur un sofa, et tout droit aussi il cingla vers elle. Ferdine remarqua qu'il portait des souliers à la mode, vernis et très pointus, et qu'il tenait à la main un gant jaune foncé. Elle l'admira. Il s'arrêta devant M<sup>lle</sup> Odinbert et subitement baissa la tête en plongeant comme si on lui eût asséné un coup sur la nuque. Ferdine comprit que ce devait être là le

genre de salutation à la mode ; elle s'alarma presque de voir Siméon possesseur, et tranquille possesseur, d'un tel comble de science. Il ne semblait nullement troublé, il osait regarder autour de lui, et quand il aperçut M<sup>lle</sup> Octavie, qui pourtant se trouvait de nouveau à l'autre bout du salon, il retraversa sans crainte cette vaste étendue de parquet ciré. Ferdine l'admira davantage.

Elle s'était assise un peu à l'écart, avec Louise qui ne la quittait pas plus que son ombre. Les jeunes Gaillère étaient déjà arrivées sous l'égide de leur maman.

Quoi de plus naturel, de plus indiqué pour Siméon que d'aller aussitôt présenter ses respects à M<sup>me</sup> Gaillère, puisqu'il avait dîné chez elle plusieurs fois et qu'il avait beaucoup d'obligations au docteur Gaillère ? Mais était-il bien indispensable, se demandait Ferdine dans son coin, qu'il causât aussi longuement avec elle, et puis qu'il se laissât retenir par M<sup>lle</sup> Jeanne, laquelle semblait avoir des choses d'une haute importance à lui communiquer ?...

Tout à coup le piano se fit entendre, c'était l'ouverture du concert, un morceau brillant à quatre mains, d'Ysaline Maunier et de Laure Grisel, les deux élèves les plus avancées de M. Delbrume. Chacun se tut, car M<sup>lle</sup> Odinbert n'entendait pas plaisanterie sur ce chapitre. Quand elle invitait des personnes de la ville à écouter la musique de ses élèves, c'était pour qu'on écoutât. Siméon resta donc à la place où il se trouvait, debout derrière M<sup>me</sup> Gaillère, mais si ses pieds étaient captifs, ses yeux, libres d'errer, cherchaient partout Ferdine, la découvrirent bientôt, lui envoyèrent un petit signe et un sourire.

À tort ou à raison, Ferdine trouva ce sourire condescendant. Peut-être ne se trompait-elle pas tout à fait. Nous sommes obligés de l'avouer ici, Siméon était en train de faire des bêtises. Non pas des bêtises graves, ce qu'on appelle de vrais écarts, mais des bêtises d'imagination et de vanité. La préférence marquée des jeunes Gaillère le flattait ; il connaissait trop peu le

monde, il avait trop peu de points de comparaison pour discerner ce qui, dans leur conversation, dans leurs manières, était afféterie pure et sonnait faux. Très intelligent pour les choses de science, droit et loyal dans sa conduite, il était encore – fort heureusement – simple et naïf, notre brave Siméon Taubert ; on l'éblouissait sans peine. Les phrases cajoleuses de Jeanne, ses prédictions d'une carrière de grand savant, les petits conseils qu'elle lui glissait sur sa tenue, sur ses vêtements, sur le genre anglais, tout cela impressionnait Siméon plus qu'il n'eût fallu. Il y pensait beaucoup ; il oubliait un peu Ferdine, qu'il aimait toujours comme sa petite amie ; mais quoi ? Ferdine était une pensionnaire, une fillette de quinze ans, encore fruste, pleine de brusqueries, tandis que Jeanne Gaillère connaissait le monde.

Cher Siméon ! combien candide était le jouvenceau qui s'imaginait que Jeanne Gaillère, avec son petit jargon appris et son anglomanie, connaissait le monde ! Cette pauvre Jeanne, toute de surface et d'apparence, se l'imaginait également ; sans intelligence bien remarquable, elle se jouait à elle-même le rôle d'une jeune personne moderne au courant de tout, et qui se fait l'Égérie des jeunes gens à former ; elle souhaitait d'en avoir un cortège après elle, et pour commencer, elle enjôlait Siméon, auquel elle ne tenait pas plus, réellement, qu'à son lacet de botte. Mais il avait une histoire, celle de la découverte d'une source ; on prétendait qu'à sa majorité, cette source, qui représentait un gros revenu, devait lui faire retour. Ceux des amis de Siméon qui connaissent toute l'histoire, ayant lu *Feuille de Trèfle*, savent bien qu'il n'en était rien ; mais on raconte tant de choses inexactes en ce monde ! il se forme si vite une légende autour du moindre incident ! Jeanne faisait semblant de croire à la légende, la propageant parmi ses amies et déclarant qu'elle était fort intime – genre anglais – avec le jeune Taubert.

Bref, comme M<sup>lle</sup> Octavie l'avait deviné, Siméon était occupé à acheter une expérience qui lui coûtait déjà un peu cher, en temps perdu, en pensées inutiles, et aussi en argent, car les souliers pointus, les gants jaunes, le veston à la mode, ne se don-

ment nulle part gratuitement. Souhaitons pour lui qu'au moins l'expérience une fois acquise vaille bien ce qu'elle a coûté.

L'ouverture pour piano finie dans un bruit discret d'applaudissements, Siméon allait s'éloigner quand Jeanne tourna la tête et d'un petit signe d'éventail le rappela.

— Cette jeune fille en bleu de lin, à côté de votre petite payse, — cela amusait Jeanne d'appeler Ferdine « votre petite payse », — serait-elle la célèbre Million, l'héritière de Château-Pointu ? Léa ne cesse d'en parler quand elle vient à la maison.

— Je suis peu au courant de la chronique de Bonne-Grâce, dit Siméon mal à l'aise, car il était grand temps qu'il allât s'asseoir près de Ferdine. Mais je crois qu'en effet la voisine de ma petite amie est M<sup>lle</sup> Louise Miserlet.

— Elles sont extrêmement liées, n'est-ce pas ? c'est même un attachement romantique... Ah ! chut ! taisons-nous, car les guitares commencent.

Siméon n'osait plus tourner les yeux du côté de Ferdine, car il croyait sentir son regard plein de reproche et d'indignation. Il se trompait. Ferdine, les paupières baissées, l'air un peu triste et comme recueilli, regardait au-dedans d'elle-même. Elle avait vu le manège de Jeanne Gaillère, son petit geste de rappel ; elle avait trouvé que Siméon mettait beaucoup trop de complaisance à cet entretien ; il aurait pu brusquer la situation et dire : « Pardonnez-moi, mais Ferdine m'attend... » Il possédait bien assez d'aisance et d'aplomb pour se dégager poliment. S'il ne le faisait pas, c'est que décidément il aimait mieux affliger Ferdine que de contrarier Jeanne. Notre petite Ferdinette sentit comme une grande vague de chagrin et d'amertume passer sur elle ; ses yeux se remplirent de larmes ; et puis, tout à coup, ses pensées devinrent si méchantes qu'elle eut peur. Oh ! cette Jeanne, cette Léa, comme elle les détestait ! Oh ! l'atroce jalousie, l'affreux désir de se venger en faisant souffrir !

Alors, sur sa main involontairement crispée, elle sentit la main de Louise se poser tout doucement, et la voix de Louise murmura comme un souffle, dans leur petite retraite qu'enfermait à moitié le rideau :

— Je te comprends bien, va !

À ce mot de sympathie qui fit presque jaillir ses larmes, Ferdine se souvint. M<sup>lle</sup> Octavie lui avait dit : « Aimez Louise », et en obéissant, elle avait trouvé un trésor. Quel précieux conseil l'amie plus âgée lui avait donné là, et combien il était doux maintenant d'aimer Louise et de se comprendre toutes deux !

Mais M<sup>lle</sup> Octavie avait dit encore : « Il faut s'oublier soi-même ». « Je le voudrais bien ! pensa Ferdine, oh ! comme je le voudrais... Je me sens presque criminelle de les détester ainsi ! »

Elle baissa les yeux, ses mains se rapprochèrent comme celles d'un enfant qui supplie, et du fond de ce jeune cœur impétueux monta une prière... « Mon Dieu ! que je ne sois plus jalouse ! » Et puis, quand elle regarda de nouveau autour d'elle, tout était comme changé. Siméon s'approchait ; elle put l'accueillir avec un gai sourire sans contrainte, et lui, un peu honteux, touché, sentit qu'il aimait bien tendrement sa petite Ferdine. Ils causèrent ; Million se serrait contre son amie et balbutiait un peu, car elle trouvait Siméon extrêmement important.

Dans un angle du salon, M<sup>lle</sup> Octavie servait le thé, assistée de deux grandes pensionnaires et de deux petites qui apprenaient à offrir gentiment la tasse pleine et à demander d'une voix douce : « Un peu de crème ? » May Beaudroit était dans son élément ; elle faisait semblant de ne pas entendre les dames qui disaient : « Quel est le nom de cette gentille enfant ? » mais elle les entendait fort bien et elle souriait avec la suavité d'un petit ange, tout innocence et candeur. Elle présentait sa corbeille de petits gâteaux sur ses deux mains étendues, d'un mou-



vement gracieux, naïf ; sa robe de lainage blanc n'avait pas un faux pli ; ses jolis cheveux blonds ondoyaient à chaque mouvement, et la petite coquine trouvait moyen de donner à ses yeux un regard timide qui gagnait les cœurs.

— Timide ? ah ! quelle erreur ! dit Léa Gaillère à un vieux monsieur qui la questionnait sur cette ravissante enfant. Ingénue ? combien vous vous trompez !... C'est une petite coquette. Observez-la quand elle passera devant ce grand miroir, là-bas.

Ils la suivirent en souriant, la virent jeter un rapide coup d'œil à sa jolie image que reflétait tout entière la glace un peu inclinée, puis secouer une de ses longues boucles blondes pour la faire s'étaler sur l'épaule plus avantageusement. Et quand elle arriva devant le vieux monsieur avec sa corbeille, il la regarda et fronça le sourcil — c'était un vieux monsieur qui aimait à sermonner les enfants.

— Ah ! ma petite demoiselle, il ne faut pas être coquette et s'étudier dans les miroirs, ce n'est point joli ! dit-il.

Il hocha la tête du côté de Léa qui riait malicieusement ; May devina tout de suite qu'on avait parlé d'elle. Pourpre de colère et de confusion, elle baissa les yeux, serra les lèvres et se dit : « Léa Gaillère, vous me revaudrez ça ! »

Un souvenir lui vint instantanément ; elle se dirigea vers le coin un peu retiré où Siméon, Ferdine et Louise, très heureux ensemble, continuaient leur causerie.

— Des petits gâteaux, Ferdine ? Siméon, vous n'en avez pas encore pris.

Et comme il étendait la main vers la corbeille, May le considérait rêveusement.

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi, mademoiselle May ? demanda-t-il en riant. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Siméon, fit-elle d'un air ingénu, expliquez-moi donc ce que c'est qu'un paysan du Danube. Ferdine prétend que le Danube est au Congo, mais je sais bien que non.

Ferdine, vaguement inquiète, se souvint à demi de quelque allusion à laquelle elle n'avait prêté qu'une oreille distraite, un soir. Elle écouta.

— Mademoiselle May, si vous saviez votre La Fontaine, dit Siméon, vous n'auriez pas besoin de me questionner. C'est lui qui nous a décrit ce bon paysan du Danube, très laid et très intelligent.

— Très laid et très intelligent ? répéta May. Est-ce qu'il avait votre âge ?

— Voici, dit Siméon cherchant dans sa mémoire les vers familiers qu'il avait appris autrefois sans en comprendre la fruste beauté. Voici...

Le personnage en raccourci.  
Son menton nourrissait une barbe touffue,  
Toute sa personne velue  
Représentait un ours,  
Mais un ours mal léché.

La fillette secouait la tête.

— Ce n'est pas cela, dit-elle.

— Comment donc, ce n'est pas cela ? Je ne me trompe pas d'un mot, dit Siméon poursuivant :

Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,  
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre...

— Oh ! non, ce n'est pas cela du tout, s'écria May. Vous n'avez pas le nez tortu, Siméon. Il est un peu large du bout, votre nez, mais il est droit. Je n'imagine pas comment Léa Gaillère peut vous appeler un jeune paysan du Danube...

Et elle resta là, son trait lancé, glissant de dessous ses longs cils un regard malin à Siméon devenu très rouge et très grave. Ferdine avait bonne envie d'éclater de rire et d'embrasser May Beaudroit ; quand elle vit la confusion de son ami, elle se contenta, chercha quelque chose à dire.

— C'était sans doute au commencement, dit-elle, quand tu étais comme moi un peu rustique. Je le suis toujours, mais tu es devenu très homme du monde, Siméon.

— Oh ! non, fit-il avec quelque amertume, car je n'admets pas encore qu'on se moque de ses amis derrière leur dos. Du reste Léa Gaillère est une petite sottise ; sa sœur Jeanne est beaucoup plus sérieuse.

Déjà May voltigeait ailleurs avec sa corbeille, contente de s'être vengée, les joues rouges de plaisir et les yeux brillants. On organisait une charade à laquelle Ferdine prit part avec entrain ; le cœur déchargé, libre de jalousie, elle ne s'inquiétait plus de compter les minutes que Siméon passait près de la chaise de Jeanne, ni les mots qu'ils échangeaient. Une chose lui importait maintenant : apprendre à fond la leçon difficile dont elle venait d'épeler le premier mot.

## XI. – *Petites victoires.*

Ferdine écrivait chaque semaine à son père qui lui répondait régulièrement, mais brièvement, chaque semaine aussi. Le lendemain de la soirée, la lettre de Ferdine fut prodigieusement longue.

« Cher papa, nous avons eu une soirée de musique et de charades, avec du thé et des petits gâteaux. C'est très amusant, une fois qu'on a salué et fait toutes les cérémonies ; on se fourre dans un petit coin et l'on observe. Oh ! papa, tu devrais voir Simon, il est extraordinaire ; on dirait qu'il est allé en soirée toute sa vie. Nous avons joué une charade ; M<sup>lle</sup> Jeanne Gaillère, qui n'est pas très aimable, – mais j'apprendrai à la supporter, – m'a proposé devant toutes les jeunes filles le rôle de la reine Frédégonde. C'était le mot *morceau* et la syllabe *mort*. J'aurais dû figurer cette vilaine reine jalouse et furieuse, un poignard à la main. (Pas un vrai poignard, mais un coupe-papier turc qui est à M<sup>lle</sup> Octavie.) J'ai refusé, et j'avais envie de me fâcher, cher papa, mais j'ai pensé à des choses qui me rendent meilleure quand j'y pense, et ma colère s'est dissipée tout de suite. Au lieu de Frédégonde, j'ai proposé la mort de Cléopâtre, et que Jeanne eût le rôle de Cléopâtre. J'ai même demandé à Million de lui prêter des bijoux qu'elle a, et elle l'a fait, parce qu'elle m'aime beaucoup et ne me refuse rien. Jeanne avait vraiment l'air d'une princesse orientale avec des sequins dans ses cheveux, des bracelets d'or très jaune, qui se tortillent comme de l'élastique, à ses bras, et une bague de rubis à son doigt. Moi, j'étais l'esclave qui apporte le serpent dans un panier de fleurs. On m'avait enroulé autour de la tête une écharpe algérienne et drapé un châle en tunique retenue par une ceinture de cuir. Je n'étais pas jolie du tout, cher papa ; ne va pas t'imaginer que je deviens vaniteuse. Seulement, Jeanne Gaillère n'est pas aussi savante qu'elle

veut le faire croire, et quand elle commença à parler et à gémir, et à dire que la mort était son seul refuge, je vis bien qu'elle s'embrouillait dans l'histoire ; elle confondait Octave et Antoine ; si je lui avais soufflé Numa Pompilius pour Pompée, elle l'aurait répété et l'on se fût bien moqué d'elle. Mais j'ai résisté à cette tentation. Je te dirai, cher papa, que les demoiselles Gaillère sont ma grande difficulté ; sans elles j'aurais un chemin de roses. Comme je te l'ai dit, Louise Miserlet est mon amie intime ; je crains qu'elle ne m'aime un peu trop ; elle trouve bien tout ce que je fais. Mais j'ai Léa Gaillère comme contre poids, avec ses critiques et ses moqueries. Salue M<sup>lle</sup> Caton bien affectueusement, et veuille lui dire que j'ai donné à Louise son beau règlement si bien calligraphié ; de la sorte, ce règlement fera deux éducations. J'embrasse tante Cornélie ; si elle voyait Siméon avec ses souliers pointus, traverser un parquet ciré, elle serait fière de lui. Lionel fait-il bien des bêtises ? Je n'ai pas encore vu M<sup>me</sup> Jolidon, elle voyage dans le Midi et ne rentrera chez elle qu'en décembre. Nous irons tous les trois, Siméon, May et moi, lui présenter nos respects. Mes amitiés à Ernest et à tout le village. Cher papa, je te remercie mille fois de m'avoir mise à Bonne-Grâce ; j'apprends à connaître mon caractère, qui n'est pas aussi beau que je croyais. J'apprends de plus à chanter, et M<sup>lle</sup> Keller assure que j'aurai de la voix ; quand tu seras vieux, cher papa, tu n'iras plus le soir visiter tes malades, mais tu resteras à la maison et je te chanterai des ballades et des romances pour te distraire.

« Ta petite fille bien tendrement affectionnée.

« Ferdine. »

Ce à quoi le docteur Arvoine répondit : « Ma chère fille, je suis bien aise que tu aies des difficultés. Ne les évite point, mais surmonte-les. Et dis à Siméon que les souliers pointus sont le comble du ridicule. J'ai bien peur qu'on ne me gâte ce garçon-là.

« Ton père dévoué. Dr Arvoine. »

Il écrivait ces billets sur le premier bout de papier venu, le plus souvent sur un formulaire d'ordonnance médicale. Ferdine les lisait à Louise qui les comparait aux épîtres en vers de sa grand'maman ; et puis toutes deux les commentaient et se racontaient des histoires de la maison.

Chaque jour croissait leur intimité, chaque jour Louise s'épanouissait davantage. Elle ne pleurait plus que fort rarement, elle était moins farouche à l'égard des autres pensionnaires ; ses façons de petit animal défiant faisaient place à une aisance presque gaie ; elle ne soupçonnait plus tout le monde d'intentions moqueuses ou intéressées. Elle aimait Laure Grisel qui la taquinait sur ses originalités ; elle vénérât Ysaline et ses gros livres, elle recueillait comme des perles chaque mot tombant des lèvres de M<sup>lle</sup> Octavie ; mais son affection profonde, touchante, dévouée presque à l'excès, était pour Ferdine seule.

Léa Gaillère tenta maintes fois d'en conquérir une part. Elle se fit prévenante pour Ferdine Arvoine, flatteuse pour Louise ; ensuite elle essaya de faire entrer Siméon dans son jeu, lui demandant des messages pour Ferdine quand elle le rencontrait à la maison où elle passait une soirée chaque semaine. Plus tard, elle chercha par de petites insinuations à brouiller les deux amies ; bref, elle déploya dans ces efforts une persévérance qui lui eût suffi à apprendre la géographie, qu'elle ne savait guère.

On était à la fin de novembre ; l'air vif et parfois une bise cinglante ne permettait plus aux jeunes filles de passer leurs récréations sur la terrasse ; elles se promenaient rapidement sous l'avenue ou bien rentraient dans la salle d'étude pour causer à mi-voix.

— Mets ta pèlerine et sortons, dit Louise à demi-voix, s'approchant de Ferdine quand la leçon de dessin fut terminée. Je suis sûre que Léa médite quelque chose qui nous concerne... Mais elle déteste la bise et ne nous suivra pas dehors.

Bras dessus, bras dessous, elles s'éloignaient quand Léa les rejoignit en courant.

— Vous sortez par ce froid ? Vous ne savez pas que la bise gâte horriblement l'épiderme ?

— Bah ! nous risquons notre épiderme, répondit Ferdine en riant.

Et tout de suite, intérieurement, elle s'avertissait de ne point se montrer irritable ni susceptible.

— Je risquerai donc le mien, fit Léa avec un soupir. Mais soyez aussi charitable que saint Martin, Louise, et prêtez-moi la moitié de votre châle.

Ferdine était enveloppée d'une mante épaisse, Louise d'un grand châle très souple et très fin, en véritable vigogne, que son père avait rapporté autrefois des Andes du Pérou. Ce châle était bien assez long pour deux, mais Louise ne se souciait point d'offrir à Léa cette hospitalité très intime, qui les obligeait à se tenir l'une l'autre par la taille, serrant d'une main, à chaque bout, les plis de l'étoffe douce et chaude. Avec une parfaite raideur, elle tendit à Léa l'extrémité du châle et jeta à Ferdine un regard qui signifiait : « Ce n'est pas ma faute au moins ! »

— Quelle chaleur délicieuse ! dit Léa, s'y fourrant jusqu'à la pointe de son petit nez. Votre châle est un vrai calorifère, Louise. Vous avez de la chance d'avoir eu un père qui est allé vous chercher au bout du monde des choses que personne n'a... Je ne vous dérange pas, au moins ? Vous ne vous faisiez pas de confidences ?

— Au contraire, fit Louise dont le courage ressemblait à celui d'un petit canari ébouriffé ; nous avons à nous dire des masses de choses très particulières.

— Dans ce cas, je vous laisse à l'instant. En cette saison surtout, quand Noël approche, prononça lentement Léa qui aigu-

sait une flèche, on se dit mutuellement ses désirs. Ferdine vous disait sans doute ses désirs ?

— Si vous pouviez me les faire connaître, je vous en serais obligée, répondit Louise. Je sais trop bien que, pour cela, il est inutile que je m'adresse à Ferdine.

— Oh ! que sait-on ? à Bonne-Grâce, la coutume est que chaque pensionnaire dresse une liste. La mienne est déjà faite, celle de Laure Grisel également. Nous l'envoyons à notre famille, et nous faisons notre possible, entre amies, pour nous dérober mutuellement nos listes. C'est très amusant. Mes sœurs m'ont raconté cela. Ferdine, avez-vous déjà appris que M<sup>me</sup> Jolidon est de retour et qu'elle lance des invitations pour une matinée chez elle, dans son atelier, tout prochainement ? Les réceptions de M<sup>me</sup> Jolidon, c'est très select, très recherché, et si amusant ! Maman et mes sœurs seront certainement invitées, ainsi que votre ami Siméon qui était en grande faveur cet été. J'ai entendu M<sup>me</sup> Jolidon lui dire qu'il avait un nez plein de caractère.

— Qui est M<sup>me</sup> Jolidon, Ferdine ? demanda Louise, profitant de cette occasion pour se rapprocher de son amie, abandonnant le châle tout entier à Léa.

— Vous ne savez pas cela ? Vous n'avez pas entendu parler du portrait de May ? Il paraît que Ferdine ne vous dit pas tout ! s'écria Léa qui feignit un grand étonnement.

— Si nous passions seules toutes nos récréations, elle aurait le temps de me dire bien plus de choses, rétorqua Louise vivement, comme d'un coup de bec.

Et Léa, un peu interdite, eut quelque peine à renouer le fil de ses communications.

— À propos de M. Taubert, je l'ai vu hier soir. Il vous envoie ses amitiés.



Les amitiés de Siméon étaient peu agréables à Ferdine quand elles avaient passé par la bouche de Léa.

— Je ne serais pas étonnée qu'il eut quelque chagrin ; il semble très préoccupé, très morose. Ma sœur Jeanne à laquelle il dit toutes ses affaires, n'a rien répondu quand je l'ai questionnée ; mais elle a secoué la tête comme quelqu'un qui en sait long. Ferait-il des bêtises, votre cher ami ?

— Il en fait une très grande, s'il dit ses affaires à votre sœur, répliqua Ferdine courroucée.

— Charmant ! Jeanne vous enverra ses remerciements par M. Siméon ! dit Léa, riant d'un rire un peu forcé.

Mais déjà Ferdine, honteuse d'avoir lâché bride à sa langue, baissait les yeux et tenait conseil avec cette petite voix qui tout au fond d'elle-même la reprenait ou l'encourageait.

— Ne nous querellons pas, fit-elle avec quelque effort. J'ai tort de parler ainsi. Siméon est bien libre, assurément, de dire ses affaires à qui il veut.

Louise se pressa contre elle avec un petit murmure de sympathie.

— Je ne querelle personne, répondit Léa froidement. Je venais, avec les idées les plus conciliantes du monde, vous annoncer le retour de M<sup>me</sup> Jolidon, pensant que vous seriez bien aise de l'apprendre. Nous serons peut-être invitées à sa matinée, et il est bon d'y penser à l'avance pour savoir quelle robe on mettra. Moi, en tout cas, je serai invitée, car nous avons renouvelé connaissance avec M<sup>me</sup> Jolidon en buvant les eaux, cet été. Vous, je ne sais trop... Vous êtes bien jeune — un an de moins que moi, presque — et puis vous connaissez très peu M<sup>me</sup> Jolidon.

— Très peu, en effet. Cependant, en quittant Feuille de Trèfle, après l'affaire du portrait, elle nous a engagés, Siméon et

moi, à aller la voir ; elle savait que papa m'envoyait à Bonne-Grâce.

— Si vous le désirez, dit Léa d'un ton plein de condescendance, je tâcherai de vous faire avoir une invitation. J'en toucherai un mot à maman.

— Oh ! non, merci ! s'écria Ferdine, qui s'arrêta tout à coup pour écouter la petite voix et qui ajouta : — C'est bien aimable à vous, Léa, réellement.

## **XII. – *Siméon se gâte, décidément.***

Nous ferons visite à Siméon dans la petite chambre modeste qu'il occupait, rue Neuve – les rues Neuves sont toujours très vieilles, comme le Pont-Neuf – au troisième étage d'une maison fort peuplée. Un lit étroit, simple et propre, des rideaux de cretonne fleurie aux deux petites fenêtres, trois chaises antiques et vermoulues d'aspect vénérable, mais un peu rajeunies par leur housse de cretonne assortie aux rideaux, une table de toilette, une autre table plus petite, chargée de livres et de cahiers, dans l'embrasure ; une drôle de vieille armoire triangulaire dans un coin, et sur les murs deux lithographies fort médiocres représentant les batailles de Napoléon ; de plus la vue d'un toit fréquenté par des moineaux, une pointe de clocher, le sommet des arbres d'une promenade voisine ; Siméon avait la jouissance de tous ces biens, le nécessaire et le superflu, pour la somme de vingt francs par mois, ce qui faisait le gros total de deux cent quarante francs par an. Il avait résolu le problème de se nourrir pour un franc par jour, préparant lui-même sur une veilleuse sa tasse de café du matin, sa tasse de thé du soir, achetant un gros pain, un morceau de fromage blanc, ou deux sous de pommes de terre frites dans les petites boutiques de cette vieille rue Neuve. Il dînait à midi dans une pension bourgeoise à la ration et trois fois par semaine se contentait de légumes et de soupe.

Oui, Siméon avait accompli sa première année d'études comme un anachorète et comme un jeune sage. Quelques répétitions pas trop mal payées lui fournissaient son argent de poche ; les mille francs que sa commune lui allouait pour la première année avaient suffi, et au delà, à l'entretien journalier, aux frais d'étude, aux achats de livres et de quelques instruments de physique pour faire des expériences particulières. Mais la seconde année s'annonçait plus dure, car la commune,

suivant les conventions faites et signées, ne donnait plus que cinq cents francs. M<sup>lle</sup> Cornélie se privait pour envoyer chaque mois vingt-cinq francs à son neveu, et Siméon lui avait dit aux dernières vacances : « Chère tante, je suis honteux de te saigner ainsi. Mais ça ne durera pas ; je trouverai des leçons. Je connais des étudiants roumains qui ont besoin de polir leur français ; ils ne payent pas très cher, étant à peu près aussi pauvres que moi, et ils ne se frottent pas aux vrais professeurs à cachet. Je leur ferai des propositions. » Tante Cornélie avait pleuré d'attendrissement sur les vertus frugales de son cher neveu ; mais elle continuait à lui adresser, chaque dernier du mois, son mandat de vingt-cinq francs.

Si je parle chiffres, c'est que je ne peux faire autrement. Siméon, au moment de notre visite, est en plein dans les chiffres, et dans les plus désespérants de tous, ceux qui ne veulent pas se rencontrer, ceux qui laissent entre la queue du Doit et la tête de l'Avoir une effrayante lacune. Ah ! oui, Siméon a fait des bêtises ; que dirait Ferdine si elle savait tout ? D'abord il a perdu du temps, beaucoup de temps. Les relations mondaines et les études, cela s'arrange mal ensemble ; et les soirées qu'on passe dans le salon de M<sup>me</sup> Gaillère, ou bien au concert pour accompagner ces dames ; les après-midi où l'on n'a pas de cours et qu'on emploie à flâner dans les serres du Jardin d'acclimatation avec des jeunes personnes peu occupées, on aurait pu les remplir d'une manière moins coûteuse et plus profitable. Les étudiants roumains, las de recevoir de petits billets : « Empêché ce soir. Désolé. Ne serai pas libre jeudi... » ont trouvé un autre répétiteur. Mais cela n'est rien encore. L'horreur permanente du malheureux Siméon, le cauchemar, le vampire qui lui suce énergie, gaîté et sommeil s'appelle : *Dettes*. Oui, il a trouvé moyen de faire des dettes en si peu de temps. Voici comme.

Le secrétaire communal qui correspond avec lui pour sa petite pension est un homme précautionneur. Défiant de la jeunesse, il n'envoie que cent vingt-cinq francs à la fois, trimestre après trimestre ; mais c'est aussi un homme économe, et pour

éviter les frais d'un mandat, devançant la date du 1<sup>er</sup> octobre, il remit à Siméon lui-même, contre un bon reçu, au dernier jour des vacances, la petite somme qui ne devait être suivie d'aucune autre jusqu'en janvier. Et Siméon Taubert, ce jeune homme sérieux et raisonnable en qui sa pauvre tante Cornélie avait une si entière confiance, Siméon dépensa tout son avoir en quelques semaines.

Comptez un peu, ô vous qui savez ce que coûtent un smoking, – veston habillé, disait le tailleur : se porte même le soir, pour un concert ou une réception pas trop cérémonie, – des chaussures élégantes, des gants, un chapeau de feutre fin, gris-perle, que M<sup>lle</sup> Jeanne daigna approuver d'un petit signe de tête... Et des mouchoirs... Siméon rougirait d'avouer quel supplice furent pour lui les mouchoirs, les bons et braves mouchoirs qu'avait ourlés tante Cornélie. Il fallut en acheter d'autres, petits et minces, dont le coin marqué d'un fil de couleur pût sortir avec avantage de la poche du veston. Tout le trimestre y passa, et les premiers vingt-cinq francs de M<sup>lle</sup> Cornélie fondirent à la dépense du pain quotidien, et les seconds aussi, et les étudiants roumains disparurent avec leurs cinq francs par semaine et tout s'embrouilla, et l'avenir devint noir comme une histoire de brigands.

Siméon n'osait plus compter, réduisait sa nourriture au strict nécessaire et prenait vraiment mauvaise mine. Parfois, d'un élan de jeune courage, il se disait : « Bah ! tout s'arrangera au premier janvier, quand je toucherai mon trimestre. » Et il pensait à tant d'étudiants, à tant d'artistes qui ont vécu de misère pendant leurs études et sont devenus des hommes distingués. Mais comment vivre jusqu'au premier janvier ? Les vingt-cinq francs de sa tante, ce n'était pas même de quoi manger chaque jour. Il avait deux mois d'arriéré pour sa chambre, une quinzaine à sa pension, et il présentait la figure d'un coupable aux deux honnêtes bourgeoises dont l'une le nourrissait et l'autre le logeait. Les leçons semblaient fuir ; tous les jeunes idiots en quête d'un répétiteur qui leur fît entrer de force dans la

cervelle quelques bribes de grammaire latine étaient pourvus depuis la rentrée. En Amérique, un étudiant pauvre fend du bois, rabote des planches ; chez nous, on a des préjugés. La seule ressource paraissait être : ne plus manger. Mais encore, si l'on plongeait dans l'avenir, le prochain trimestre était presque dévoré d'avance...

Siméon préférait de beaucoup ne pas plonger dans l'avenir, espérant toutes sortes de choses impossibles, et il se consolait en ouvrant parfois l'armoire qui renfermait son costume irréprochable. « Avec ces habits-là, on ose du moins se montrer dans le monde, et l'on ne meurt pas, à mon âge, pour jeûner un peu... » Ah ! Siméon, Siméon ! avoir un sou de plus que sa dépense fait l'homme indépendant ; avoir un sou de moins que sa dépense condamne l'homme à des bassesses... Le mandat de tante Cornélie venait d'arriver ; le facteur avait empilé sur la table cinq écus, petite pile, mais bien jolie, et que son possesseur regardait rêveusement. Tout à coup la porte s'ouvrit et M<sup>me</sup> Martin la bourgeoise entra.

— Je ne vous ai pas entendue frapper, dit Siméon.

— Non ? je l'aurai fait trop doucement.

« Elle n'a pas frappé du tout, pensa-t-il. Elle prend des libertés parce que je lui dois deux mois, et même trois à l'heure qu'il est. »

Les yeux de M<sup>me</sup> Martin étaient fixés sur les cinq pauvres écus tout seuls et mal à l'aise au milieu de la table. Siméon n'avait pas eu le temps de les couvrir d'un journal ou d'un cahier.

— Je suis bien aise, dit M<sup>me</sup> Martin, de voir qu'il vous rentre des fonds. Une pauvre veuve a besoin de son argent, monsieur Taubert, surtout quand elle fait une avance pour le blanchissage, chaque quinzaine...

Le blanchissage encore ! Siméon l'avait oublié dans ses comptes.

— J'espère qu'il vous sera possible de me payer en plein, poursuivit-elle, allongeant sa main vers la table, et Siméon fit un brusque mouvement comme pour défendre son pauvre trésor. Désirez-vous que je vous remette à l'instant une note détaillée du blanchissage ?

— Je me vois obligé, madame, dit Siméon en toussant, de vous demander encore un délai. Mon trimestre arrivera en janvier.

— Et cet argent-là ? pour vous amuser alors ? pour faire le jeune prince ?...

— Non, madame, pour manger, et du pain très sec encore.

— Ce n'est pas à moi, dit avec aigreur M<sup>me</sup> Martin, qu'il faut chanter cette chanson-là. Je suis allée voir M<sup>me</sup> Boudinet, chez qui vous prenez votre dîner. Vous êtes arriéré d'une quinzaine.

Siméon baissa la tête. Oh ! quelle horrible humiliation !

— Et permettez-moi de vous dire, monsieur Taubert, que vous menez une conduite pas convenable du tout. Je ne sais trop quelle compagnie vous suivez, ni si elle est trop haute ou trop basse pour vous. Ma fille assure que vous frayez dans le grand monde. Vous avez tort. Le semestre d'avant, vous étiez un brave jeune homme, régulier à payer, et vous regardiez les gens en face. À présent, vous filez dans l'escalier comme un chat qui a mauvaise conscience... Qu'avez-vous à répondre, voyons, qu'avez-vous à répondre ? demanda, se campant devant lui, cette bourgeoise qui n'était point méchante, mais qui entendait qu'on lui payât son dû.

— Rien, madame, fit Siméon ; et il appuya son front sur ses deux mains pour cacher une rougeur de honte. Voilà vingt-cinq

francs ; je ne recevrai pas un centime de plus jusqu'à la fin de décembre. Vous pouvez les prendre si vous voulez.

M<sup>me</sup> Martin ne les prit pas et s'en alla, frappant la porte, s'il faut tout dire.

Alors Siméon calcula qu'en se privant de viande tous les jours, et même de légumes de temps en temps, il aurait de quoi offrir un bouquet à M<sup>me</sup> Gaillère – il ne pouvait s'en dispenser, ayant dîné chez elle plusieurs fois – et à Ferdine un petit présent de Noël.



## QUATRIÈME PARTIE

### XIII. – *M<sup>me</sup> Jolidon est chez elle.*

Siméon Taubert, en tenue de visite fort correcte, Ferdine qui portait sa robe verte retournée et son petit col de fourrure noire, et May Beaudroit, son joli teint de pêche animé par le vent piquant devant lequel fuyaient des flocons de neige, s'arrêtaient, le premier jeudi de décembre, à la porte de M<sup>me</sup> Jolidon, la dame peintre impressionniste dont toute la ville connaissait le talent et les excentricités. Ils sonnaient, un peu émus de faire tout seuls une visite de cérémonie, et Ferdine serrait le bras de son ami et lui disait :

— Jure-moi que tu parleras le premier !

M<sup>me</sup> Jolidon, à laquelle un grand valet de chambre très impassible porta le nom des trois jeunes visiteurs, fit répondre qu'elle les recevrait avec plaisir.

— Bonjour, petits campagnards, bonjour ! cria-t-elle, venant à leur rencontre du fond d'une chambre immense décorée comme un musée de céramique, comme un bazar turc et comme un arsenal, d'armes singulières, de plats bariolés, d'étriers incrustés de turquoises, d'étoffes multicolores déployées comme étendards. Et mon ami Lionel, vous ne l'avez pas amené ? J'ai une petite passion pour ce gamin-là... Toujours le même blond, fit-elle passant sa main dans les cheveux de May, et toujours la même petite vaniteuse, j'imagine... Bah ! bah ! ne vous dépêchez pas tant de rougir. Et voici Ferdine, la fille du docteur, n'est-ce pas ? Vous a-t-on déjà bien gâtée à Bonne-Grâce ? Non, je vois qu'il vous reste un petit rien d'air sauvage... C'est très bien, gar-

dez-le. Je me proposais, cet été, de faire un croquis du contour de votre joue ; asseyez-vous là, tournez la tête. Maintenant ne bougez plus.

Ferdine n'avait pas encore pu ouvrir la bouche que M<sup>me</sup> Jolidon, debout devant elle, clignant des yeux pour saisir la ligne toute pure, un petit album dans la main gauche et dans la droite un crayon, faisait le portrait de sa joue tout en monologuant d'une voix brusque. M<sup>me</sup> Jolidon, on s'en souvient, avait un grand nez dominateur et des yeux fort perçants ; aujourd'hui encore elle portait cette singulière robe d'atelier, en bure brune, qui ressemblait à un froc de moine et que serrait à la taille une ceinture d'argent oxydé ; la robe que connaissaient tous les buveurs d'eau à Feuille de Trèfle. Et l'on voyait qu'elle avait gardé aussi, avec sa robe, toutes ses sympathies et ses antipathies de l'été, avec sa façon cavalière de les exprimer.

— On vous a mise dans la même pension que la petite Gailière ? Hum ! hum ! Je n'aime pas beaucoup les petites pécores, mais le monde en est rempli. Et vous, jeune homme, vous travaillez bien ? Je vous aurais à peine reconnu, tant vous avez l'air d'un jeune Anglais ficelé. Hum ! hum ! Je vais donner une matinée à un tas de jeunesse ; voulez-vous en être ? Il me faut d'abord cette petite exotique — c'était May qu'elle appelait une petite exotique. — Son portrait sera exposé, et je veux que chacun puisse juger de la ressemblance. Nous aurons deux ou trois mamans, pas davantage ; mon neveu et ses amis, des garçons très gais. Connaissez-vous mon neveu Jean Jolidon ? Un nom charmant, n'est-ce pas ? Mais point du tout raisonnable, mon neveu, et je ne serais pas trop fâchée qu'il fît la connaissance d'un jeune homme sérieux comme vous, Siméon Taubert. Vous lui expliqueriez que la vie, le devoir, etc... Moi je me fâche, et il se moque de sa tante. Il parle un jargon inouï, il m'appelle son ultime, soëve... Attendez, voici des vers à la nouvelle mode qu'il m'a dédiés :

Ô l'ultime, ô la soëve, ô l'alme  
De toutes tantes du monde la palme...

M<sup>me</sup> Jolidon, gesticulant pour indiquer la cadence de ces vers remarquables, ferma l'album d'un coup sec.

— C'est bien. Vous pouvez bouger, Ferdine. Vous pouvez même vous en aller, mes enfants, à présent que je tiens la joue de cette petite. Je suis très occupée, comme vous savez, et vous connaissez ma devise : L'art est long, la vie courte. Nous aurons aussi un escadron de fillettes à ma matinée. Vous plairait-il d'y amener avec vous quelque amie de Bonne-Grâce, Ferdinette ?

— Louise, madame, mon amie Louise Miserlet de Château-Pointu ! s'écria Ferdine.

— Voyons, voyons, répétez-moi ce nom-là, que je l'inscrive... Car vous recevrez des invitations en règle, sur vélin, avec une vignette de moi... Je vais les écrire et vous les remettre à l'instant, ça m'épargnera de les oublier. Mais avec qui viendrez-vous, poulettes ? Votre M<sup>lle</sup> Octavie, qui est une ravissante fille que j'aime de tout mon cœur, est empêchée ce jour-là...

— Peut-être, hasarda Ferdine, les yeux brillants, M<sup>me</sup> Gaillère voudra-t-elle bien nous prendre avec ses filles.

— Je n'ai sur ma liste aucune personne du nom de Gaillère, répondit sèchement M<sup>me</sup> Jolidon. Restez-là, pendant que j'adresse les quatre cartes.

De fort belles cartes sur un vélin très doux, fleuronées, enguirlandées d'amusants petits personnages, annonçaient que M<sup>me</sup> Jolidon serait chez elle tel jour à trois heures de l'après-midi — c'est pourquoi ces réceptions-là s'appellent des matinées — et qu'elle vous priait de lui accorder le plaisir de votre compagnie. Dans un coin de la carte il y avait : *Jeux innocents*, et dans l'autre : *Pas de musique*.

— Voilà donc une affaire arrangée... Bonjour, bonjour ! dit M<sup>me</sup> Jolidon, tendant les quatre enveloppes à ses jeunes visiteurs et poussant ceux-ci devant elle, tout doucement, vers la porte. Siméon vous chaperonnera, petites filles. Non, non, pas de demoiselles Gaillère dans mon colombier ; ce sont des perruches et vous pouvez le leur dire de ma part. Et je vous ai dit que je n'invitais que deux ou trois mamans. Ne suis-je plus libre d'avoir qui je veux ? fit-elle, dressant son grand nez d'un air agressif.

May Beaudroit, impressionnée, se retira derrière Ferdine ; Siméon avait déjà la main sur le bouton de la porte.

— Pardon, madame, dit Ferdine rougissant très fort... Léa Gaillère sera horriblement déçue... Elle a plus de droits que nous... Je voudrais bien que vous lui permettiez...

En s'embarquant dans cette supplique, Ferdine, d'un élan héroïque, avait pris la résolution de dire : « Invitez-la à ma place... » Mais c'était décidément trop difficile. Elle se tut. M<sup>me</sup> Jolidon haussa les épaules.

— Léa ? c'est la plus jeune ? est-elle moins perruche que ses sœurs ? Amenez-la puisque vous y tenez. Aussi bien, je n'ai pas envie de me brouiller avec le docteur Gaillère qui est un charmant homme. Bien, bien ; Léa suffira pour représenter sa famille. Remettez-lui sa carte d'invitation, ça m'économisera un timbre, et des pas au facteur... Au revoir, au revoir, mes petits !...

— Pourquoi, demanda May quand ils se retrouvèrent dans la rue tous les trois, pourquoi as-tu fait inviter Léa ? Je croyais que tu ne l'aimais pas.

— C'est précisément pour cela, répondit Ferdine.

Et May Beaudroit sonda cette réponse comme le plus profond mystère qui eût jamais été proposé à sa jeune intelligence. Siméon ne fit aucune remarque ; à la porte de Bonne-Grâce il

prit la main de Ferdine, hésita et ne dit finalement autre chose qu'un bonsoir un peu triste.

— Tu es pâle, Siméon, murmura son amie inquiète. Tu travailles trop.

Il secoua la tête et s'en alla.

## **XIV. – La chasse aux listes.**

C'était très amusant, le jeudi soir à Bonne-Grâce. Toutes les pensionnaires qui étaient sorties pour des emplettes ou des visites racontaient leurs aventures, en petits groupes de quatre ou cinq intimes, et l'on riait beaucoup, et parfois l'une, qui avait quelque chose de passionnant à narrer, montait sur une banquette et tenait tout le parloir sous le charme de son éloquence. Ferdine contait aussi bien qu'une autre ; elle avait bonne envie de décrire M<sup>me</sup> Jolidon, sa robe, son musée de curiosités, ses discours ; mais elle se contenta de Louise pour auditrice, réfléchissant à temps que M<sup>me</sup> Jolidon était une personne d'âge mûr et de talent, et qu'il peut arriver à une fillette ne voyant que le côté drôle des gens et des choses, de se tromper dans ses jugements.

— Et tu as obtenu une invitation pour moi ? oh ! Ferdine, je crois que j'en mourrai de peur et de plaisir ! disait Louise.

Au même instant Léa Gaillère entra dans le parloir ; une expression morose et boudeuse était répandue sur sa petite figure chiffonnée. Elle vint s'asseoir près de Ferdine.

— Vous ferez bien de ne pas compter sur la matinée Jolidon, dit-elle, plissant les lèvres avec amertume. Il n'y a pas même d'invitations pour mes sœurs, ni pour moi... Et pourtant les Bertrand, les de Luze, tous les amis de Jean Jolidon ont reçu des cartes. Il n'y a que nous. Maman dit que M<sup>me</sup> Jolidon nous a sans doute prises en grippe ; elle est si extraordinaire ! Ça sera amusant ! entendre chacun raconter et s'extasier, et être forcée de dire : « Je n'y étais pas ».

— Vous y serez, Léa, dit Ferdine, tirant du buvard posé devant elle une longue enveloppe satinée. Nous avons fait visite à M<sup>me</sup> Jolidon et elle m'a donné cette carte pour vous.

Étonnée et défiante, Léa retourna l'enveloppe, relut la suscription.

— Voilà qui est bien singulier, dit-elle. Pourquoi est-ce vous, Ferdine, qui me remettez cette carte et pourquoi mes sœurs n'en ont-elles pas reçu ?

— Parce que... parce que... fit avec hésitation Ferdine qui ne savait dire que la vérité... vos sœurs ne plaisent peut-être pas... tout à fait... à M<sup>me</sup> Jolidon.

— Vous voulez dire qu'elles lui déplaisent complètement... M<sup>me</sup> Jolidon vous a parlé d'elles, je le devine... J'ai bien prédit à Clara, et à Jeanne aussi, que leur genre finirait par agacer les gens. Mais alors, pourquoi, comment ?...

— Que vous êtes lente à comprendre ! s'écria Louise ne se tenant plus. Ferdine est une bonne amie qui n'a pas voulu être invitée seule, mais qui a prié M<sup>me</sup> Jolidon de nous inviter aussi, vous et moi !

— Vous et moi ! répéta Léa. Vous, je le conçois... Moi, c'est autre chose. Voyons, Ferdine, pourquoi avez-vous fait cela ?

— Mais pour vous faire plaisir, et c'est tout, répondit Ferdine qui ne se sentait pas disposée à de grands épanchements.

— Dans ce cas, vous êtes beaucoup plus charmante que je ne croyais, et je vous dis merci de grand cœur. Jeanne va être vexée à en prendre l'influenza ! Ça la fera réfléchir. Quelle robe mettez-vous, Ferdine ? Pas l'éternelle verte, non. Écrivez vite à votre papa qu'il vous faut une robe neuve.

Courant aussitôt à un autre groupe d'amies pour leur montrer son invitation et les rendre aussi jalouses que possible, Léa pensait en elle-même : « Cette petite Arvoine est bien étrange... Mais c'est gentil tout plein, ce qu'elle a fait là... »

La grande affaire du jour, à Bonne-Grâce, c'était l'élaboration des listes de Noël, et mille petites intrigues bien innocentes,

entre amies, pour se dérober mutuellement ces listes qu'on cachait dans les endroits les plus invraisemblables, tout en souhaitant fort que l'amie intime parvînt à les découvrir. Ferdine était préoccupée d'un dessein qu'elle ne savait trop par quel moyen communiquer à Louise. Celle-ci l'y aida, en lui disant, fort mystérieusement, aussitôt que Léa les eut quittées :

— Crois-tu que j'oserais offrir des étrennes à Ysaline, à Laure Grisel, à celles que j'aime ? Tu me conseillerais pour mes choix.

— Fais mieux encore ! s'écria Ferdine. Tu as un tas d'argent, n'est-ce pas ?

— Grand'mère me donne cent francs par mois d'argent de poche, depuis le jour de mes quinze ans. C'est papa qui l'a voulu, dans son testament, pour que j'apprenne à dépenser. Mais je n'apprends pas du tout, fit la pauvre Million rougissant comme une coupable. Grand'maman paye mes robes ; je n'ai que la dépense du papier à lettres et des timbres pour ma correspondance. Ici, je ne connais pas de pauvres. Ah ! si j'en connaissais ! Les premières fois que j'allais en ville, j'avais des francs plein ma bourse et je les donnais à tous les enfants mal habillés que nous rencontrions, mais M<sup>lle</sup> Octavie m'a assuré que c'était là une manière peu judicieuse de faire l'aumône... Si je n'avais su que tu détestes ce chapitre, je t'aurais dit mes embarras, Ferdine.

— Oh ! je ne le déteste pas tant que cela, répondit Ferdine avec sa candeur accoutumée. Ce sera très amusant, au contraire. Nous allons nous procurer toutes les listes, toutes, tu entends !

— La tienne aussi, n'est-ce pas ? fit Louise d'un air de timide supplication.

— Je n'en aurai pas ; il est inutile d'y revenir, répondit notre Ferdine, à laquelle cette détermination héroïque coûtait bien un peu, mais qui était résolue à s'y tenir.



Il fallait que le pensionnat sût bien que Ferdine Arvoine était pure de toute pensée sordide. Et Ferdine, égoïste encore sans s'en douter, ne se disait point qu'au lieu de cette ostentation de désintéressement, un petit sacrifice de son haut orgueil eut causé beaucoup de joie à la pauvre Million.

— Quand nous aurons toutes les listes, poursuivit-elle, nous verrons, d'après tes ressources, si tu peux donner à chaque jeune fille ce qu'elle désire le plus. Et alors, le matin de Noël, cette pluie de cadeaux ! Anonymes, veux-tu ? mais elles devineront bien vite que c'est toi ; il n'y a que toi qui puisses jouer ce rôle de corne d'abondance. Tu ne dis rien, tu n'aimes pas mon plan ?

— Je l'aime beaucoup, fit Louise sans grand enthousiasme. Ce qui me le gêne... Non, ne te fâche pas, Ferdine... et surtout ne crois pas que j'aie envie de pleurer !

Elle détourna la tête un instant, passa rapidement la main sur ses yeux.

— Comment ferons-nous pour avoir les listes ? demanda-t-elle afin de marquer du moins quelque intérêt.

— Nous mettrons May Beaudroit dans la confiance ; elle est fine comme l'ambre ; elle voit tout, entend tout, et se glisse dans toutes les chambres. Et puis, elle sera très fière d'avoir part au secret de deux grandes.

— Très bien, dit Louise sans autre commentaire.

— Mais cela t'amusera-t-il ? demanda Ferdine prise de quelque componction. C'est ton argent, tu sais, et le plaisir de donner sera tout pour toi. Ysaline Maunier, par exemple ! Voistu Ysaline devant un de ces beaux livres illustrés qui coûtent si cher et qui sont remplis d'affreuses bêtes assyriennes à barbe frisée ? Elle n'a personne d'assez riche pour lui en faire présent, ça, je le sais...

— Mais Léa Gaillère ?

— Elle aura le plus beau cadeau de tous ! s'écria Ferdine pensant toujours à sa réputation. Si tu la négligeais, on ne manquerait pas de dire que je t'ai influencée.

Louise Miserlet soupira ; il n'y avait pour elle ni joie ni soleil dans tous ces projets, mais elle s'y prêta cependant et continua à admirer Ferdine sans la moindre arrière-pensée.

Le lendemain, pendant la récréation, May Beaudroit fut mise au courant du complot, dûment assermentée quant à la discrétion, et munie d'instructions détaillées. Aussitôt qu'elle serait en possession d'une liste, elle devait la remettre à Ferdine qui en prendrait copie.

— Toutes, absolument toutes ? demanda May qui se dressa sur la pointe de ses petits pieds pour souffler dans l'oreille de Ferdine :

— Et la mienne ?

— La tienne également, si nous sommes contentes de toi, répondit Ferdine à demi-voix et en riant.

Depuis l'épisode de la mouche en corail, May était entièrement dévouée à Louise Miserlet. C'est dire qu'elle s'acquitta avec zèle de la tâche qu'on lui confiait. À chaque récréation, on la voyait accourir avec ses documents ; et c'étaient des histoires émouvantes et des épisodes palpitants, auxquels Louise elle-même finit par s'intéresser. Grandes délibérations, grands rires, car certaines listes étaient tout à fait drôles. Quelques jeunes sceptiques ne demandaient que des choses impossibles ; Laure Grisel, par exemple, réclamait une éclipse de lune « visible à Bonne-Grâce », un dictionnaire mandchou et des patins d'argent ; pour finir, le vrai souhait « un boa neuf, vu que le mien ressemble à une vieille queue de rat, mais personne ne me donnera ça », ajoutait-elle mélancoliquement, au bas de la

feuille de papier à billet que May avait découverte, épinglée sur la pelote de Laure.

— Elle aura son boa ! s'écria Ferdine les yeux étincelants. Louise, n'aura-t-elle pas son boa ?

— Je ne demande pas mieux ; est-ce extrêmement cher ? fit Louise qui se tourna vers May Beaudroit, fort renseignée sur tous les sujets de toilette.

— Oh ! il y a des boas de tous prix ; en vrai chinchilla, c'est cher, naturellement.

— Quel plaisir de courir les magasins et de se faire dire les prix ! Nous serons obligées de confier nos projets à M<sup>lle</sup> Octavie, mais ce sera une joie de plus, dit Ferdine l'impulsive. Elle nous accompagnera peut-être, ou nous conseillera. C'est comme un conte de fée, Louise, et la fée, c'est toi ! As-tu de la chance !

Mais Louise soupirait, et Ferdine, qui devinait bien la cause de ce soupir, s'impacienta.

— Écoute, fit-elle : ou tu seras gaie, ou j'abandonne tout.

— Mais je suis gaie, très gaie... en dedans, répondit Louise.

— Alors, tâche que ça sorte. Être une vraie rivière d'or et de bienfaits, et pas plus gaie que ça !

May Beaudroit, très rapide et très fine, ne se laissa prendre qu'une fois en flagrant délit de vol de listes ; ce fut par Léa Gailière. Entre deux leçons, Léa monta dans sa chambrette pour se frotter à la pierre-ponce un doigt taché d'encre. En entrant, elle aperçut, debout devant sa commode. May qui tressaillit, eut un mouvement de souris en fuite, et puis se ravisa.

— Mille pralines ! exclama Léa ; — c'était un petit juron sucré que ces demoiselles les Élégentes avaient mis en vogue à Bonne-Grâce. — Que faites-vous dans ma chambre, May Beaudroit, et les doigts sous le couvercle de ma boîte à gants, encore !

— Oh ! je ne suis pas une voleuse, dit May qui ne perdait point aisément contenance. D'ailleurs, quant aux gants, je n'ai pas la même pointure que vous et j'espère bien ne jamais l'avoir.

C'était un coup droit, car Léa Gaillère, qui avait la main blanche et soignée, l'avait aussi un peu longue et gantait déjà six et demi, ce qui promettait six trois quarts pour la suite. May Beaudroit savait tout et plantait des petites piqûres d'épingles à l'endroit sensible. Cependant, comme la liste était en sa possession, roulée dans ses doigts, May s'esquiva vers la porte.

— Non, non ! s'écria Léa se précipitant sur elle, vous ne vous en tirerez pas ainsi. Je veux savoir ce que vous faisiez dans ma chambre, et ce que vous m'emportez.

Peut-être Léa cachait-elle dans un coin de sa commode certains objets de contrebande, friandises ou lettres intimes, qu'elle ne se souciait point de voir découverts. Elle saisit May par les deux poignets et secoua rudement la fillette qui se débattait.

— Vous froissez mes manches ! laissez-moi ! protestait May. Vilaine fille que vous êtes ! Ah ! je le dirai à Louise Miserlet... et c'est vous, oui, c'est vous qui y perdrez !

Un certain ton de mystère à la fois et de conviction solennelle frappa Léa Gaillère qui lâcha sa captive, tout en ayant soin d'appuyer son dos contre la porte.

— Qu'est-ce que j'y perdrai ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, répondit May, boudeuse et lâchée.

— Pourquoi parlez-vous de Louise Miserlet ?

— Comme ça.

— Et qu'avez-vous dans votre main ? fit Léa d'un air soupçonneux, remarquant que les doigts de May restaient fermés obstinément.

Elle essaya de les ouvrir de force ; May, tout à fait en colère, leva son petit poing, donna un grand coup à Léa, et puis jeta la liste sur le plancher.

— Voilà votre liste, et tant pis pour vous !...

— Ma liste ! répéta Léa Gaillère fort surprise. C'était donc cela que vous cherchiez ?

— Oui, c'était cela, mais vous pouvez la garder maintenant.

— Vous n'aviez pas... l'intention... ?

— De vous faire un cadeau de Noël ? oh ! non, dit May avec un petit rire de dérision.

— Mais alors, pourquoi donc ?...

De nouveau ce nom de Louise Miserlet lui traversa l'esprit.

— Million ? fit-elle avec un accent interrogateur.

Et May inclina la tête pour dire oui sans le dire, et pensa : « Elle va me parler sur un autre ton, à présent. »

— Million, vraiment ?... elle vous a envoyée chercher ma liste. C'est bien aimable à elle... Je suis étonnée seulement que Ferdine Arvoine ne s'y oppose pas.

— C'est de Ferdine, au contraire, que vient toute l'idée. Elle vaut mieux que vous, Ferdine Arvoine, dit May dédaigneusement. Je l'ai entendue dire à Million qu'elle voulait que vous eussiez le plus beau cadeau de tous. Je crois bien que sans ça Louise vous aurait mise de côté. Elle ne vous aime que tout juste ce qu'il faut...

Et May regardait d'un air de rancune ses poignets où les doigts de Léa avaient laissé des traces rouges.

— Je regrette de vous avoir un peu brusquée, dit Léa. Voulez-vous de l'eau de Cologne pour vous rafraîchir la peau ?

— Merci, je m'en vais.

Léa, ramassant sa liste, la lui présenta ; May secoua la tête, les deux mains derrière son dos. Léa insista du geste, puis courut à un tiroir, y prit une boîte de bonbons qu'elle ouvrit pour la tendre à May. May hésita une seconde, haussa les épaules et finalement se trouva avoir la liste dans sa main gauche, dans la droite une pleine poignée de fondants au chocolat.

Et comme Léa, restée seule, se hâtait de chercher sur le lavabo son morceau de pierre-ponce, elle songeait : « Cette Ferdine, étonnante !... Il serait très commode d'être en bons termes avec elle, à cause de Million. Et puis, voilà le second service qu'elle me rend... Eh bien ! là, sur ma parole, je le lui revaudrai à la première occasion. Je n'ai pas été trop modeste en faisant ma liste ; j'en suis bien aise à présent, et surtout d'y avoir mis une guitare. Oh ! si Million me donnait une guitare ! »

## **XV. – Révélations.**

— Non, non, pas de musique ! répondait M<sup>me</sup> Jolidon aux discours pressants de son neveu, qui essayait de lui faire comprendre que sans musique, il est impossible d'être tout à fait heureux. Si tu m'amènes ici de la musique, je me sauve, mon beau neveu ! D'abord, c'est écrit sur les cartes d'invitation : « Pas de musique ». Est-ce que la peinture ne saurait vous suffire, avec la conversation, et les petites pensionnaires, et les petits gâteaux, les glaces, le thé, les jeux innocents ?

— Nous pourrions donc faire des rondes ? demanda Jean Jolidon illuminé.

— Toutes les rondes du monde.

— Mais il faudra les chanter.

— Parfaitement. Je n'appelle pas ça de la musique.

— C'est que, mon ultime tante, je ne vous cacherai pas que le plaisir languit un peu. Chacun a défilé devant le portrait de May, chacun l'a trouvé admirable. J'ai dit des vers, debout devant la cheminée... Un murmure charmant a caressé mon cœur de poète. On m'a demandé de les copier, ces vers, dans dix-sept albums. Voilà de la besogne pour mes vacances. Après quoi, m'immolant au bien général, j'ai essayé de faire tenir un verre sur une aiguille à tricoter ; ça me réussissait dans le temps. J'ai cassé le verre, tout le monde a ri, et ça leur a donné une minute de bonheur. Mais le bonheur est éphémère. Voilà les petites pensionnaires qui commencent à bâiller gentiment derrière leur mouchoir, et à se dire : « Ce n'est donc que ça, une matinée ? » Votre matinée, ma tante, s'appellera les Illusions perdues.

— Ah ! faites ce que vous voudrez ! dit M<sup>me</sup> Jolidon en riant.

— Des rondes ! voilà le mot de la situation, s'écria Jean bondissant hors du petit boudoir japonais où sa tante se tenait avec les personnes raisonnables. Toutes les rondes : « Les lauriers sont coupés » et le « Pont d'Avignon », et « la Bergère en colère ! » Et nous en inventerons de nouvelles... Siméon Taubert tout seul dans ce coin !... déjà le barde des Illusions perdues ! allons, mon fils, allons, nous sommes meneurs de rondes.

Pauvre Siméon ! triste meneur de rondes ! Devinant bien que son air accablé étonnait Ferdine, l'inquiétait, il avait cherché à l'écart cette petite pièce mal éclairée, une sorte de couloir entre l'atelier et le grand salon, et, dans l'angle le plus sombre, il réfléchissait. Il se sentait malade ; la tête lui tournait par moments, ses jambes étaient molles, sa voix mal assurée ; parfois un sommeil accablant tombait sur lui, et cependant, la nuit, il passait des heures entières sans dormir, regardant, de ses yeux larges ouverts, des chiffres danser sur le noir. C'était la fièvre de l'inquiétude, mais c'était aussi la fièvre de la faim, car sa ration de légumes, supprimée encore deux fois par semaine, son morceau de pain du matin et du soir, auraient à peine suffi au corps inactif d'un vieillard ; combien moins à ses jeunes membres remuants, à son cerveau qui s'obstinait dans l'étude pour regagner le temps perdu, aux longues marches qu'il fallait faire de la rue Neuve à la salle des cours.

Et comme la bise froide aiguise l'appétit !... et qu'il serait délicieux de patiner une heure, le soir, sur le petit étang presque désert de la promenade ! Siméon pensait à ses retours de patinage, à la maison, quand il rentrait affamé et qu'il criait dès le seuil à sa tante Cornélie : « J'ai un vide, tante, un vide jusqu'aux talons !... » Un pot de soupe se tenait chaud dans le four, le pain rond était couché au fond de la corbeille, et, sur une assiette, il y avait une large tranche de galette aux œufs bien épaisse... Siméon voyait ces choses, et les larmes lui en venaient aux yeux ;



il en avait honte, il morigénait sa « bête » affamée ; en passant près du buffet richement garni qui occupait le fond de l'atelier, il avait détourné la tête, craignant de se donner en spectacle et de dévorer, s'il s'y mettait, toutes les tranches de galantine et tous les petits fours.

Tomber malade... oui, ce serait une solution. Quand on est malade, on ne mange pas. Mais tante Cornélie accourrait pour soigner son neveu, pour l'emmener, et alors elle apprendrait tout de M<sup>me</sup> Martin et de M<sup>me</sup> Boudinet ; tout ! ses dettes – trois mois de loyer, maintenant – et le blanchissage, et toute une colonne de rations de légumes et de soupe, sans compter la première quinzaine du trimestre, où il avait mangé à sa faim, à crédit. Non, il ne fallait pas tomber malade ; il fallait vivre de courage et d'énergie, se priver, attendre la bienheureuse arrivée des finances communales... Et alors, remettre à M<sup>me</sup> Martin les soixante francs qu'elle réclamait avec acrimonie, à M<sup>me</sup> Boudinet tout son dû également ; en un mot, sauver l'honneur à tout prix.

Était-il temps encore de le sauver ? Ces deux estimables bourgeoises, fortes de leur droit, n'avaient-elles point déjà parlé ? La veille, Siméon rapportant un livre au docteur Gaillère avait trouvé un accueil froid, brusque, et quelques mots sévères à l'adresse des jeunes gens qui se dissipent. Étonné, il avait fait sa visite aussi brève que possible ; on ne l'avait point retenu. Et voici qu'en rentrant chez lui, au détour d'une rue, il avait aperçu sur l'autre trottoir les deux demoiselles Gaillère chargées de paquets. Vivement, il les avait rejointes et saluées ; mais Jeanne ne tira point de son manchon sa main bien gantée pour la lui tendre, et Clara refusa sèchement l'offre qu'il lui fit de porter ses paquets jusqu'à leur porte. Rougissant et blessé, car il était fier, il les quitta aussitôt ; elles inclinèrent à peine la tête en signe d'adieu... N'était-ce là qu'un caprice ? « Elles savent combien je suis pauvre ! » se dit-il avec amertume. Aussitôt sa pensée chercha Ferdine. Oh ! quel soulagement s'il pouvait tout confier à sa petite amie !

Meneur de rondes ! tel était le rôle que l'ironie du sort lui assignait, à lui dont le cœur était triste, la tête lasse, et les jambes si fléchissantes qu'elles refusaient presque de le porter. Il se laissa néanmoins emmener par Jean Jolidon ; l'énergie lui manquait pour résister.

Dans l'atelier et dans le grand salon, on allait et venait fort sagement, par petits groupes. Sous un éclairage de lampes électriques savamment dissimulées, drapées de lourdes peluches qui faisaient tomber en nappe les rayons blancs, le portrait de May souriait dans un beau cadre et tout autour, sur des chevalets, ou bien aux murs, se groupaient des études de figures ou de paysages que M<sup>me</sup> Jolidon avait rapportées de Feuille de Trèfle, du Midi, de ses divers voyages de l'année. On avait tout vu, tout admiré consciencieusement, et les connaisseurs, ceux qui tout au moins osaient prononcer des mots techniques, avaient parlé d'empâtements et de valeurs. Ensuite il y avait le buffet, très intéressant aussi ; mais les bonnes manières ne permettaient pas qu'on y fût constamment. Et après, quoi ? Oh ! non, pas de prestidigitateurs d'occasion ; ils sont trop maladroits, ils vous empruntent votre mouchoir ou votre bracelet et vous les rendent abîmés. Jean Jolidon avait déjà cassé un verre...

Ferdine, elle, ne s'ennuyait jamais quand de son coin elle pouvait observer des figures inconnues et les placer dans des histoires. Ces histoires, elle les contait à Louise qui la suivait comme son ombre, lui répondait comme un écho et l'admirait de toute son âme. Et c'était un plaisir fort tranquille qu'elles goûtaient ensemble, riant et causant sans que personne fît attention à elles. Elles se demandaient de temps à autre où donc Siméon avait disparu ; mais en l'absence des demoiselles Gaillère, Ferdine n'avait pas les inquiétudes jalouses qu'elle eût repoussées d'ailleurs, car elle était bien changée depuis quelque temps. Tout à coup, Léa Gaillère les découvrit sur leur divan mauresque, dans un enfoncement, et accourut auprès d'elles.

— Je me demandais où vous pouviez bien être, vous deux tourterelles toujours nichées ensemble. Pas de cavalier ? Êtes-vous déjà allées au buffet ?

— Siméon nous a apporté des glaces tout à l'heure.

— Et il vous délaisse maintenant ?

— Il est sans doute fatigué, dit Ferdine. Je lui trouve mauvais visage.

— C'est vrai, répondit Léa si promptement et d'un air si grave que Ferdine s'étonna.

Au même instant, Siméon se trouva devant elles, avec Jean Jolidon.

— Mesdemoiselles, une farandole ! s'écria Jean. Que la chaîne se forme vite, vite ! et qu'on se réchauffe ! Nous avons l'air d'un équipage gelé au Pôle Nord. Mademoiselle Arvoine et Siméon, premier anneau... Donnez-vous la main, je vous en prie. Nous n'avons pas une minute à perdre, si nous voulons empêcher la congélation totale. Bon ! voici Paul de Luze et sa cousine, second anneau... Ah ! mes pauvres amis, farandolons pour ranimer notre souffle de vie !

Et le jeune fou, avec des gestes comiques, abordant tous les groupes qu'il rencontrait, feignit de découvrir sur leurs visages des signes alarmants de « glacification », disait-il. — Des joues bleues, des nez verts, — comme ceux que peint ma chère tante, — osait-il ajouter à mi-voix. C'est des nez masculins que je parle, assurément ; de tristes nez de naufragés, des barbes où pendent les glaçons...

On riait, on retrouvait quelque espoir de s'amuser ; la chaîne de la farandole s'allongeait, on fredonnait et bientôt on allait chanter à pleine voix l'air naïf qui fait si bien glisser et se balancer en cadence :

Gai ! gai ! Faut passer l'eau...

Pauvre Siméon conduisant la farandole ! Heureusement que Jean Jolidon, après avoir houspillé et réveillé tout son monde, vint bientôt le relayer.

En mettant sa main dans celle de Siméon, très pressée de savoir ce que c'est qu'une farandole, Ferdine s'était écriée gaie-ment :

— Viens-tu, Louise ?

Et puis, elle avait couru derrière Jean qui venait de saisir un des appui-main de sa tante et jouait de ce bâton comme d'une flûte magique.

— Attendez un instant ; j'ai quelque chose à vous dire, et c'est très sérieux... et il ne faut pas que Ferdine l'entende, dit Léa posant sa main sur le bras de Louise.

Celle-ci resta incertaine, les yeux baissés sur la ceinture à longs flots de ruban d'un bleu doux où jouaient ses doigts.

— Pourquoi Ferdine ne doit-elle pas l'entendre ? demandait-elle avec défiance.

— Parce qu'il s'agit de Siméon Taubert. Vous allez voir. Je n'ai que de bonnes intentions, je vous assure, fit Léa avec quelque impatience. Vous êtes là comme l'alouette tremblante, et moi le vautour... J'aime bien Ferdine, à présent ; je ne vous dis pas que je l'adore ; je reste dans la vérité stricte. Elle m'a rendu deux services, je lui en rendrai au moins un. Et je vais vous confier cela très vite, car j'ai peur que la farandole ne finisse sans moi. Siméon a mauvais visage parce qu'il a d'affreux soucis... Et peut-être qu'il ne mange pas à sa faim... Cela, je ne pourrais l'affirmer ; mais il a des dettes, sa logeuse est venue s'en plaindre à papa, qui l'a dit à maman. Il a eu joliment tort ; moi, je ne dis jamais rien à maman. Bref, Jeanne le sait, et Clara

aussi, et ça leur a jeté un verre d'eau froide. Elles croyaient Si-méon plutôt riche que pauvre. Sa chambre n'est pas payée, ni ses repas depuis un temps infini, ni son blanchissage... Vous voyez que je sais des détails !... Il a fait un tas de bêtises, paraît-il. Papa est très fâché que maman lui ait permis d'être si intime avec mes sœurs ; il dit que le jeune Taubert est très bien dans son genre, mais pas de notre monde du tout, et que nous l'avons incité à faire des dépenses... Oh ! cette farandole ! les entendez-vous ?... J'ai d'abord délibéré en moi-même : « Dirai-je cette fâcheuse histoire à Ferdine ? » Non, car elle n'y pourrait rien... Vous, Louise, vous y pouvez quelque chose...

Sur ce mot articulé très nettement et avec une intention marquée, Léa Gaillère s'éloigna de son pas gracieux et glissant, avec une ondulation un peu voulue de sa taille mince comme un roseau.

## **XVI. – *Tout s'arrange comme dans les livres.***

Deux choses étranges se passèrent la semaine d'après. On travaillait ferme à Bonne-Grâce, pour terminer les menus présents qu'on destinait à ses amies et pour se préparer à l'examen trimestriel qui clôturait l'année. On « repassait » ses listes chronologiques, on feuilletait les atlas avec hâte, on mettait en ordre ses cahiers ; le soir, toutes les aiguilles volaient dans l'étamine ou le velours. Il y avait aussi les achats à faire, dont toutes ces jeunes têtes étaient fort préoccupées. Quand on n'a qu'un après-midi par semaine et que les magasins sont remplis à n'y pouvoir pénétrer !... que les commis sont pressés, peu obligeants, grincheux... Ah ! il faut savoir exactement ce qu'on veut ; donc le discuter à l'avance.

— Cette fois notre liste est complète, dit Ferdine à demi-voix, penchée sur les pantoufles qu'elle brodait pour son père.

Et Louise, au lieu de répondre, se mit à compter les points d'une arabesque ; elle faisait à sa grand'maman un ridicule de satin noir tout fleuroné de mauve et de gris perle, une très jolie chose dont M<sup>lle</sup> Octavie avait choisi les teintes. Les deux amies, assises côte à côte près de la grande table du parloir qu'entourait une guirlande de pensionnaires affairées à leur besogne, pouvaient se parler si bas que les voisines n'entendaient rien « qu'un murmure de tourterelles », comme elles disaient en riant.

— Louise, notre liste est complète, répéta Ferdine. Il faut maintenant parler à M<sup>lle</sup> Octavie... J'ai fait un calcul approximatif. Cent cinquante francs au moins ! c'est admirable... Et tu ne seras pas à sec, puisque tu n'as rien dépensé depuis trois mois. Un boa pour Laure... un beau. Vingt-cinq francs. Une guitare

pour Léa. Avec des incrustations de nacre et de citronnier, cela monte très haut. Il faudra voir. Le pupitre à clef sera beaucoup plus utile à Eugénie qu'un éventail. Six paires de gants à Lucile. Le gros volume des *Antiquités égyptiennes* pour Ysaline Mau-nier, vingt francs... Oh ! qu'il me tarde de les voir descendre au déjeuner, le matin de Noël ! Cette stupéfaction... ces exclama-tions !... J'ai une peur affreuse de te trahir !

— Ferdine ! dit Louise très doucement, levant la tête. — Elle était pâle, ses lèvres tremblaient un peu. — Il faut renoncer à ce projet, fit-elle d'une voix indistincte.

— Renoncer ! s'écria Ferdine qui faillit être entendue de toute la table.

— Oui, j'ai changé d'idée. Je ne peux plus.

— Il est arrivé un malheur ? ta grand'maman est ruinée ?...

— Non, ce n'est pas cela. Ne me questionne plus, Ferdine. Je ne peux rien te dire.

— Oh ! dans ce cas !... dit Ferdine vexée et désappointée au delà de toute expression. J'ai bien vu que dès le commence-ment, ce projet ne te plaisait qu'à demi. Tu aurais dû m'arrêter plus vite. May Beaudroit a pris infiniment de peine inutile pour nous procurer ces listes. Tu es libre, naturellement, de faire de ton argent ce qu'il te plaît.

— Je t'en prie, fit Louise blanche comme un linge, mais les yeux remplis d'un éclat singulier, ne me juge pas trop sévère-ment, Ferdine.

— Je ne te juge pas du tout ; je demande à comprendre. C'est May qui va être déçue ! Les autres, non ; elles ne savaient rien. Du moins tu peux voir que mes regrets sont désintéressés ; je suis joliment contente d'avoir pris comme devise de notre amitié : *Rien pour moi*.

— La mienne est *Tout pour toi...* dit Louise d'un ton rêveur, comme si elle se parlait à elle-même.

Ferdine trouva bien absurde qu'elle citât cette devise dans un moment où elle venait au contraire de lui causer un tel chagrin et une telle déception. « Il faut bien que j'en prenne mon parti, songeait-elle tristement, et sans bouder encore ! car enfin Louise est libre. Elle aura trouvé la dépense trop considérable. Peut-être qu'elle est avare, après tout. On assure que les gens riches sont plus attachés à l'argent que les pauvres. Serais-je avare, si j'étais millionnaire ? Non. J'aimerais à faire des choses grandioses. Au lieu de cela, Louise achètera quelques petits nécessaires, quelques flacons d'eau de Cologne, quelques babioles du bazar à vingt sous, et le matin de Noël elle répandra ses largesses... Ça me la gâte. Je la trouve médiocre. J'attendais mieux d'elle. »

Sans bouder précisément, Ferdine, qui ne savait point cacher ses impressions, se montra froide à l'égard de Louise. Le grand sujet de ces listes d'étrennes les avait si longtemps occupées qu'elles semblaient n'avoir plus rien à se dire ; la récréation du lendemain fut triste. Ferdine fit semblant d'être très absorbée par ses dates d'histoire, et Louise erra comme une âme en peine dans la salle d'étude, si bien que les autres pensionnaires se poussaient du coude et chuchotaient : « Il y a brouille... »

Léa Gaillère chercha à consoler cette solitude, mais sans succès. Un hochement de tête un peu triste accompagné d'un énigmatique sourire fut la seule réponse de Louise à ces avances. On vit qu'elle préférait être seule, on la laissa. Vers la fin de la récréation, elle monta dans sa chambre, ouvrit la fameuse cassette et resta debout à considérer cette froide richesse d'or et de pierreries.

« Ça ne me sert à rien, murmura-t-elle. Si je pouvais les mettre en gage, oui, tout serait alors aplani. Mais où les mettre en gage ?... Comment sortir seule ? Si j'entre chez un bijoutier, on me questionnera, je devrai donner mon adresse ; on fera



prendre des renseignements... Tout se dévoilera, et Siméon sera couvert de honte. Et puis, à mon âge, je n'ai pas le droit de disposer d'une chose de valeur. C'est Ferdine qui me l'a dit à propos de la bague d'opale. Ferdine connaît les règles du monde mieux que moi... Que de mal n'ai-je pas eu déjà pour apprendre comment s'expédie un mandat, et pour détourner l'attention de la sous-maîtresse tandis que je l'écrivais... J'ai bien cru que je tomberais d'émotion devant ce guichet quand l'employé relut l'adresse et le chiffre à demi-voix. Et j'ai dû presque mentir... Non, je n'ai pas menti ; cela je ne le ferais pas, même pour Ferdine. Et si je n'avais pas eu cette idée sublime d'envoyer dix francs à Françoise pour les étrennes de sa petite nièce, tout prétexte m'aurait manqué. Je n'aurais pu demander à la sous-maîtresse de m'accompagner au bureau de poste, et là, pendant qu'elle regardait les affiches de l'exposition, prendre mes deux mandats... Je me sentais un courage désespéré, et cependant je tremblais des pieds à la tête... Ferdine va me croire avare ou capricieuse... cela me fait mal, ici en dedans, comme si l'on me déchirait quelque chose... Et je suis heureuse pourtant, oh ! bien heureuse ! J'ai envie de pleurer et de sauter de joie. Ferdine, Ferdine, toi qui ne voulais rien accepter de moi, que dirais-tu si tu savais !... »

Je ne prétends pas que Louise ait prononcé à haute voix tout ce long monologue, mais ces pensées, ces impressions, ces souvenirs de la veille passaient tour à tour dans son esprit et se traduisaient par des soupirs, des exclamations et de petites phrases interrompues. Enfin elle referma la cassette et descendit pour la leçon de grammaire.

La seconde chose étrange arriva le lendemain soir, pendant qu'on travaillait à l'aiguille autour de la longue table. Une femme de chambre ouvrit la porte et dit : « On appelle M<sup>lle</sup> Arvoine au petit parloir. »

— Ce sera Siméon, dit Ferdine, jetant sa tapisserie et ses laines en tas dans la corbeille, car Ferdine était plus impulsive que soigneuse.

C'était Siméon en effet, assis sur le petit divan rouge, les bras pendants et l'air bouleversé, autant qu'on pouvait voir, car il penchait la tête.

— Tu es malade ! exclama Ferdine toute saisie. Oh ! Siméon, voilà des semaines que je te voyais prendre mauvaise mine... Qu'as-tu, mon cher Siméon ? Oh ! dis-le moi, je t'en prie !

Elle lui prit les mains et s'inclina vers lui, cherchant à distinguer l'expression de son visage.

— Je ne suis pas malade, dit-il avec effort, ou si je le suis, cela ne vient point en première ligne. J'ai une confession à te faire, ma pauvre Ferdine. J'espérais toujours... que tu ne saurais rien... Mais il survient une circonstance si extraordinaire... Et puis, il est trop juste que je m'humilie.

— Oh ! non, s'écria-t-elle pleine de détresse, ne t'humilie pas... Ça te fera trop mal, et à moi aussi. Je sais, je sais déjà tout.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-il étonné.

Le cœur leur battait bien fort à tous deux.

— Les demoiselles Gaillère t'ont ébloui d'abord par leur genre et leurs flatteries, mais peut-être bien que par derrière elles se moquaient un peu de toi, et tu l'auras découvert, dit Ferdine pour épargner à son ami la mortification de l'avouer lui-même.

— Oh ! s'il n'y avait que cela ! s'écria Siméon.

Et alors, le grand moment de tout dire étant venu, il sentit son courage défaillir ; il se pencha vers le coussin du divan rouge, et y enfouit son visage. Et comme Ferdine, au même ins-

tant, eut un mouvement vif, il crut qu'elle allait s'enfuir ; il étendit sa main pour la retenir, mais sans lever la tête.

— Tu sauras tout, Ferdine... Oui, je me suis laissé sottement éblouir. Oh ! quelle leçon, quelle expérience ! Par sot amour-propre, j'ai perdu mon temps, et t'ai négligée, ma petite Ferdine, ma vraie, ma fidèle !... Et j'ai dépensé le pauvre argent de ma tante, l'argent qu'elle a tant de mal à gagner... et aussi celui que me donne ma commune pour étudier, non pour faire le jeune Anglais dans les promenades. Et j'ai fait des dettes... Oh ! Ferdine, je n'oserai plus regarder personne en face. Ma bourgeoise l'aura répandu. Chacun le sait. Le docteur Gaillère le sait. Ton père le saura. D'ailleurs je le lui écrirai moi-même ainsi qu'à ma tante. Il faut absolument que je me décharge la conscience... Ce soir, quand le secours miraculeux est arrivé, j'ai pris des résolutions.

— Quel secours ? s'écria Ferdine.

— Eh ! bien, dit Siméon se relevant d'un mouvement brusque, résolu à subir tout ce qu'il fallait subir, même les regards douloureusement étonnés de sa petite amie, tu sauras que je devais beaucoup d'argent pour ma chambre et ma nourriture, et que j'étais résolu, en me privant, à tout payer par petites sommes. Mais les mois sont longs, et si peu qu'on mange, il faut cependant manger un peu...

— Oh ! Siméon ! dit Ferdine avec un gémissement.

Elle se cacha le visage dans ses deux mains, et ce fut elle, maintenant, qu'on entendit sangloter. Tout à coup elle bondit vers la porte.

— Où vas-tu donc ? demanda-t-il alarmé.

— Chercher M<sup>lle</sup> Octavie et la prier de t'envoyer ici du thé, du pain, de la viande.

— Ah ! dit-il, si tu savais quel souper je me suis accordé !... J'en suis honteux, mais c'est la première chose à laquelle j'ai pensé quand ce miracle est... est entré dans ma chambre. Avant M<sup>me</sup> Martin, avant M<sup>me</sup> Boudinet ! avant de venir ici confesser mes fautes... Je me suis souvenu d'avoir mangé du jambon aux œufs dans une petite charcuterie du coin de notre rue, et j'y suis allé tout droit... Quelle famine ! je me souviendrai toute ma vie de ce jeûne de deux mois...

Ferdine, cherchant à refouler des larmes de compassion et d'énervement, ne disait plus rien. Elle attendait les développements de cette histoire extraordinaire.

— Mais qui donc a su ma situation ? reprit-il. Qui donc a voulu, avec tant de générosité, de délicatesse, me tendre la main ? Le facteur entre chez moi vers cinq heures – je venais de rentrer du cours – et il me présente un mandat à signer. Il empile trois cents francs sur ma table. Je le regarde, j'étais comme idiotisé de surprise. Je refuse de signer, je dis qu'il y a erreur... Il relit mon nom, mon adresse, parfaitement exacts. Alors, sur le petit coupon qu'on détache du mandat, je déchiffre le nom de l'expéditeur... « D. Zamis ». Drôle de nom ; quand on lit à haute voix, cela fait : Des amis. Et puis, au revers, là où l'on peut écrire une petite communication, il y avait ces mots : « Acceptez et devenez plus sage ». Voilà qui s'appliquait bien à mon cas, n'est-ce pas ? J'ai signé comme dans un rêve. Je me trouvais seul sans avoir vu sortir le facteur. Et tout de suite, au lieu de me sentir heureux, reconnaissant, humilié, j'ai senti que j'avais grand'faim. C'est odieux, Ferdine ! Je m'élançai vers ce jambon et ces œufs, et ce pain, d'immenses tranches de pain, trois ou quatre, je ne sais plus. Ils me regardaient tous, ces gens de la charcuterie.

Ferdine, maintenant, riait à travers ses larmes.

— Oui, poursuivit Siméon, mais l'atroce faim une fois calmée, vint la réflexion. Quel est l'auteur du miracle ? Ferdine, il faut absolument que je le découvre. C'est une question de probi-

té. Je n'ai pas besoin de trois cents francs, je serais un malhonnête homme si je les gardais. Je dois en rendre immédiatement la moitié. Avec cent cinquante francs je payerai tout ce que je dois et j'aurai de quoi attendre, bien à l'aise, l'envoi de notre secrétaire communal. Et je les rendrai, ces cent cinquante francs, aussitôt que cela me sera possible. Je serai économe, je trouverai des leçons. Mais comment découvrir ce bienfaiteur anonyme ?...

— Pseudonyme, corrigea Ferdine qui venait justement d'étudier dans sa grammaire la signification de tous les grands mots en « onyme ».

— Aide-moi, je t'en prie, aide-moi à le découvrir, s'écria Siméon.

Et son regard devenait scrutateur, fouillait l'expression de Ferdine comme pour percer à jour un secret.

— As-tu le mandat ? on pourrait peut-être, par l'écriture... dit-elle.

— L'écriture est évidemment contrefaite.

— Qui donc connaissait tes embarras ? le docteur Gaillère, crois-tu ? ses filles ?

— Oui, car sans aucun motif apparent, leur manière d'être à mon égard a changé du tout au tout.

— Même pour sauver un ami, elles n'auraient pas trois cents francs, comme cela, tout préparés... Et au moment des étrennes encore, quand on a déjà beaucoup dépensé... Elles ne sont pas millionnaires... J'y suis ! cria-t-elle, une flèche de lumière lui traversant le cerveau... Attends, Siméon, attends-moi une minute, je t'en supplie.

Elle sortit du parloir comme un ouragan et se précipita vers la salle des élèves dont elle enfonça presque la porte...

— Louise ! appela-t-elle d'une voix étranglée, debout sur le seuil.

Louise se dressa effrayée, jeta son ouvrage et accourut près de Ferdine.

— Viens ! dit celle-ci en l'entraînant.

Elle la poussa dans le petit parloir, jusque devant Siméon qui très surpris se leva. Ferdine mit ses deux mains sur les épaules de Louise, la regarda en plein dans les yeux et prononça ce seul mot :

— Avoue.

Alors Louise, baissant la tête, se mit à pleurer.

— Voilà D. Zamis ! dit Ferdine solennellement.

Puis elle passa son bras autour du cou de Louise, attira sur son épaule la pauvre figure éplorée.

— Oh ! chérie ! chérie ! chérie ! cria-t-elle incapable de dire autre chose.

Louise, éperdue d'émoi, se cramponnait à elle, Ferdine sanglotait à haute voix ; Siméon sentait ses esprits nager dans une absolue confusion.

— Tu ne la remercies pas, ma Louise ? disait Ferdine en phrases incohérentes... Elle a tout donné, tout, pour te sauver... Elle ne disait rien... et moi je l'accusais... d'être avare ! Affreuse créature que je suis ! Oh ! Louise, combien tu es meilleure que moi... Moi, pleine de suffisance, j'osais te juger...

— Je vous en supplie, Louise, dit enfin Siméon...

Il ne put aller plus loin et baissa la tête, accablé d'humiliation.

— Vous désirez comprendre ? c'est bien naturel, dit Louise avec un effort. J'aurais bien préféré que personne n'en sût rien. D'abord, ça aurait épargné du chagrin à Ferdine, et pour vous, c'est pénible... Oh ! jamais vous ne pourrez me pardonner d'avoir écrit sur le mandat...

— Quoi donc ? demanda Ferdine.

— « Devenez plus sage », dit Siméon très rouge.

— Je l'ai écrit afin qu'on crût que le mandat venait d'une grande personne... Les grandes personnes peuvent dire de ces choses. Vous auriez dû croire que cela venait d'un professeur, ou du docteur Gaillère, ou du papa de Ferdine... Pourquoi donc avez-vous cherché ? s'écria-t-elle, recommençant à pleurer.

— Mais, Chérie, — depuis ce jour Ferdine ne donna plus d'autre nom à Louise Miserlet, — mais, Chérie, il le fallait bien, car Siméon ne peut accepter tant d'argent. Il n'en a pas besoin. Avec la moitié, il payera toutes ses dettes.

Louise recula, les deux mains nouées derrière son dos.

— Oh ! non, non ! fit-elle d'un air de détresse. Cet argent n'est plus à moi. Jamais je n'y toucherai.

— Et nos achats d'étrennes ! dit Ferdine par une inspiration subite.

— Très bien ! s'écria Louise qui eut une autre inspiration, je les achèterai, ces étrennes, mais à la condition que tu en accepteras ta part.

— Chérie, dit Ferdine à voix basse, embrassant de nouveau son amie, pardonne-moi d'avoir été si dure et si orgueilleuse...

Alors Siméon dit ce que pouvait dire un garçon humilié, repentant, sincère, dont les épaules venaient d'être déchargées d'un si lourd fardeau. Il exprima tant de loyale reconnaissance, un si profond désir de réparer ses fautes, que Ferdine se sentit

fière de lui plus que jamais. Et Louise raconta la part que Léa Gaillère avait eue dans le sauvetage de Siméon, et Ferdine, confondue d'avoir, par deux ou trois actes de bonne camaraderie, obtenu une telle récompense, en eut le cœur gonflé de gratitude.

— Oh ! que c'est bon d'aimer tout le monde ! murmura-t-elle.

Et comme M<sup>lle</sup> Octavie, étonnée que la visite du jeune Taubert se prolongeât aussi longtemps, entra dans le petit parloir, Ferdine se jeta au-devant d'elle et l'entoura de ses bras.

— Oh ! merci, merci ! fit-elle d'une voix émue. Quels bons conseils vous m'avez donnés !... Je sais maintenant ce que je ferai de ma vie.

La semaine qui suivit, nous ne la raconterons pas en détail. Mon but n'est point de décrire de mirifiques étrennes ; Siméon et Ferdine sont sortis de leur épreuve plus sages, plus aguerris pour la lutte de la vie. Je les vois dans un bon chemin et je suis tranquille à leur égard. Le matin de Noël, Ferdine acceptera de Louise la bague d'opale que la grand'maman de Château-Pointu elle-même, dans une lettre en vers, la pria de porter, pour faire plaisir à sa petite fille. Et Bonne-Grâce sera, du haut en bas de ses trois étages, rempli de cris d'émerveillement, car une corne d'abondance a secoué des trésors dans toutes les chambres. Léa Gaillère pleurera des larmes de joie, de componction aussi, sur une délicieuse guitare en bois de citronnier. May Beudroit, clouée au plancher par la stupéfaction, tiendra dans ses deux mains le collier de sequins miroitants que la reine Cléopâtre portait à son cou dans une charade récente. Est-il bien sage de donner à la petite vaniteuse une occasion nouvelle d'étudier sa parure dans les miroirs ? Louise Miserlet a plus de générosité que d'expérience ; une autre année, elle choisira plus sagement ses cadeaux. Ysaline Maunier ne peut être arrachée à son gros livre ; elle sent naître en elle une vocation d'égyptologue. Laure Grisel descend pour le déjeuner avec le boa neuf à son cou et fait à haute voix le vœu de ne s'en séparer ni jour ni



nuit jusqu'à ce qu'elle ait pu remercier la donatrice inconnue. D'autres apportent leur boîte à gants garnie comme elle ne l'a jamais été... M<sup>lle</sup> Octavie trouvera sur la cheminée du salon fraise un charmant petit plat de vrai vieux Delft.

Après le déjeuner, il y aura un meeting de toutes ces jeunes personnes, et une décision sera prise de faire violence à la modestie de Louise... Une délégation la cherchera partout, finira par la découvrir réfugiée avec Ferdine chez la femme de chambre qui est du pays de Château-Pointu. On les emmènera toutes deux, et l'après-midi un grand five o'clock avec des gaufres exquises réunira le joyeux escadron. On se racontera des histoires, on portera des toasts avec la tasse de thé, et chacune déclarera que jamais plus joyeux Noël n'a été célébré à Bonne-Grâce.

Ferdine voit la vie toute transfigurée, plus sérieuse et plus belle ; Louise se baigne dans l'affection de sa Ferdine, et Siméon qui tout seul chez lui, se prépare à venir passer la soirée à Bonne-Grâce, Siméon réfléchit, avec quelque attendrissement, quelque honte et beaucoup de reconnaissance, à la crise qu'il vient de traverser. Il sent qu'avec l'aide de Dieu, il est en chemin de devenir véritablement un homme.

# Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

**en octobre 2014.**

## — **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

## — **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : T. Combe, Bonne-Grâce suivi de Château Pointu, Lausanne, Payot, s. d. [1911]. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page : *Château de Chambrier – détail de la façade*, a été prise par Francis Chaurel, le 09.06.2014 .

## — **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

### – Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

### – Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.chineancienne.fr>

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://fr.wikisource.org>

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.